

Le moniteur médical, ou secours et remèdes à donner avant l'arrivée du médecin / [Armand Étienne Maurice Havet].

Contributors

Havet, Armand Étienne Maurice, M., 1795-1820.

Publication/Creation

Paris : P. Blanchard, 1820.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/cvhazt73>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

F. L.



DEBACQ LIBRARY



E. XIV

19/2



Digitized by the Internet Archive
in 2015

<https://archive.org/details/b22025571>



LIBRAIRIE D'ÉDUCATION

DE PIERRE BLANCHARD,

Galerie Montesquieu, n. 1, au premier, sur le
cloître Saint-Honoré.

Beautés de l'Histoire de France, par Pierre Blanchard;
HUITIÈME ÉDITION. 1 v. in-12, avec 8 fig. Prix, 3 fr.

Tableaux de la nature et des bienfaits de la Providence.
1 vol. in-12, fig. 3 fr.

Contes d'une Mère à sa Fille, par madame Mallès de
Beaulieu. 2 vol. in-12, ornés de 12 jolies gravures,
avec une couverture imprimée, 6 fr.

L'Ami des Jeunes Demoiselles, ou Conseils aux jeunes
personnes qui entrent dans le monde. 2 vol. in-12, ornés
de 9 jolies fig., avec une couverture imprimée. Prix, 5 fr.

Le Retour des Fées, Contes, par madame la comtesse de
Choiseul. 2 vol. in-12, ornés de 10 grav. Prix, 5 fr.

Lettres de deux jeunes amies, ou Conseils de l'amitié, par
Mad. Mallès de Beaulieu, 2 v. in-12, fig. Prix, 5 fr. 50 c.

Le Robinson de douze ans, histoire curieuse d'un jeune
mousse abandonné dans une île déserte. 1 vol. in-12,
fig. Prix, 2 fr. 50 c.

Eugénie, ou le Calendrier de la Jeunesse, par madame
de Flamanville. 1 vol. in-12, orné de 6 jolies fig. Prix,
2 fr. 50 cent.

Petit Tableau des Arts et Métiers, ou les Questions de
l'Enfance. 1 vol. in-12, fig. Prix, 2 fr.

Petit Voyage autour du Monde, par P. Blanchard. 1
vol. in-12, fig. Prix, 2 fr.

Les Jeunes Enfants, contes, par Pierre Blanchard. 1 vol.
in-12, imprimé en gros caractère, orné de 6 jolies fi-
gures; troisième édition. Prix, 2 fr.

Contes à ma jeune famille, par madame Mallès de
Beaulieu. 1 vol. in-12, fig. Prix, 2 fr.

- Vie du jeune Louis XVII*, écrite en faveur de la jeunesse ; deuxième édition. 1 vol. in-18, fig. Prix, 1 fr. 25 cent.
- Vie de Sainte Geneviève*, patronne de Paris. 1 v. in-18 ; jolie édition, ornée de 4 fig. Prix, 1 fr. 25 c.
- La Grammaire en Dialogue*, par le Vallois. 1 vol. in-12. Prix, 1 fr.
- La Géographie en Estampes*, ou les Mœurs et les Costumes des Peuples. 1 vol. in-8^o oblong, avec couverture cartonnée et imprimée, et orné de 30 pl. Prix, 8 fr.
- Le Miroir des Enfants*, estampes morales, cahier in-16 oblong, cartonné, avec une couverture imprimée ; seconde édition. Prix, 1 fr. 50 cent.
- Le petit Enfant prodigue*, 1 cahier oblong, orné de 16 jolies grav. ; seconde édit. Prix, 1 fr. 80 c.
- Joseph et ses Frères*, 1 cahier in-16 oblong, fig. et couverture cart. et imprimée. Prix, 1 fr. 25 c.
- Le Petit Conteur*, cahier in-8^o oblong, orné de 12 jolies gravures ; couverture cartonnée et imprimée. Prix, 1 fr. 80 cent.
- Histoire surprenante de Jacques le vainqueur des Géans*, conte d'enfant. 1 cahier in-16 oblong, fig. Prix, 1 fr. 25 cent.
- La Journée des Enfants*, 1 vol. in-32, cartonné et orné de 10 jolies figures. Prix, 1 fr. 50 c.
- La Petite Ménagerie*, histoire des animaux. 1 v. in-32 oblong, orné de 24 jolies figures, couverture cartonnée et imprimée ; seconde édition. Prix, 1 fr. 50 cent.
- La Civilité en Estampes*, in-8 oblong, carton. Prix, 2 fr.
- Les Bons Exemples*, gravures morales et amusantes, in-8 oblong, cartonné. Prix, 2 fr.
- Promenades amusantes d'une jeune Famille dans les environs de Paris*. 1 cahier oblong, jolies gravures, couverture imprimée et cartonnée. Prix, 2 fr. 50 cent.
- Le Jeune Dessinateur*, ou Études de paysages, fleurs et animaux ; cahier oblong, orné de 23 gravures, couverture cart. et imprimée. Prix, 3 fr.
- La Poupée bien élevée*, cahier in-8^o oblong, orné de 12 jolies gravures, couverture cartonnée et imprimée. Prix, 3 fr.

- Les Délassemens de l'Enfance*, par Pierre Blanchard; troisième édit. 6 v. in-18, ornés de 24 jolies fig. ; 9 fr.
- L'Ami des Petits Enfans*, ou les Contes les plus simples de Berquin, Campe et Pierre Blanchard; 2 vol. in-18, ornés de jolies figures. Prix, 2 fr. 50 cent.
- Petit Dictionnaire des Inventions*, 1 fort vol. in-18, fig. Prix, 1 fr. 50 cent.
- Modèles des Enfans*, 1 vol. in-18, fig. Prix, 1 fr. 25 c.
- Modèles des Jeunes Personnes*, 1 vol. in-18, fig.; cinquième édition. Prix, 1 fr. 25 cent.
- Modèles de la Jeunesse chrétienne*, 1 vol. in-18, figures; troisième édition. Prix, 1 fr. 25 cent.
- Les Accidens de l'Enfance*, par Pierre Blanchard. 1 vol. in-18, fig.; cinquième édition. Prix, 1 fr. 25 c.
- Les Enfans studieux*, quatrième édition. 1 vol. in-18, fig. Prix, 1 fr. 25 c.
- Premières connaissances*, à l'usage des enfans qui commencent à lire. 1 vol. in-18, fig.; quatrième édit. Prix, 1 fr. 25 cent.
- Présent d'une Sœur à son Frère, et d'un Frère à sa Sœur*, petits contes. 1 vol. in-18, fig.; troisième édition. Prix, 1 fr. 25 cent.
- Le La Fontaine des Enfans*, ou Choix des Fables de La Fontaine, les plus simples et les plus morales; troisième édition. 1 vol. in-18, figures. Prix, 1 fr. 25 cent.
- Les petits Peureux corrigés*, 1 vol. in-18, fig. Prix, 1 fr. 25 cent.
- Geneviève dans les bois*, 1 vol. in-18, fig. Prix, 1 fr. 25 c.
- Tom Pouce*, 1 vol. in-18, fig. Prix, 1 fr. 25 c.
- Leçons pour les Enfans de trois à cinq ans*, 1 vol. in-18, fig. Prix, 1 fr. 25 c.
- Contes pour les Enfans de cinq à six ans*, 1 vol. in-18, fig. Prix, 1 fr. 25 c.
- Dictionnaire des Locutions vicieuses* les plus communes, et des mots dénaturés ou mal employés. 1 vol. in-18. Prix, 1 fr. 25 cent.
- Le Secrétaire des Enfans*, 1 vol. in-18. Prix, 1 fr. 25 cent.
- Petit Télémaque*, ou Précis des aventures de Télémaque. 1 vol. in-18, fig. Prix, 1 fr. 25 c.

- La Maison que Pierre a bâtie*, cahier in-16, orné de 10 gravures. Prix, 60 cent.
- Abécédaire des Petites Demoiselles*, in-12, orné de jolies figures. Prix, 75 cent.; et color. 1 fr.
- Abécédaire des Petits Garçons*, in-12, fig. Prix, 75 c.; et color. 1 fr.
- Le Livre des Petits Enfants*, abécédaire in-12, fig. Prix, 75 c.; color. 1 fr.
- Petit Quadrille des Enfants*, abécédaire in-12, fig. Prix, 75 c.; color. 1 fr.
- Abécédaire Géographique*, in-12, figures. Prix, 75 c.; et color. 1 fr.
- Petit Abécédaire amusant*, in-32 oblong, 12 fig. color. Prix, 60 cent.
- L'Abécédaire des Campagnes*, in-18, orné de 4 planches coloriées. Prix, 40 cent.
- L'Abécédaire des Ecoles Chrétiennes*, in-18, avec 4 planches coloriées. Prix, 40 cent.
- Histoire de S. M. Louis XVIII*, depuis sa naissance jusqu'au traité de paix de 1815. 1 vol. in-8°, orné d'un beau portrait et d'un titre gravé. Prix, 6 fr.
- Vie impartiale du général Moreau*. 1 vol. in-12, portrait. Prix, 2 fr.
- Bibliothèque des Souvenirs*, ou Anecdotes curieuses et Faits historiques publiés depuis le 31 mars 1814. 1 vol. in-12. Prix, 2 fr.
- Le Guide des Locataires et des Propriétaires* dans leurs intérêts réciproques. 1 vol. in-12. Prix, 2 fr.
- Histoire des Batailles, Sièges et Combats des Français*, depuis 1792 jusqu'en 1815. 4 vol. in-8°. Prix, 24 fr.
- Cours de littérature dramatique*, ou Recueil par ordre de matières des feuilletons de Geoffroy, 5 vol. in-8°. Prix, 33 fr.
- Œuvres oratoires de Mirabeau*, 2 vol. in-8°, portrait. Prix, 14 fr.

HAVET, Armand Ernest Maurice
1795-1820 [Larousse]

LE
MONITEUR
MÉDICAL,
OU
SECOURS ET REMÈDES
A DONNER
AVANT L'ARRIVÉE DU MÉDECIN.

OUVRAGE UTILE

Aux Chefs de Famille, aux Maîtres et Maîtresses
de pension, aux Maires, aux Curés, et principa-
lement aux personnes qui habitent la campagne.

PAR M. HAVET,
Docteur - Médecin et Botaniste.

ὁ δε Καίρος ἔστι.

L'occasion passe vite.

HIPPOCRATE, *Aphor. I.*

PARIS,
A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION
DE PIERRE BLANCHARD,
GALERIE MONTESQUIEU, N^o. 1, AU PREMIER.

1820.

Comme Libraire-Éditeur, je place ici
ma signature, et poursuivrai les contre-
facteurs.

J. Blanchard



DE L'IMPRIMERIE DE ÉT. IMBERT,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N^o. 12.

PRÉFACE.

CE n'est point un traité de médecine populaire que nous offrons au public. Nous sommes loin d'être partisans de ces sortes d'ouvrages; et tout en payant un tribut de reconnaissance à l'intention philanthropique de leurs auteurs, nous nous sommes gardés, autant qu'il nous a été possible, de nous laisser entraîner par un exemple aussi dangereux à suivre. La lecture de pareils livres ne saurait être trop interdite aux gens du monde; ils y puisent des idées fausses, car les erreurs y abondent, ou au moins des idées incomplètes, tout aussi dangereuses que les idées fausses, dans une science dont l'application est si délicate. Ignorant les bases sur lesquelles les préceptes sont appuyés, ils ne tiennent aucun compte de ces innombrables modifications relatives à l'âge, au sexe, au tempérament, à la saison de l'année, au climat et aux autres différences si nombreuses, que l'on pourrait dire qu'en médecine les cas d'exception sont presque aussi fréquens que ceux où la règle doit s'appliquer. Ainsi qu'en ouvrant ce livre, on ne croie point

y trouver une recette assurée pour se passer du médecin; ce serait une méprise : nous avons seulement voulu faire connaître aux particuliers les secours simples et faciles qu'ils peuvent administrer dans les cas pressans, avant l'arrivée du médecin, afin d'améliorer l'état du malade, ou de l'empêcher de s'aggraver d'une manière incurable; leur indiquer les soins qu'ils peuvent employer pour prévenir les maladies, et les éviter de nouveau lorsqu'ils les ont éprouvées; enfin leur signaler les préjugés funestes à leur santé, ainsi qu'à l'exercice de la médecine, préjugés que, par conséquent, il importe de détruire, puisqu'ils sont les armes du charlatanisme. Si, quelquefois, nous avons semblé parler au public sans faire mention du médecin, nous le répétons ici : *appeler le médecin, avant l'arrivée du médecin*, sont des mots toujours sous-entendus.

MONITEUR

MÉDICAL.

A

ABATTEMENT *ou Découragement.*

LES personnes qui éprouvent ces indispositions doivent fuir toute espèce d'excès. La dissipation, la gaieté, les voyages leur sont les meilleurs remèdes; les liqueurs spiritueuses ne sont utiles que prises en petite quantité, car le résultat de l'ivresse est de laisser après elle un état de faiblesse plus ou moins grande, très favorable au découragement.

ABCÈS.

Ils sont le résultat des tumeurs inflammatoires ou flegmons (*voyez ces maladies*), ou succèdent à des tumeurs froides.

Dans le premier cas, il faut se borner à l'emploi des cataplasmes adoucissans, et quand la tumeur est molle et que son sommet blanchit, il faut en faire faire l'ouverture par un chirurgien, ou la laisser s'ouvrir spontanément. Quand l'abcès est très étendu, on met le malade à une diète légère, surtout s'il a de la fièvre; et on lui donne de la décoction d'orge, de riz ou de guimauve, de l'eau de veau ou de poulet.

Lorsque l'abcès est ouvert, on continue les cataplasmes tant qu'il y a de la dureté et de l'inflammation aux environs, en ayant soin de mettre un peu de charpie sur l'ouverture pour empêcher que le cataplasme ne s'y introduise. Ensuite on le panse avec de la charpie enduite de cérat, et la cicatrisation ne tarde pas à s'opérer.

Quand les abcès sont la suite des tumeurs froides (*voyez ce mot*), il faut les recouvrir avec des cataplasmes d'oseille cuite, d'oignons de lis cuits dans du lait, de farine d'avoine et de sarrasin, ou simplement d'eau et de mie de pain, mais recouverts d'oignons crus et écrasés. On fait prendre au malade une infusion de houblon avec du sirop antiscorbutique. Lorsque l'abcès a supuré, et qu'il ne reste plus de dureté aux environs, il faut le panser avec de l'onguent basilicum étendu sur de la charpie.

ABEILLES et GUÊPES. (*Remède contre la piqûre des*)

L'eau fraîche simple ou légèrement acidulée, dit M. Chaumeton, le miel, l'opium et ses diverses préparations, l'ammoniaque, etc., ont été tour à tour proposés et employés contre la piqûre des abeilles et des guêpes. Mais si l'on a varié de mille manières les procédés curatifs, on s'est généralement accordé à conseiller d'abord d'extraire l'aiguillon. Cependant, les filamens latéraux dont il est armé en rendent l'extraction tellement difficile, que l'insecte lui-même est souvent obligé de le laisser dans la plaie, et quelquefois aux dépens de sa vie. D'ailleurs, la piqûre n'est pas toujours à la portée de la main,

et, dans ce cas, elle peut avoir les suites les plus funestes. On a rapporté dans la *Bibliothèque Physico-économique*, année 1792, tome 2, p. 365, qu'un jeune homme n'ayant pas aperçu une guêpe qui se trouvait au fond d'un verre rempli de vin doux, avala le vin et la guêpe, qui le piqua dans la gorge. L'effet en fut très prompt et terrible : la gorge s'enflamma à l'endroit de la piqûre, et gêna tellement la respiration, que le jeune homme suffoquant, sortit et tomba mort, sans qu'aucun de ceux qui l'environnaient pût savoir ce qu'il fallait lui donner pour prévenir ce fatal événement. Il ne s'agissait, ajouté-t-on, que de diminuer l'inflammation, ou plutôt de l'empêcher d'être aussi considérable, en faisant filer dans la gorge, ou de l'huile ou du vinaigre mêlé d'eau, ou de l'eau pure. Je pense que le premier de ces moyens aurait plutôt contribué à augmenter l'inflammation qu'à en arrêter les progrès, et les deux autres ne sont point confirmés par l'expérience. Plus heureux, un agronome anglais a eu la satisfaction de sauver la vie à un de ses amis, piqué à l'œsophage, par une guêpe qu'il n'avait pas vue dans un verre de bière. Il lui fit avaler, à plusieurs reprises, du sel commun délayé dans le moins d'eau possible, de manière à former une espèce de bouillie. Les symptômes alarmans qui s'étaient manifestés à l'instant de la piqûre, se calmèrent presque tout à coup, et cédèrent, comme par enchantement, à la potion préparée et offerte par les mains de l'amitié.

Ce remède a été plusieurs fois éprouvé pour les piqûres externes.

ACCOUCHÉES.

Quand une femme est délivrée, qu'elle a changé de linge et qu'elle est couchée dans son lit, rien n'est plus important pour elle que la tranquillité. Il faut donc chasser ce tas de commères qui assiègent pour l'ordinaire les femmes en ce moment, qui embarrassent la chambre, et nuisent aux personnes utiles. Elles fatiguent la malade par le bruit qu'elles font, et deviennent souvent dangereuses par leurs conseils absurdes ou donnés mal à propos.

On ne donnera que des alimens légers et liquides, comme du gruau, de la panade, etc.; la boisson sera légère et délayante, telle que l'eau rougie, l'eau avec le sirop de capillaire, etc. On doit être très réservé sur le vin et les liqueurs échauffantes que l'on donne quelquefois en s'appuyant de l'exemple de quelques personnes qui en ont pris sans en avoir été gênées, tandis qu'on ne tient aucun compte de celles qui ont éprouvé des fièvres puerpérales, et qui sont mortes par suite de cette seule imprudence.

ACCOUCHEMENT.

Pendant qu'une femme est en travail, il ne faut rien lui faire prendre d'échauffant : le vin, les liqueurs spiritueuses, les eaux cordiales qu'on donne ordinairement pour avancer l'accouchement, ne font qu'augmenter la fièvre et prolonger les souffrances de la malade. On ne doit donc donner que quelques tasses de bouillon, ou de tisane d'orge, un peu de panade, ou de riz.

Lorsque le travail devient long et difficile, il

faut , si la femme est forte , lui faire une saignée , donner des lavemens émolliens , la faire asseoir sur la vapeur d'eau chaude , et couvrir le ventre de linges trempés dans de l'eau chaude ou dans de la décoction de graine de lin.

Quand , au contraire , la malade est faible , et qu'elle paraît épuisée par la longueur des souffrances , on pourra lui donner du vin chaud , ou autre boisson cordiale , mais jamais dans une autre circonstance.

— Qui pourrait énumérer tous les préjugés qui environnent une femme lorsqu'elle est enceinte ! Tantôt on préjuge qu'elle accouchera d'une fille ou d'un garçon , d'après l'influence de l'astre lunaire , et selon l'époque de son apparition. Une ligne sépare-t-elle l'abdomen en deux parties , la couleur en est-elle plus ou moins foncée , se prolonge-t-elle plus ou moins vers la partie inférieure , on présage le sexe d'un enfant à naître ; pronostic d'autant plus certain , ajoute l'augure , que la femme a éprouvé des appétits plus ou moins bizarres dans le commencement de la grossesse. De la même source , part également le préjugé que la vue de tel ou tel objet peut et doit influencer sur la formation du fœtus. C'est ainsi qu'on cherche à donner une forme quelconque à ces signes que certains enfans apportent en naissant , signes qui sont de vraies monstruosités tenant à un état maladif de l'enfant pendant son séjour dans le sein de la mère.

AIGREURS *des enfans.*

Quoique les enfans aient été bien évacués d'abord après leur naissance , très souvent le lait

s'aigrit dans leur estomac , et produit des vomissemens , des coliques violentes , des convulsions , la diarrhée , la mort. Il n'y a que deux choses à faire , évacuer les matières aigres , et empêcher qu'il ne s'en forme. Le sirop de chicorée est encore , dans ce cas , le meilleur remède pour les évacuer.

On prévient la formation des nouvelles aigreurs , en donnant trois prises par jour , si le mal est grave ; deux , et même une seule , si le mal est peu considérable , de la poudre composée de magnésie blanche , deux dragmes ou deux yeux d'écrevisse frais , quatre grains de canelle , le tout partagé en huit prises ; on donne ces poudres dans une cuillerée d'eau ou de lait , avant que l'enfant tète , et on lui fait boire un thé de mélisse et de tilleul.

L'on est dans l'usage de donner aux enfans beaucoup d'huile d'amandes douces , dès qu'ils ont des tranchées ; mais c'est une habitude pernicieuse , et dont les conséquences sont très dangereuses ; il est vrai que l'huile apaise quelquefois , d'abord , les douleurs , en enveloppant les acides , et en émoussant la sensibilité des nerfs ; mais c'est un remède palliatif qui , loin d'enlever la cause , l'augmente , puisqu'il s'aigrit lui-même ; aussi le mal revient bientôt , et plus on lui donne d'huile , plus l'enfant devient sujet aux tranchées. On en a guéri , sans autre remède que la privation d'huile qui leur affaiblissait l'estomac ; par-là même , le lait se digère moins bien , moins vite , et s'aigrit plus aisément ; et l'affaiblissement que l'estomac reçoit , à cette époque , a quelquefois des influences sur le tempérament de l'enfant , pour le reste de ses jours.

Il importe aux enfans d'avoir le ventre libre, et il est certain que, très souvent, l'huile les resserre, en diminuant les forces des intestins. Il n'y a personne qui ne puisse remarquer cet inconvenient, et qui ne continue cependant à l'ordonner dans un but contraire. Mais telle est la force du préjugé dans ce cas et dans tant d'autres, on est dans l'idée que tel remède doit produire tel effet; il a beau ne le produire jamais, la prétention subsiste; l'on attribue son inefficace à de trop petites doses; on les double; le mauvais effet augmente, et ne fait point finir l'aveuglement.

L'abus de l'huile dispose aussi à la nouure, et enfin il devient souvent la cause première des maux de la peau, qui sont extrêmement difficiles à guérir.

Il paraît, par-là, qu'on ne doit l'employer que très rarement, et qu'on l'ordonne toujours très mal à propos dans les coliques qui viennent d'un principe d'aigreur dans l'estomac, ou dans les intestins.

Les enfans sont ordinairement plus sujets à ces coliques pendant les premiers mois; ensuite elles diminuent à mesure que leur estomac se fortifie. On les soulage dans l'accès, en leur donnant des lavemens avec une décoction de camomille et la grosseur d'une noisette de savon. Une flanelle trempée dans une décoction de camomille, avec un peu de thériaque, appliquée chaude sur l'estomac et le ventre, leur fait aussi beaucoup de bien.

On ne peut pas toujours leur donner des lavemens, cela aurait son danger, et chacun connaît la méthode d'y suppléer par des suppositoires,

avec quelques côtes de plantes, ou du savon ou du miel cuit. Un des plus sûrs moyens de prévenir ces coliques, qui viennent de ce que le lait ne se digère pas, c'est de leur donner autant de mouvement qu'il est possible, vu leur âge.

ALLAITEMENT.

Il n'est point nécessaire de prolonger l'allaitement jusqu'à l'éruption complète des dents de lait, ou la sortie des vingt premières.

L'enfant pour lequel on suivrait cette coutume, n'aurait pas plus de facilité que les autres; elle n'est cependant point blâmable, lorsque, par degrés, on mêle des alimens plus solides au lait de la mère.

AMAIGRISSEMENT.

Les amers, de l'exercice, une bonne nourriture, un bon air, sont les moyens à employer contre l'amaigrissement, qui arrive le plus souvent à la suite d'une mauvaise nourriture, d'un long séjour au milieu d'un air corrompu, des excès dans les plaisirs de Vénus, des chagrins, de l'allaitement prolongé. Quelquefois il dépend des vers (*voyez ce mot*), de l'abus des liqueurs spiritueuses. Dans ce dernier cas, il faut en cesser l'usage, et suivre les règles générales que nous prescrivons. Un médecin devra être consulté si, malgré ces moyens, l'amaigrissement continuait.

APOPLEXIE.

. Dans le moment de l'attaque, il faut, avec la

plus grande attention, enlever tout ce qui pourrait exercer une compression autour du col, placer autant que possible le malade debout, et l'exposer à un double courant d'air. On lui mettra vingt à trente sangsues au col, du côté qui paraît le plus affecté d'immobilité. On appliquera ensuite un large vésicatoire au col, ou sur la tête, après avoir coupé les cheveux; de plus petits aux membres, et de la moutarde à la plante des pieds. — En général, après la guérison, il faudra observer le régime suivant, pour se mettre à l'abri de nouvelles attaques : être sobre de liqueurs fermentées et d'alimens fortement assaisonnés, ne pas manger le soir, maintenir la liberté du ventre, prendre un exercice modéré, de manière à entretenir la transpiration, sans précipiter la respiration, ou exciter la chaleur, ne se pas serrer le col, coucher tête haute, se tenir les pieds chauds et secs, éviter la chaleur et le froid excessif. — Un cautère entre les deux épaules, ou un séton à la nuque, sont des préservatifs contre de nouvelles attaques.

APHTES *des enfans.*

Ces petits ulcères ronds et superficiels, qui occupent l'intérieur de la bouche, le palais, la langue, les gencives, et qui sont accompagnés d'une chaleur brûlante, tourmentent horriblement les enfans.

Pour combattre avantageusement cette maladie, il est très important de faire vomir les enfans, et de les purger. On emploie, avec beaucoup de succès, l'ipécacuana en poudre, à la dose de six grains, dans un demi-verre d'eau sucré; on en fait prendre à l'enfant une petite

cuillerée, de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce qu'on ait occasionné le vomissement. Lorsqu'on veut les purger, on fait une poudre purgative en mêlant six grains de rhubarbe avec vingt-quatre grains de carbonate de magnésie; on en forme six prises que l'on donne dans un peu de miel ou de sirop de roses pâles, à quatre heures de distance l'une de l'autre, jusqu'à ce qu'elle opère. Ce dernier moyen est surtout indispensable quand l'enfant a des tranchées, ce qui indique des acides ou des glaires, dont il faut débarrasser les organes de la digestion.

On doit laver fréquemment la bouche de l'enfant avec une dissolution de six grains de sulfate de zinc, dans deux verres d'eau d'orge, ou avec du sirop de roses pâles, auquel on mêle trente grains de borax et dix grains d'alun calciné par once; on applique ces remèdes avec le doigt ou avec un petit bâton garni de coton; on penche la tête de l'enfant en avant, pour empêcher qu'il ne les avale, ce qui pourrait être dangereux.

Si les cris subits et violens de l'enfant portent à croire qu'il souffre beaucoup, on peut lui donner sept à huit gouttes de sirop diacode, dans une cuillerée ou deux d'eau pure, ou de lait coupé.

Lorsque les croûtes des aphtes sont tombées, on bassine la bouche avec du sirop de coing. On purge l'enfant vers la fin de la maladie, avec trois gros de sirop de rhubarbe, que l'on réitère de trois heures en trois heures, jusqu'à ce que cela produise de l'effet.

ASPHYXIE, mort apparente.

L'individu qui se trouve frappé d'asphyxie ou de mort apparente, perd ordinairement la connaissance et les forces, après avoir éprouvé des douleurs dans différentes parties du corps, quelquefois même des convulsions. Cet état de mort apparente ne tarderait pas à devenir une mort réelle, si la personne restait quelque temps exposée aux causes qui l'ont produite, ou si l'on ne s'empressait de lui administrer les secours nécessaires.

L'asphyxie peut être produite de différentes manières :

1°. Par la vapeur du charbon.

2°. Par celle des fours à chaux, des cuves de raisins, des vins ou d'autres liquides en fermentation, des marais, des mines de charbon de terre.

3°. Par les exhalaisons des fosses d'aisance, des puisards, des égouts.

4°. Par le défaut d'air respirable.

5°. Par submersions, asphyxie des noyés.

6°. Par strangulation, asphyxie des pendus.

7°. Par le froid.

8°. Par la chaleur.

9°. Asphyxie des nouveaux nés.

Traitement de l'Asphyxie causée par la vapeur du Charbon.

On commencera par exposer la personne asphyxiée au grand air, sans craindre le froid qui ne peut jamais lui être contraire; on la déshabillera, on la couchera sur le dos; la tête et la

poitrine un peu plus élevées que le reste du corps pour faciliter la respiration.

On se gardera bien de coucher le malade dans un lit chaud, et lui donner des fumigations de tabac par le fondement.

On lui fera prendre du vinaigre ou du jus de citron mêlé avec trois à quatre parties d'eau; et en même temps on fera sur tout le corps, et principalement sur le visage et la poitrine, des aspersions d'eau vinaigrée froide; on frotera le corps avec des linges trempés dans la même liqueur, dans l'eau-de-vie camphrée, l'eau de Cologne, ou tout autre liquide spiritueux. Au bout de trois à quatre minutes, on essuiera les parties mouillées avec des serviettes chaudes, et deux à trois minutes après, on recommencera les aspersions et les frictions avec l'eau vinaigrée froide. Ces moyens seront continués ainsi avec persévérance.

On irritera la plante des pieds, la paume des mains et toute l'échine du dos avec une brosse de crin.

On administrera un lavement d'eau froide mêlée avec un tiers de vinaigre; quelques minutes après on en donnera un semblable, auquel on ajoutera deux onces de sel de cuisine et une once de sel de Glauber.

On fera brûler sous le nez la partie soufrée d'une pincée d'allumettes, ou l'on fera flairer de l'alcali volatil, ou de l'eau de la reine de Hongrie. On pourra également irriter l'intérieur du nez, en y promenant les barbes d'une plume ou tout autre corps semblable.

On insufflera de l'air dans les poumons, en

introduisant le tuyau d'un soufflet dans une narine, et en soufflant pendant que l'on tient l'autre narine et la bouche fermées.

Si, malgré ces moyens, l'asphyxié continue à être plongé dans un grand état d'assoupissement, qu'il conserve de la chaleur, que le visage soit rouge, les lèvres gonflées et les yeux saillans, on appliquera vingt-cinq à trente sangsues au fondement.

Il faut administrer tous les secours dont nous venons de parler avec la plus grande promptitude, et les continuer pendant long-temps, même lorsque l'individu paraît mort, parce que l'on a vu des asphyxiés ne sortir de l'état de mort apparente où ils étaient, qu'après cinq à six heures de l'emploi de ces moyens. Il faut insister surtout sur l'insufflation de l'air dans les poumons.

Quand l'asphyxié sera entièrement rappelé à la vie, on le couchera dans un lit chaud, placé dans un appartement dont les fenêtres soient ouvertes; alors on lui fera prendre quelques cuillerées d'un vin généreux, tel que celui de Malaga, d'Alicante, de Frontignan, de Rota, de Madère, de Xerès, ou bien on lui donnera du vin chaud sucré, ou quelques cuillerées de punch à l'eau-de-vie ou au rum.

(1) L'émétique ne doit être donné que quand le malade éprouve des pesanteurs d'estomac et des envies de vomir; encore est-il bien préférable de recourir à des lavemens préparés avec une once de séné et de sel de Glauber.

(1) Sa dose est de deux grains dans deux verres d'eau tiède.

*De l'Asphyxie par les exhalaisons des fosses
d'aisance, des puisards et des égouts.*

On emploie le même traitement que pour l'asphyxie produite par la vapeur du charbon.

De plus, on promènera sous le nez un flacon rempli de *bertholet* (chlore), mais on ne le laissera pas long-temps, de crainte d'irriter les poumons. Ce moyen est fort utile, surtout quand on y a recours promptement.

Si, comme il arrive souvent, le malade a avalé de l'eau contenue dans la fosse, on se hâtera de le faire vomir, en lui donnant un verre d'huile, et mieux encore deux grains d'émétique, ou vingt-quatre grains d'ipécacuana dans deux verres d'eau tiède.

Le malade sera mis dans le bain, ensuite on le couchera dans un lit chaud, et on continuera de lui faire des frictions sur l'épine du dos.

Enfin, on appliquerait des vésicatoires aux jambes, ou l'on envelopperait les pieds dans de la moutarde, si, malgré l'emploi de ces moyens, l'individu restait encore privé de connaissance, de sentiment et de mouvement.

*De l'Asphyxie par submersions, ou des
Noyés.*

L'expérience prouve qu'un individu peut rester plusieurs heures sans périr. On doit donc lui administrer le plus promptement possible les secours dont nous allons parler, lors même que son état paraîtrait désespéré. Il est important de commencer le traitement dans le bateau même qui a servi à pêcher la personne noyée, ou dans un endroit voisin et commode.

Pour transporter le malade, on fait usage d'un brancard, d'une civière, ou de quelque voiture; on le mettra sur de la paille ou sur un matelas; on le couchera sur le côté, la tête découverte et un peu relevée. Dans le cas où il serait impossible de se procurer ces moyens, deux personnes pourraient le coucher sur leurs bras, ou l'asseoir sur leurs mains jointes.

On se gardera bien de suspendre le noyé par les pieds: on évitera également de lui donner de fortes secousses pour le rappeler à la vie: ces pratiques ont été souvent funestes.

Pendant qu'une personne coupe avec des ciseaux les vêtemens humides du noyé, on le couche sur le côté droit, dans un lit bas, un peu plus élevé vers la tête que vers les pieds, et qui est placé dans une chambre dans laquelle il y a du feu. On soutient la tête par le front, et on la fait pencher légèrement. On fait sortir l'eau qui se trouve dans la bouche et dans les narines, en écartant les mâchoires.

On examinera toutes les parties du corps pour voir s'il n'existe pas de blessure mortelle; cas où tout secours serait inutile.

On fait le traitement des asphyxiés par le charbon, page 19, et en même temps on cherche à réchauffer le malade. Le corps ne doit être réchauffé que lentement. Pour cela, on met sur le ventre une vessie remplie d'eau chaude; on applique des briques chaudes à la plante des pieds; on promène sur tout le corps des sachets remplis de cendres chaudes, un fer à repasser chauffé modérément. On fait des frictions sur toutes les parties avec une brosse, de la flanelle chaude ou même avec la main. Après ces fric-

tions, on en fait d'autres avec de la flanelle trempée dans du vinaigre, dans de l'eau-de-vie camphrée, etc.

Si le noyé ne se rétablit point, on fait brûler sur le creux de l'estomac des petits morceaux d'amadou, de liège ou de papier.

Si son état s'améliore, et qu'il soit possible de le faire boire, on lui donne de cinq en cinq minutes une cuillerée d'eau-de-vie camphrée, ou d'eau de Cologne coupée avec deux parties d'eau; mais il faut se garder de le forcer à boire tant qu'il a beaucoup de difficulté à avaler.

Si le noyé, loin de se rétablir, reste sans connaissance, que le visage soit rouge, violet ou noir, et que les membres soient flexibles et chauds, on doit appliquer une trentaine de sangsues au fondement, ou mieux encore au cou. On se garderait, au contraire, de recourir à ce moyen, si le corps était froid et les membres roides.

On n'abandonne le noyé que lorsqu'on a la certitude qu'il est mort. Que l'on se persuade cependant que souvent huit à dix heures suffisent à peine pour rétablir la santé.

L'asphyxie par *strangulation*, ou des pendus, réclame le même traitement que celle des noyés; cependant il est bon de remarquer, 1^o. qu'il n'est pas nécessaire de chauffer le corps, à moins qu'il n'ait été exposé pendant long-temps en plein air et dans un lieu froid; 2^o. qu'il faut promptement couper la corde et desserrer le nœud, et que les sangsues au col sont le moyen le plus efficace. Le nombre peut-être porté, sans danger, jusqu'à quarante ou cinquante sur un homme robuste.

Asphyxie par la chaleur.

Quand une personne se trouve asphyxiée pour avoir été exposée à une trop forte chaleur, dans une étuve, par exemple, on la placera dans un endroit frais.

On la déshabillera, à moins qu'il ne fasse très froid. Alors on se bornerait à détacher les vêtements, et à couper tous les liens qui pourraient serrer le corps dans quelques parties.

On appliquera douze à quinze sangsues aux tempes; et si la maladie ne diminue pas ou fait des progrès, on réitérera ce moyen une deuxième et même une troisième fois.

Du reste, on suivra les préceptes exposés à l'article de l'asphyxie par le charbon.

Asphyxie par le froid.

Lorsqu'un individu est soumis pendant longtemps à l'action du froid, il éprouve une sorte d'engourdissement général; il ne tarde pas à s'endormir et à perdre connaissance; il paraît mort. Il finit ordinairement par succomber si on ne lui donne les soins convenables.

Il faut donc, s'il est éloigné de l'endroit où il peut être soigné, le transporter sur-le-champ, en enveloppant son corps d'une couverture, et en laissant la tête découverte.

On le déshabillera, et on frotera tout son corps avec de la neige, ou de la flanelle imbibée d'eau à la glace, en commençant par le ventre et la poitrine, et en terminant par les membres. Quelques minutes après, on emploie de l'eau déglacée pour faire les frictions, et enfin de l'eau tiède. En un mot, il faut que le corps soit

chauffé non brusquement, mais par degrés insensibles.

On a recours aux mêmes moyens que pour l'asphyxie par le charbon.

Lorsque le corps commence à se réchauffer, et que les membres ne sont plus roides, on met le malade dans un lit sec et non bassiné, et on fait des frictions avec une brosse rude.

On administre des lavemens avec une once de sel de cuisine et une once et demie de sel de Glauber.

Aussitôt qu'il peut avaler, on lui fait boire de l'eau vinaigrée, de la limonade, du bouillon, de l'eau rougie.

On ne donne des alimens solides que plusieurs heures après le rétablissement complet.

ASTHME.

Cette maladie est rarement susceptible de guérison.

Elle n'est point dangereuse par elle-même, à moins qu'elle ne se change en une autre affection. Il y a des cas cependant où la respiration devient subitement accélérée et courte; il y a un grand abattement des forces, une diminution notable des urines, paralysie du bras, écume à la bouche, etc. Il faut, dans ces cas, appliquer des synapismes aux pieds ou des sangsues aux jambes du malade. On lui fera boire de l'eau sucrée, dans laquelle on aura versé quelques gouttes d'éther, ou une cuillerée d'eau de fleurs d'oranger, ou bien encore deux à trois pastilles d'ipécacuana. Les asthmatiques éviteront avec soin toute espèce d'excès, ainsi que les alimens épicés, la bière, l'air chargé de poussière.

AVORTEMENT.

L'avortement s'annonce ordinairement par des douleurs dans les reins, ou vers la partie inférieure du ventre; des douleurs sourdes et pesantes dans l'intérieur des cuisses, un sentiment de froid, un frisson, des palpitations, des défaillances, l'affaissement des mamelles, la chute du ventre, enfin un écoulement de sang ou de sérosités par les parties naturelles, à divers intervalles.

Lorsque les signes de l'avortement se manifestent, et l'annoncent comme prochain, il faut étendre la femme sur un lit, ou sur un matelas, de manière qu'elle ait la tête fort basse. Elle sera tranquille, et on fera en sorte de l'égayer.

Il faut avoir soin qu'elle n'ait pas chaud, et qu'elle ne prenne rien d'échauffant. On se bornera à lui donner de la limonade au citron, de l'eau d'orge avec vingt grains de nitre par pinte, de la décoction de réglisse et de chiendent avec le sirop de limons; et pour alimens, des gelées, des crèmes d'orge et de riz, des panades légères.

Si elle a des vomissemens, on lui fera prendre par tasse un demi-gros de carbonate de potasse dissous dans une pinte d'eau, et on donnera aussitôt après chaque tasse de ce liquide une égale quantité de limonade au citron-édulcorée avec le sirop de vinaigre. Si elle a le dévoisement, on lui donnera de la décoction de corne de cerf rapée.

Ces remèdes pourront ne pas réussir s'il y a déjà un écoulement de sang par les parties naturelles, parce que la perte de sang ne peut cesser qu'après que la matrice se sera débarrassée du

foetus et des caillots qu'elle contient. Il faut donc laisser agir la nature, à moins que la perte ne soit excessive, et qu'elle ne soit accompagnée de convulsions, encore faut-il, pour agir dans cette circonstance fâcheuse, un chirurgien habile et expérimenté.

Lorsque les femmes sont sanguines et vigoureuses, et qu'elles sont sujettes à avorter à un certain temps de leur grossesse, elles doivent se faire saigner quelques jours avant que ce temps arrive.

B

BAINS.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU donne le précepte de baigner dans de l'eau froide le nouveau-né. Rien n'a été plus funeste que l'emploi inconsidéré de ce moyen, et la pratique ordinaire d'employer l'eau tiède à cet usage, doit être généralement préférée. Il faut laisser aux Sarmates, dit Galien, aux Germains, nations septentrionales, aux ours, aux lions, non moins barbares qu'elles, l'usage de plonger leurs enfans nouveau-nés dans les eaux glacées. Ce n'est point pour elles que j'écris.

C'est au bout de quelques années, lorsque tous les organes, accrus et affermis, sont animés du feu de la jeunesse, que les bains froids deviennent profitables.

Les bains n'entraînent aucun danger pendant la canicule. Ils sont extrêmement nécessaires pour en tempérer l'ardeur.

BAUME.

Dans tous les cas de blessures récentes et en-

core saignantes, où les lèvres de la plaie ne sont point trop meurtries et trop irritées, lorsque l'on croit la réunion immédiate possible, il faut soigneusement s'abstenir de tout onguent, de tout baume, dans le pansement de la plaie. Ils ne sont propres qu'à irriter les parties, et par conséquent à empêcher la réunion immédiate, en rendant la suppuration inévitable. On dit cependant encore dans un sens figuré : verser un baume dans les blessures ; ses consolations sont comme un baume salulaire. Ce n'est point la seule erreur que le langage métaphorique ait consacré.

BRULURE.

La brûlure peut exister à trois degrés différens. Il est utile de les distinguer, vu que chacun exige un traitement particulier.

Premier degré. La partie est rouge, gonflée, chaude et douloureuse. Il faut la plonger de suite dans de l'eau très froide simple, où dans laquelle on ajoutera deux cuillerées d'extrait de Saturne par pinte. On renouvelle cette eau dès qu'elle commence à s'échauffer, et on continue ce remède plusieurs heures de suite.

Deuxième degré. Il y a de plus que dans le premier, des cloches ou vésicules remplies d'une liqueur jaunâtre.

On emploie le même traitement que dans le premier degré, et de plus on fait de simples piquures aux vésicules, pour donner issue au liquide qu'elles contiennent.

Il faut se garder d'enlever l'épiderme qui recouvre les vésicules, car la partie qui en serait privée deviendrait extrêmement douloureuse.

Troisième degré. La partie est totalement désorganisée dans l'endroit qui a été totalement en rapport avec le corps brûlant. Elle présente à son contour les autres caractères du premier et deuxième degrés.

Toute application sur les parties détruites par le feu est absolument inutile et sans effet. On se bornera donc à recouvrir celles qui sont voisines avec des bouillies froides d'eau et de mie de pain arrosées avec l'extrait de Saturne. On renouvellera ces bouillies fort souvent, afin de diminuer la douleur ordinairement insupportable dont sont tourmentés les malades.

Dans les cas où la brûlure est très profonde, ou très étendue, quoique superficielle, il faut interdire les alimens au malade, ainsi que les substances échauffantes, comme le vin, le café, les liqueurs.

On fera usage de lavemens, de tisanes d'orge, de riz, de chiendent, de limonade, et d'infusions de fleurs de mauve, de guimauve, de molène, édulcorées avec les sirops de mûres, de guimauve, de groseille ou de limon.

— Nous lisons dans les gazettes du mois d'avril de cette année (1820), un récit qui prouve que l'on doit souvent au hasard la découverte des remèdes les plus efficaces et les plus simples.

« Dans la Caroline du sud, une mère retira son enfant du feu où il était tombé, et le jeta sur un tas de coton en laine qui se trouvait dans la chambre, pour aller chercher en toute hâte un médecin. Celui ci demeurait à quelque distance; et à son retour elle trouva l'enfant dormant tranquillement sur le coton. A son réveil, il ne poussa

aucun cri, quoique la brûlure fût considérable. Quelques jours après, le coton, qui s'y était attaché, tomba de lui-même, et l'enfant fut guéri. »

Cette cure extraordinaire fut, à l'époque où elle eut lieu, publiée dans tous les journaux américains, et depuis lors le remède mis en usage a constamment réussi.

En employant le coton, il est bon de prendre garde qu'il ne tombe dessus la moindre étincelle de feu, car cette matière s'enflamme et brûle avec une rapidité extrême.

C

C A N C E R.

LORSQU'UNE femme s'aperçoit d'une petite dureté insolite dans l'un de ses seins, ou dans les deux en même temps, il faut sans plus tarder qu'elle consulte le médecin, car souvent ce sont des cancers naissans.

Ecouter les conseils des commères et des charlatans, qui prétendent que le cancer est un animal carnivore, c'est perdre un temps précieux pour la guérison, et souvent se mettre dans un état où il est impossible d'y prétendre. Comme les coups sur le sein sont souvent la cause du cancer, aussitôt qu'une femme en aura reçu un, elle devra appliquer sur l'endroit douloureux un cataplasme de mie de pain, mettre ses pieds à l'eau, ou bien appliquer de suite sept à huit sangsues sur le sein lui-même. Si nonobstant cette médecine active, la grosseur ne disparaît pas, il faut recourir au médecin.

C A R R E A U.

Quand il ne tient qu'aux mauvais alimens, (car

souvent il est occasionné par le scorbut, les écrouelles ou la maladie vénérienne (*voyez ces mots*), il faut commencer par faire changer le régime, donner à l'enfant de bon lait pour toute nourriture; lui interdire les bouillons gras, les soupes et la viande; lui appliquer des fomentations émollientes sur le ventre; lui donner des lavemens émoulliens; lui faire prendre pour boisson du petit-lait coupé avec une infusion de feuilles de cresson, d'oseille etc., et lui faire faire le plus d'exercice possible. On le purgera de temps en temps avec de la rhubarbe en poudre, à la dose de six jusqu'à douze grains. On pourra les envelopper dans des confitures. Lorsque la guérison avance, on le met à l'usage des alimens fortifiants. Les bains de mer, d'abord à la chaleur de quatre-vingts degrés, en descendant ensuite à la température ordinaire de la mer. Les personnes qui prétendent guérir le carreau par le moyen des messes, ou en touchant le ventre de l'enfant, sont des imposteurs.

CAUCHEMAR.

Si la personne qui est sujette à cette indisposition est d'un fort tempérament, elle devra se faire saigner; ne pas souper le soir, ou du moins attendre que ses alimens soient digérés; s'abstenir de boissons spiritueuses; manger modérément, et coucher la tête et les épaules élevées durant le sommeil. Si elle a la bouche mauvaise, et que ses digestions soient difficiles, lui faire faire diète et prendre un vomitif. Si c'est la faiblesse qui cause le cauchemar, prendre de bons alimens et de bon vin; s'il dépend d'une affection nerveuse, prendre de la distraction par le séjour à

la campagne, une société choisie, et l'observation exacte de tous les préceptes de l'hygiène; enfin, des vermifuges sont indispensables si l'on s'aperçoit qu'il est produit par les vers.

CAUTÈRE.

Rien n'est plus difficile dans le monde que de persuader d'appliquer un cautère aux malades qui en ont le besoin le plus urgent. Les femmes montrent surtout pour ce moyen la répugnance la plus décidée. On s'imagine que le cautère une fois établi, on sera obligé de l'entretenir pendant le reste de sa vie; c'est pourquoi on lui préfère un vésicatoire. Cependant le vésicatoire ne peut remplacer ce dernier dans beaucoup de cas; et, d'ailleurs, on peut déplacer et supprimer sans crainte et sans danger tout cautère, lorsque l'indication pour laquelle on l'avait mis n'existe plus. Cette suppression est aussi facile que celle d'un vésicatoire, moyennant les précautions convenables.

CHANCRÉS ou *Ulcères vénériens.*

Lorsqu'un chancre paraît sur les parties génitales de l'homme ou de la femme, aussitôt après un commerce impur, la première précaution à prendre, est de le cautériser, soit en le touchant avec la pierre infernale, soit en le couvrant, dans toute son étendue, d'une couche très mince d'acide rouge de mercure, trituré avec une petite quantité de sain-doux. On doit avoir l'attention de garantir les parties voisines de l'action de ce médicament très actif, qui ne manquerait pas de les irriter. La cure s'achève ensuite aisément en appliquant sur la partie malade du cérat étendu sur de la charpie.

Si le chancre était très ancien, et qu'on n'y eût fait aucun remède, il serait alors inutile de le cautériser, et on se bornerait à des pansemens faits avec de la charpie enduite d'onguent mercuriel double. On substitue à ce médicament des cataplasmes d'eau et de mie de pain quand la partie devient douloureuse et enflammée; on y revient ensuite.

Il arrive quelquefois qu'il se manifeste sur le gland de quelques personnes de petits ulcères qui dépendent absolument de la malpropreté; ils ne sont aucunement dangereux, et guérissent facilement par les soins de propreté.

Quant aux chancres vénériens, qui surviennent dans tout autre lieu que sur les parties génitales, ils annoncent que le virus a passé dans le sang, et que l'on est attaqué d'une vérole confirmée. (*Voyez le traitement de la vérole confirmée.*)

CHARBON.

Le traitement essentiel dans cette maladie consiste à borner la gangrène. Les remèdes âcres et irritans, tels que l'onguent égyptiac, l'ail pilé avec le sel, les caustiques, les scarifications, enfin l'extirpation au moyen de l'instrument tranchant, sont les moyens les plus certains pour y parvenir; mais ils exigent, surtout les derniers, les connaissances et le talent d'un praticien habile, pour les diriger convenablement.

Il faut donner à l'intérieur les cordiaux et les toniques, comme le vin généreux, le quinquina, le punch, le rum, etc.

Lorsque la partie gangrenée est détachée, on

panse la plaie , qui en est la suite , avec du baume de Geneviève.

CHARLATANS.

Il existe un fléau qui fait plus de ravages que tous les maux réunis , et qui , tant qu'il subsistera , rendra inutiles toutes les précautions que l'on prendra pour la conservation de la santé : ce sont les charlatans , dit *Tissot* , hommes qui , sans aucune expérience , armés de trois ou quatre remèdes , dont ils ignorent aussi profondément la nature , que celles des maladies dans lesquels ils les emploient , et qui , étant presque tous violens , sont véritablement un glaive dans la main d'un furieux. Ils empirent les maux les plus légers , et rendent à coup sûr mortels ceux qui sont un peu plus graves , mais qui se seraient guéris si on les eût seulement abandonnés à la nature ; à plus forte raison , s'ils avaient été bien traités. Le brigand qui assassine au milieu d'un grand chemin , laisse au moins la double ressource de se défendre et d'être secouru ; mais l'empoisonneur qui surprend la confiance du malade , et le tue , est une fois plus dangereux , et aussi punissable. L'on signale des bandes de voleurs qui s'introduisent dans le pays ; il serait encore plus à souhaiter qu'on eût un rôle de tous ces faux médecins de l'un et l'autre sexe , et qu'on en publiât la description la plus exacte , accompagnée de la liste de leurs exploits sanglans ; l'on inspirerait peut-être par-là une frayeur salutaire au peuple , qui ne s'exposerait plus à être la victime innocente de ces bourreaux. Son aveuglement sur cette race malfaisante est inconcevable ; celui

qu'il a en faveur des charlatans l'est cependant moins parce que, ne les connaissant pas, il peut leur supposer une partie des talens et des connaissances qu'ils s'arrogent; qu'il sache donc que, malgré l'appareil pompeux dont quelques uns se parent, ce sont toujours des hommes vils, qui, incapables de gagner leur vie par aucun travail honnête, ont fondé leur subsistance sur leur propre impudence et sur l'imbécile crédulité; qu'ils n'ont aucune connaissance; que leurs titres et leurs patentes sont sans aucune autorité, parce que, par un misérable abus, ces actes sont devenus une denrée de commerce; qu'on obtient à très vil prix, tout comme le surtout galonné qu'ils achètent à la friperie; que leurs certificats de guérison sont chimériques ou faux, et qu'enfin, quand sur le nombre prodigieux de gens qui prennent leurs remèdes, il y en aurait quelques uns de guéris (et il est presque physiquement impossible que cela n'arrive pas), il n'en serait pas moins vrai que c'est une espèce destructive. Le crédit de ce charlatan de foire, que cinq ou six cents paysans entourent grands yeux ouverts, gueule béante, et se trouvant fort heureux qu'il veuille bien leur friponner le nécessaire en leur vendant, quinze ou vingt fois au delà de sa valeur, un remède dont la plus grande qualité serait d'être inutile; le crédit, dis-je, de ce fripon toléré tomberait bientôt, si l'on pouvait persuader à chacun de ses auditeurs ce qui est exactement vrai, qu'à un peu de souplesse près dans la main, il en sait tout autant que lui, et que s'il peut acquérir son impudence, il aura, dans un moment, la même habileté, et méritera la même réputation, la même confiance.

Il n'est cependant point de loi capable d'anéantir le charlatanisme, tant que le peuple croira qu'un charlatan est de la classe des hommes honnêtes, et qu'il n'y a pas de différence entre lui et le médecin. Il ne faut cependant que la moindre connaissance en médecine pour se mettre en état de découvrir le fripon ; mais cette connaissance est nécessaire pour le reconnaître sûrement. L'ignorance et la crédulité de la multitude sont telles relativement à la médecine, qu'elles la rendent la proie du premier qui a l'effronterie de l'attaquer sans miséricorde. Le seul moyen de remédier à ce mal, c'est de rendre le peuple plus instruit. Or le chemin le plus court pour dépouiller un art ou une science du charlatanisme, est d'en répandre les préceptes dans le public.

CHASSIE.

Bien que le temps guérisse ordinairement la chassie des enfans, il ne faut point se borner aux soins de propreté, mais consulter le médecin pour en connaître la nature ; car cette affection devient rebelle dans un âge plus avancé, et souvent même incurable.

CHAUDE-PISSE, (*Écoulement vénérien, Gonorrhée.*)

Dès qu'une personne a lieu de soupçonner qu'elle est attaquée de cette maladie, elle doit observer aussitôt et très exactement un régime rafraîchissant. Elle évitera toutes les choses qui sont d'une nature échauffante, comme le vin et autres liqueurs spiritueuses, les sauces au jus, les alimens épicés, salés, de haut goût, fumés, séchés, etc., ainsi que tous les végétaux aroma-

tiques et âcres , comme les oignons , l'ail , la muscade , le poivre , la moutarde , etc.

Le malade vivra spécialement de végétaux adoucissans , de lait , d'œufs , de bouillons , de potages légers , de panade , de gruau.

Il boira abondamment de l'eau d'orge , du lait coupé , des décoctions de racines de guimauve et de réglisse , ou du petit-lait clarifié.

Tout exercice violent , celui du cheval surtout ; les plaisirs de l'amour doivent être interdits. Il faut se garantir soigneusement du froid ; et quand la maladie est portée à un haut degré , garder le lit.

On peut guérir une chaude-pisse légère en peu de jours , en baignant les parties génitales dans de l'eau et du lait chaud , et en injectant plusieurs fois par jour , dans le canal de l'urètre , de l'huile d'amandes douces , une décoction de graine de lin , ou de l'eau de Goulard. Lorsque ces moyens ne suffisent pas pour tarir l'écoulement , ils en diminuent toujours la violence.

On achève la guérison en employant des injections , que l'on compose ordinairement en faisant dissoudre un demi-gros de vitriol blanc dans deux verres d'eau de rose et de plantain.

Lorsque les symptômes inflammatoires sont violens , il faut toujours commencer par faire une saignée du bras , surtout quand le sujet est robuste. On peut remplacer la saignée en appliquant au-dessous de la verge , sur les côtés du canal de l'urètre , huit sangsues , et en laissant couler le sang abondamment. On renouvelle l'application des sangsues jusqu'à ce qu'on ait diminué l'intensité de l'inflammation.

Les cataplasmes adoucissans sont d'un grand

avantage, toutes les fois qu'on peut les appliquer commodément sur les parties malades. On les fait de farine de graine de lin ou de mie de pain et de lait. Lorsqu'on ne peut en faire usage, on applique des linges trempés dans l'eau chaude, ou des vessies pleines de lait. Il est aussi fort utile d'exposer les parties à la vapeur de l'eau très chaude.

Un suspensoir pour soutenir les bourses est un des moyens les plus propres à calmer l'inflammation, et à empêcher qu'elle ne se porte sur les testicules, et ne forme ce que l'on appelle communément une chaude-pisse tombée dans les bourses.

Chaude-pisse tombée dans les bourses.

Cet accident peut survenir quand un écoulement a été arrêté trop tôt, soit pour avoir éprouvé du froid, soit pour avoir bu des liqueurs échauffantes, soit pour avoir fait un exercice violent, soit enfin pour avoir reçu quelques coups sur les bourses.

Les premiers moyens à employer dans ce cas sont la saignée et les sangsues appliquées sur le testicule malade.

Il est utile, après avoir laissé couler le sang abondamment, d'envelopper la partie de cataplasmes émolliens, composés d'eau et de mie de pain, et arrosés d'huile d'amandes douces.

Le malade doit garder le lit, à moins que le gonflement et l'inflammation ne soient dissipés en grande partie; dans ce cas, les bourses seront tenues chaudement, et supportées par un suspensoir. Sans cette précaution, elles exerceraient par leur poids, sur le cordon, un tiraillement

qui pourrait devenir dangereux, et il serait à craindre que l'inflammation ne se renouvelât.

Le malade doit suivre un régime rafraîchissant et léger. Il s'abstiendra de viandes fortement assaisonnées et de liqueurs échauffantes. Il fera usage d'eau d'orge, de bouillon de veau ou de poulet, de crèmes d'orge et de riz, etc.

CLOU ou *Furoncle*.

Le clou n'est dangereux que quand il a une très grande étendue. Lorsque sa grosseur ne dépasse pas celle d'une cerise ou d'un œuf, comme il arrive le plus souvent, la guérison en est facile.

On doit se borner à recouvrir la tumeur d'un petit cataplasme de farine de graine de lin, que l'on renouvelle deux fois dans les vingt-quatre heures. Lorsque le bourbillon s'est détaché, on joint à l'emploi du cataplasme, l'application immédiate sur la partie malade, de l'onguent de la mère étendu sur un peu de toile ou de peau.

Si le clou se trouvait situé dans un endroit où il fût impossible de maintenir un cataplasme, il faudrait seulement le recouvrir d'onguent de la mère, ce qui n'aurait que l'inconvénient de retarder un peu la guérison.

Quand il survient un grand nombre de clous, il faut que le malade fasse usage d'une tisane de chicorée sauvage et de racine de patience, et qu'il se purge deux ou trois fois.

Il arrive quelquefois, quoique rarement, que les clous atteignent trois, quatre, cinq, et même six pouces d'étendue; et alors ils sont presque toujours situés au dos ou aux épaules. Dans ces cas, il faut ne donner au malade qu'une nourri-

ture légère, couvrir la partie affectée d'un large cataplasme de farine de graine de lin, et après que la peau s'est détachée, panser la plaie avec de la charpie enduite de cérat. On peut en accélérer la guérison en faisant à la peau une incision cruciale; mais cette opération doit être faite par un chirurgien. Quand la plaie est sur le point d'être cicatrisée complètement, il faut purger le malade avec une infusion d'une demi-once de séné, un gros de rhubarbe et une once de manne.

COLIQUE INFLAMMATOIRE.

L'espèce de colique la plus violente et la plus dangereuse, c'est celle qui dépend de l'inflammation de l'estomac ou des intestins. Elle commence le plus souvent sans frisson, par une douleur violente dans le ventre; la douleur augmente par degrés, le pouls devient vif et dur, le malade sent une chaleur brûlante dans tout le ventre, quelquefois il a une diarrhée aqueuse; d'autres fois, il est plutôt resserré, avec vomissemens, ce qui est très fâcheux; le visage devient rouge, le ventre se tend; on ne peut pas le toucher sans augmenter cruellement les douleurs du malade, qui a, outre les douleurs, une inquiétude extrême; l'altération est très grande, et la boisson n'étanche point la soif; la douleur s'étend souvent jusqu'aux reins, où elle est très vive; le malade urine peu, les urines sont brûlantes et rouges; il n'a pas un instant de sommeil; quelquefois il a des momens de rêverie. Si l'on n'arrête pas le mal après que les douleurs sont parvenues au plus haut point, le malade commence à se plaindre moins, le pouls devient moins fort et moins dur, mais plus vif; le visage perd de sa

rougeur, bientôt il pâlit, et le tour des yeux devient livide; le malade tombe dans une rêverie sourde, il perd entièrement ses forces: le visage, les mains, les pieds, tout le corps, excepté le ventre, se refroidissent; la peau du ventre devient bleuâtre; il survient des faiblesses, et le malade périt. Il survient souvent, un moment avant la mort, une évacuation abondante par les selles de matières extrêmement fétides, et c'est pendant cette évacuation que l'on meurt, avec les boyaux gangrenés.

Quand le mal attaque l'estomac, les symptômes sont les mêmes, mais la douleur se fait sentir plus haut, au creux de l'estomac; l'on vomit presque tout ce que l'on prend; l'angoisse est horrible, et les rêveries viennent très promptement. Cette maladie tue en fort peu de jours.

La seule façon de la guérir, c'est :

1°. De faire une très grande saignée au bras : elle diminue presque sur-le-champ la férocité des douleurs, et elle calme les vomissemens; elle rend d'ailleurs les autres remèdes beaucoup plus efficaces; souvent il faut la réitérer deux heures après.

2°. On donne toutes les deux heures, soit qu'il y ait de la diarrhée, soit qu'il n'y en ait point, un lavement fait avec une décoction de mauve ou d'orge et d'huile.

3°. On fait boire au malade une grande quantité de lait d'amande : pour cet effet, prenez trois onces d'amandes douces et une once de courge et de melon; pilez-les dans un mortier, en y ajoutant peu à peu une chopine d'eau; passez par un linge, repilez le résidu avec une chopine de nouvelle eau, et réitérez de cette façon,

jusqu'à ce que vous ayez employé un pot d'eau, qu'on peut encore faire repasser sur le marc. On donne tisane de fleurs de mauve, ou celle d'orge, toujours tièdes.

L'on tient continuellement sur le ventre des flanelles trempées dans l'eau tiède, et on les change toutes les vingt-quatre heures, et même plus souvent; elles sont sèches presque d'abord.

Si le mal s'opiniâtre, on met les malades dans un bain d'eau tiède, dont on a vu les plus grands effets.

Quand la maladie est finie, c'est-à-dire quand les douleurs sont terminées, que la fièvre a fini, que le malade reprend un peu de forces et de sommeil, il convient de le purger, mais avec un purgatif très doux: deux onces de manne et un demi-quart d'once de sel de Glauber ou d'epsom, dissous dans un verre de petit-lait, purgent ordinairement très bien à cette époque les hommes les plus robustes et les plus durs. La manne seule suffit pour les personnes délicates, et tous les purgatifs âcres seraient fort dangereux, vu la grande sensibilité de l'estomac et des boyaux après cette maladie.

Cette maladie est quelquefois l'effet d'une inflammation générale du sang, et elle est produite, comme les autres maladies inflammatoires, par des travaux forcés, une grande chaleur des aliments ou des boissons échauffantes, etc. Souvent aussi elle est la suite des autres coliques mal traitées, qui n'auraient point été inflammatoires, mais qui le deviennent.

L'inflammation des intestins et de l'estomac peut dégénérer en abcès, comme celle de toutes les autres parties, et l'on doit croire qu'il s'en

forme un quand la violence des douleurs diminue; mais qu'il reste une douleur sourde, un malaise général, peu d'appétit, des frissons fréquens, et que le malade ne reprend pas ses forces: l'on ne doit donner, dans ces cas, que les boissons indiquées dans ce chapitre, et quelques bouillons farineux.

La rupture de l'abcès est quelquefois marquée par une petite défaillance, suivie d'une cessation de pesanteur dans la partie où on la ressentait; et quand le pus s'épanche dans l'intestin, le malade a quelquefois des envies de vomir, des vertiges, et le pus paraît dans les premières selles.

Il reste alors un ulcère dans l'intérieur du boyau, qui, négligé ou mal traité, peut conduire à une fièvre lente et à la mort, et que l'on a guéri en faisant vivre uniquement de lait écrémé, coupé avec un tiers d'eau, et en donnant de deux jours l'un un lavement avec partie égale d'eau et de lait et un peu de miel.

Quand l'abcès crève en dehors de l'intestin, et que le pus s'épanche dans le ventre, c'est un cas très grave qui demande des secours que l'on ne peut détailler ici.

Colique bilieuse.

La colique bilieuse se manifeste par des douleurs très aiguës; mais elle est assez rarement accompagnée de fièvre, à moins qu'elle n'ait déjà duré un ou deux jours. Lors même qu'il y en a, le pouls, quoique vite, n'est ni fort, ni fort dur; le ventre n'est ni tendu, ni brûlant. Comme dans la colique précédente, les urines coulent mieux et sont moins rouges, la

chaleur intérieure et la soif sont assez pressantes, la bouche est amère, les vomissemens ou la diarrhée, quand l'un ou l'autre existent, évacuent des matières jaunes; souvent la tête tourne.

On la guérit, 1°. par les lavemens de petit-lait et de miel, ou si l'on n'a pas de petit-lait, par ceux faits avec deux poignées d'herbes et de fleurs de mauve, que l'on hache, et sur lesquelles on verse une chopine d'eau bouillante, que l'on passe dans un linge, et l'on ajoute à la colature une once de miel.

2°. En faisant boire de grandes quantités de ce même petit-lait, on donne tisane faite avec de la racine de chiendent, ou gramen, et un peu de jus de citron, qu'on remplacera, si l'on n'en a point, par un peu de vinaigre et de miel.

3°. En donnant d'heure en heure une tasse de tisane composée de trois onces de tamarin, sur lesquelles on verse une chopine d'eau bouillante, que l'on laisse cuire pendant une ou deux minutes, et que l'on passe ensuite, ou si on ne peut s'en procurer, un demi-dragme de crème de tartre, aux mêmes distances.

4°. Les fomentations d'eau tiède et le demi-bain sont aussi favorables.

5°. Si, dans un sujet fort et robuste, les douleurs étaient aiguës, et le pouls fort et tendu, il faudrait saigner, pour prévenir l'inflammation.

6°. L'on ne donnera de nourriture que quelques bouillons d'herbes, surtout d'oseille.

7°. Après avoir beaucoup délayé, si la fièvre ne survient pas, si la douleur continue, si les évacuations ne sont pas aussi considérables, il faut donner pour purgatif, une once de sel de Sedlitz, deux onces de tamarin; versez dessus

huit onces d'eau bouillante; remuez pour délayer les tamarins; coulez-les pour en boire en deux prises, laissant entre deux une demi-heure d'intervalle, qui est très convenable.

Cette colique est habituelle pour plusieurs personnes. On la prévient par l'usage fréquent de la poudre de crème de tartre, l'once partagée en huit prises égales; en évitant surtout le grand usage des viandes, les choses chaudes, les graisses et le lait.

Coliques d'indigestions.

On appelle de ce nom toutes les coliques qui sont produites par trop d'alimens pris à la fois, ou par des amas faits à la longue chez les personnes qui ne digèrent pas parfaitement, ou par des mélanges nuisibles, comme des aigres et du lait, ou par des alimens malsains en eux-mêmes, ou mal conditionnés.

On connaît cette espèce par ce qui a précédé, par des douleurs qui sont accompagnées de beaucoup de malaises; qui viennent peu à peu; qui ne sont pas aussi fixes que dans les espèces précédentes; qui sont sans chaleur, sans altération, mais accompagnées de tournoiemens de tête, d'efforts pour vomir, de pâleur plutôt que de rougeur.

Elles ne sont jamais dangereuses, à moins qu'on ne les rende telles par des soins mal entendus. Il n'y a qu'une seule chose à faire, c'est d'aider les évacuations par beaucoup de boisson tiède. Il y en a plusieurs également bonnes, comme l'eau tiède, ou pure, ou un peu sucrée, ou un peu salée, du thé de camomille, peu chargé, celui de sureau, du thé ordinaire, de la

mélisse. Il importe peu quelle boisson, pourvu qu'on boive beaucoup; alors les matières s'évacuent, ou par les vomissemens, ou par une diarrhée abondante; et plus ces évacuations sont promptes et copieuses, plutôt le malade est soulagé.

Si le ventre est fort rempli, et qu'il ne se fasse pas de débouchement, il faut donner des lavemens avec de l'eau tiède et du sel.

L'on aide aussi le dégagement des matières en faisant frotter fortement le ventre avec des linges chauds.

Quelquefois les matières nuisent moins par leur quantité, que par leur qualité; alors le mal se dissipe sans évacuation, quand cette matière irritante est mêlée à beaucoup d'eau. Si les douleurs commencent par l'estomac, elles deviennent moins vives, et le malade est moins angoissé dès que les matières ont passé dans les boyaux qui sont moins sensibles.

Après les évacuations abondantes et la cessation des douleurs, il reste souvent à la bouche un goût d'œufs pourris, qu'on dissipe en donnant quelques prises d'une poudre composée de crème de tartre; partager l'once en huit prises, et beaucoup d'eau fraîche.

L'essentiel est de ne prendre aucune nourriture qu'on ne soit parfaitement rétabli.

L'on a la fureur de donner d'abord de la confection, de la thériaque, de l'eau d'anis, de celle de genièvre, du vin rouge, pour arrêter les évacuations; mais il n'y a pas de pratique plus funeste. Ces évacuations sont les seules choses qui peuvent sauver le malade. Les arrêter, c'est ôter la planche à celui qui se noie; et si l'on

réussit, on le jette dans quelques fièvres putrides, ou dans quelque maladie de langueur, à moins que la nature, plus sage, ne surmonte les obstacles qu'on lui oppose, et ne renouvelle les évacuations au bout de quelques jours.

Quelquefois l'on a une indigestion, sans douleur de colique bien sensible, mais avec de violents efforts pour vomir; une angoisse inexprimable, des défaillances, des sueurs froides; souvent même le mal ne s'annonce que par une défaillance qui saisit le malade tout à coup: il perd l'usage de tous ses sens, le visage est pâle, défait; il a quelques hoquets, plutôt que des efforts pour vomir; ce qui, joint à la petitesse du pouls, à ce que la respiration n'est pas embarrassée, à ce que le mal l'a attaqué après un repas, à ce que l'on sent l'estomac tendu, fait distinguer ce mal d'une véritable apoplexie. Quand il est parvenu à ce degré, il tue quelquefois en peu d'heures. Il faut commencer par donner un lavement âcre avec du sel et du savon; après cela on fait avaler de suite, autant qu'il est possible, de l'eau salée; et si cela est inutile, on fait fondre de la poudre de six grains de tartre émétique dans trois tasses d'eau, dont on donne d'abord la moitié; et si, au bout d'un quart d'heure, elle n'opère pas, on donne le reste. Ordinairement la connaissance commence dès que le malade a commencé à vomir.

Colique venteuse.

Tous nos alimens et toutes nos boissons contiennent beaucoup d'air, plus cependant les uns que les autres; s'ils ne se digèrent pas assez vite, ou si la digestion en est mauvaise, ce qui fait

qu'il se développe plus de cet air ; s'ils en contiennent une très grande quantité, ou si les intestins, se serrant dans quelques points de leur longueur, empêchent que cet air ne se distribue également, ce qui fait qu'il s'en amasse beaucoup plus dans quelques endroits, alors l'estomac et les boyaux sont tendus par ces vents, et cette tension produit des douleurs qu'on appelle *colique venteuse*.

Cette espèce se trouve rarement seule, mais elle se joint souvent aux autres espèces dont elle est l'effet, et surtout à la précédente, et elle contribue beaucoup à en augmenter les symptômes. On la connaît par les causes qui ont précédé, parce qu'il n'y a ni fièvre, ni chaleur, ni altération ; parce que le ventre est gros sans dureté ; qu'il est inégalement gros, parce qu'il se forme des poches de vent, tantôt dans un côté, tantôt dans un autre, parce qu'en frottant le ventre du malade, on fait remuer ces vents, ce qui soulage ; et que, quand il en rend par-dessus et par-dessous, il est encore plus soulagé.

Quand elle est jointe à une autre, elle ne demande point de traitement particulier ; elle se dissipe par les remèdes qui dissipent la colique principale.

Quelquefois elle est seule, et elle dépend d'alimens et de boissons pleins d'air, comme le moût, la bière, quelques fruits, quelques jardinages. On la guérit par un lavement, en frottant le ventre avec des linges chauds, en buvant quelque boisson aromatique, et surtout du thé de camomille, auquel on peut joindre un peu de confecton, ou même de thériaque. Quand les douleurs ont presque fini, si l'on n'a ni chaleur, ni fièvre,

et si l'on sent l'estomac affaibli, on peut alors (mais c'est presque le seul cas de colique où on le puisse) donner un peu de vin aromatique ou un peu de liqueur stomachique.

Quand on est sujet à de fréquentes douleurs de coliques, c'est une preuve que les digestions ne se font pas bien, et l'on doit y remédier, sans quoi la santé se déränge, et l'on tombe dans des maux fâcheux.

CONSTIPATION.

Lorsque la constipation est portée à un certain degré, elle peut occasionner des maux de tête, le vomissement, des coliques, des hémorroïdes, la tension et la pesanteur du ventre, son inflammation, la fièvre putride, des vertiges, etc. Il est donc important d'y remédier le plus promptement possible.

On administrera au malade un ou plusieurs lavemens émolliens, pour délayer les matières. On le fera mettre au bain, ou asseoir sur de l'eau chaude; il y restera le plus long-temps possible; et on lui donnera à boire du bouillon à l'oseille, de l'eau miellée, ou de l'eau de pruneaux. Il est fort important, pour éviter la constipation, lorsqu'on ne l'a pas encore éprouvée, d'aller régulièrement à la garde-robe, et de ne jamais supporter impunément la constipation. On en est toujours victime par la suite. Il faut prendre de l'exercice, ne pas rester trop tard au lit, éviter les boissons et les alimens trop échauffans. Ces préceptes devront être également suivis par les personnes qui sont sujettes à cette incommodité.

Nota. Si la constipation avait lieu chez un

individu faible, et que l'inertie des intestins en fût réellement la cause, on lui administrera des lavemens à l'eau de savon, et son régime de vie sera tonique et excitant.

CONTAGION.

On croit généralement que les grands feux allumés purifient l'air, et sont capables de détruire les germes contagieux que l'on y suppose répandus : c'est une erreur. Le virus dont dépendent toutes les pestes en général, ne se répand point dans l'air que nous respirons, sans cela, l'espèce humaine ne pourrait résister à un fléau aussi terrible ; il est bien prouvé qu'il s'attache aux matières solides, aux corps laineux et cotonneux. Ces feux ont encore, outre leur inutilité pour l'objet que l'on se propose, l'inconvénient de rendre l'atmosphère malsain.

Précautions à prendre pour éviter la Contagion en visitant les malades.

Ne vous risquez jamais à entrer dans la chambre d'un malade, si vous êtes dans un état de violente transpiration, ou de sueur considérable, surtout si vous devez y rester long-temps ; car, au moment où votre corps se refroidit, il est dans un état où il absorbera probablement l'infection, et contractera la même maladie. Ne visitez pas une personne malade, ayant l'estomac vide, cet état disposant le système animal à recevoir plus aisément la contagion.

CONVALESCENCE.

Dans la convalescence d'une maladie, la première attention à avoir, c'est d'en prévenir le

retour. Nombre de personnes ont des rechutes, et contractent d'autres maladies, pour se persuader trop tôt qu'elles sont guéries.

Comme le corps, après avoir essuyé une maladie, est faible et délicat, il faut que les convalescens se prémunissent contre le froid, afin d'éviter de s'enrhumer. Une compagnie agréable et amusante, ainsi qu'un exercice modéré en plein air, leur seront très utiles; mais il faut éviter par-dessus tout une grande fatigue. Les alimens doivent être légers, mais nourrissans; il faut qu'ils mangent souvent, mais peu à la fois. Il serait dangereux pour un convalescent qu'il mangeât à chaque repas autant que son estomac demande, parce que ce n'est pas ce que l'on mange qui nourrit, c'est ce que l'on digère. Il est encore nécessaire qu'ils mâchent beaucoup leurs alimens, qu'ils diminuent la quantité de boisson dont ils usaient dans la maladie. La meilleure est l'eau, avec un tiers de vin vieux; qu'ils prennent peu d'alimens le soir, pour avoir un sommeil plus tranquille; un lavement tous les deux à trois jours, s'ils sont trop resserrés, afin d'éviter la constipation; qu'ils fuent avec le plus grand soin le serein. — Qu'enfin ils se gardent de reprendre trop tôt leurs occupations, car le travail précoce est souvent la cause des maladies de langueur.

CONVULSIONS *des enfans.*

Quand les convulsions proviennent de la dentition, il faut donner de douces purgations, et en outre faire prendre de temps en temps quelques gouttes de teinture de castoréum ou d'assa

fœtida dans du petit-lait, ou dans une émulsion de jaune d'œuf.

Les convulsions qui procèdent de la compression de quelque partie du corps par les bandes ou les maillots de l'enfant, se guérissent facilement en débarrassant promptement l'enfant de ses liens.

Si un enfant éprouve des convulsions sans que la compression du corps, la dentition ou toute autre cause sensible y donne lieu, il faut donner des petits lavemens faits avec une décoction d'une demi-once de casse pour une livre d'eau. — Quand l'enfant a des vomissemens, et que sa figure est rouge, il faut lui appliquer une ou deux sangsues sur l'estomac. — Quand il n'y a pas de vomissement, il faut mettre les sangsues aux tempes. Si les convulsions ne cessent pas, il faut avoir recours à l'application d'un vésicatoire ou d'un séton au cou.

Convulsion permanente des différentes parties du corps, ou Tétanos.

Tantôt c'est la mâchoire qui est tellement contractée, que le malade ne peut ouvrir la bouche; tantôt le tronc est recourbé en devant ou en arrière, et maintenu dans l'une de ces deux positions par une espèce de corde de part et d'autre. Enfin, il arrive que tout le corps peut être dans une rigidité complète.

Quand le tétanos survient à la suite d'une blessure ou d'une piqûre, il se termine ordinairement par la mort; néanmoins on pourra verser de suite dans la plaie, ou sur la blessure, une petite quantité d'une forte dissolution d'opium, ou même la toucher avec la pierre infernale, y

verser de l'essence de térébenthine, du musc ou du camphre.

Si les mâchoires sont tellement resserrées que l'on ne puisse rien introduire par en haut, on devra alors donner des lavemens, dans lesquels on versera dix-huit à vingt gouttes de laudanum liquide, ou les préparer avec une forte décoction de têtes de pavot. On frotera les parties affectées de spasme avec un mélange à doses égales de teinture d'opium et de liniment savonneux. On mettra le malade dans un bain chaud. Quand il pourra ouvrir la bouche et avaler, on lui fera boire du vin de quinquina en grande quantité. Comme la constipation accompagne constamment le tétanos, on est obligé d'avoir recours fréquemment à l'administration des purgatifs. Si la déglutition ne pouvait s'opérer, on donnerait des lavemens de bouillon pour soutenir le malade. (*Voy. HYS-TÉRIE.*)

COQUELUCHE.

Il n'est pas rare de voir régner cette maladie dans une ville ou un village, tandis que dans un autre, qui n'en est qu'à une petite distance, personne n'en est attaqué. Mais quelle qu'en soit la cause, il ne faut point perdre de temps; et dès qu'un enfant ou un adulte a gagné cette maladie, on le transportera à quelque distance du lieu où elle règne, et on choisira, s'il est possible, un air plus pur et plus chaud. La diète sera observée, les pieds mis à l'eau, la vapeur d'eau tiède respirée. Si la maladie acquiert de la violence, et qu'il y ait danger de suffoquer, on mettra quatre à cinq sangsues à la gorge. Comme le vomissement procure d'ordinaire un grand soulagement,

on le provoquera, à l'aide de l'eau tiède ou d'une infusion de camomille.—Lorsque ces moyens ne réussissent point, on donnera deux à trois grains d'ipécacuana pour un enfant de trois ou quatre ans, cinq à six pour un de dix et douze. La manière de l'administrer consiste à délayer cette poudre dans un verre de tisane; le médecin fera le reste. En général, cette maladie est rebelle; il n'est pas rare de la voir durer plusieurs mois: aussi est-il de la plus grande importance de l'attaquer dans son origine, et de suivre scrupuleusement les conseils du médecin.

C O R S *aux pieds.*

Les remèdes vantés pour la guérison des cors aux pieds sont multipliés dans la proportion des charlatans qui se proposent pour les traiter, et qui tous ont leur secret. Quoi qu'ils en disent, rien de plus vrai qu'il n'existe point de spécifiques contre ces durillons, et que tous les onguents, même les plus célèbres, n'ont pas plus de vertu que la simple cire jaune, ou toute autre matière molle, capable de recevoir l'empreinte du cor, et de le garantir, par-là, de toute pression.

Si, dès les premières sensations douloureuses que donnent les cors, on mettait les pieds dans l'eau chaude pendant quelques jours, et si l'on portait des chaussures plus larges, il est certain qu'on en arrêterait les progrès.

Mais quand on a laissé faire au cor certains progrès, et qu'il est ancien, il n'y a plus de remède que dans son extraction; et c'est, sans contredit, de tous les moyens employés dans ce cas, celui qui soulage le plus promptement, et

pour le plus de temps. Il procure même souvent une guérison complète, quand l'opération est faite avec les précautions qu'elle exige.

On peut enlever le cor complètement avec l'instrument tranchant, en faisant une petite plaie qui a toute l'étendue du cor; mais outre que cette méthode fait beaucoup souffrir les malades, elle les force encore à garder le lit, ou du moins à ne pas marcher jusqu'à ce que la plaie soit cicatrisée.

On a encore conseillé d'appliquer sur le cor des substances caustiques qui le détruisent, telles que la pierre infernale, le beurre d'antimoine, le suc d'euphorbe, de grand éclair, etc. Quand on fait usage de ces moyens, il faut brûler le cor en une seule ou en deux applications; sans cela, on s'expose à produire l'inflammation, l'érisypèle ou le cancer, comme on en a plusieurs exemples.

Quand on veut faire passer les cors, il faut se borner à mettre les pieds à l'eau, deux ou trois jours de suite, ou à couvrir le cor de cataplasmes, ensuite on le détache avec la pointe d'un canif, en blessant, le moins possible, les parties voisines.

COUPURES. *Voyez* PLAIES.

COURBATURE.

La courbature est plutôt un début de maladie qu'une maladie proprement dite. Elle précède la plupart des maladies aiguës.

La courbature qui est occasionnée par des excès de travail, soit du corps, soit de l'esprit,

est un avertissement de la nature qui crie au malade de s'arrêter, parce qu'il exige plus qu'il n'est en droit d'attendre de sa constitution.

Si on prend quelques jours le repos du lit, on verra la santé se rétablir, sans qu'il soit besoin d'employer de remèdes; mais si, au contraire, on persiste dans le travail, on s'expose à une maladie grave.

Outre le repos, il est bon que le malade prenne quelque boisson rafraîchissante, telle que la limonade, l'oxicrat, l'orgeat, la décoction d'orge nitrée, et qu'il fasse de l'un ou de l'autre de ces liquides sa boisson ordinaire.

Il mettra tous les jours ses pieds dans l'eau chaude, et prendra quelques lavemens.

Si le malade a de la fièvre, il s'abstiendra de toute nourriture, pendant deux ou trois jours. Dans le cas contraire, il prendra des alimens légers, tels que les épinards, le riz, le gruau, le lait, les fruits.

Il s'abstiendra de vin et de toute liqueur échauffante.

Il faut avoir encore recours aux moyens que nous venons d'indiquer, quand la courbature tire sa source de l'abus des liqueurs spiritueuses, et des excès de la table, des chagrins et des passions, du libertinage ou de la masturbation. Dans le premier cas, si le malade éprouve des maux de cœur, il faut favoriser le vomissement, en lui donnant douze à vingt grains d'ipécacua-na dans un verre d'eau tiède. — Quand la courbature est la suite d'un libertinage, on doit insister sur l'usage du lait, surtout si elle est accompagnée d'épuisement.

CRACHEMENT *de sang.*

Lorsqu'il est violent, et fait craindre pour les jours du malade, on doit renouveler promptement les applications de compresses trempées dans l'eau froide sur les parties génitales; mettre dix à douze sangsues aux jambes; faire prendre des demi-bains froids, et donner pour boisson de la limonade, de l'eau et du vin avec une infusion de fleurs de roses dans laquelle on a mis un peu de miel. Si le crachement continue, il faut appliquer un vésicatoire sur la poitrine, de la moutarde chaude, ou des compresses trempées dans le vinaigre.

CRAMPE D'ESTOMAC.

Cette maladie est très dangereuse, et demande les secours les plus prompts. Si le malade a des envies de vomir, on lui donnera quelques verres d'eau chaude, ou d'infusion légère de camomille; s'il est resserré, un lavement laxatif, dans lequel on aura fait bouillir cinq à six têtes de pavot, ou, si l'on ne peut s'en procurer, soixante à soixante-dix gouttes de laudanum liquide. On frotera la région de l'estomac avec des linges trempés dans de l'eau chaude; un morceau de sucre imprégné d'éther, ou de fleur d'orange, une verrée d'infusion de mélisse, tous les quarts d'heure, seront également administrés. Si elles surviennent à la suite de la suppression des règles, des hémorroïdes (*voyez ces mots*); si elles dépendent de la goutte remontée, appliquer un vésicatoire aux jambes, ou de la moutarde aux pieds; donner des boissons spiritueuses, telles que le vin chaud à la canelle, l'eau de mélisse, etc.

CRAMPES *des extrémités.*

Elles se guérissent par le simple frottement de la jambe et le changement de position. Ceux qui sont sujets aux crampes du mollet peuvent porter au-dessous du genou un ruban de soie, ou de peau, plus ou moins large. Dès qu'on sent la crampe, on fait glisser cette espèce d'anneau sur la partie souffrante qui se trouve alors plus ou moins serrée, ou comprimée. Une bague sert pour la crampe du doigt.

Quelques charlatans prétendent cependant guérir les crampes en liant avec une soie cramoisie les parties qui en sont attaquées. Quel préjugé !

CROUP.

Cette maladie est très dangereuse et souvent mortelle ; cependant il est rare que l'on ne sauve pas ceux pour lesquels on emploie un traitement méthodique et rationnel.

Dès qu'un enfant est attaqué du croup, il faut lui mettre les jambes dans de l'eau chaude où l'on a délayé de la moutarde. On lui donne des lavemens à la graine de lin, et on applique quatre sangsues au-devant du cou. On renouvelle ces applications deux, quatre, cinq et même six fois, si cela est utile. Il faut, avant de les cesser, que l'on ait obtenu un mieux fort sensible. En même temps on applique sur le cou des cataplasmes de graine de lin. On fait prendre à l'intérieur de l'infusion de fleurs de mélilot et de guimauve, édulcorée avec le sirop de pavot, de la décoction de racine de chiendent et de réglisse. Si les symptômes devenaient alarmans, que l'enfant ne respirât qu'avec peine, et qu'il

parût sur le point d'être suffoqué, il faudrait, après avoir fait usage des sangsues, comme nous l'avons dit, envelopper les pieds dans de la moutarde, ou appliquer des vésicatoires aux jambes ou aux cuisses. On ferait prendre à l'enfant quelques pastilles d'ipécacuana, ou quelques cuillerées d'une potion faite avec trois onces d'eau de pouliot, une once de sirop d'ipécacuana, et une demi-once de sirop de guimauve. On peut aussi faire un lavement en délayant un gros d'*assa fœtida* dans un jaune d'œuf, en y ajoutant une livre d'eau.

Dans la convalescence, il faut préserver du froid avec beaucoup de soin, revenir lentement aux alimens, et faire usage de boissons adoucissantes, telles que la décoction d'orge ou de graine de lin, de chiendent et de réglisse. On purge avec une once de sirop de nerpruns et de rhubarbe.

CROUTE LAITEUSE DES ENFANS.

Cette maladie est rarement dangereuse. Quand les enfans en sont attaqués, il ne faut point se hâter de les guérir, parce que c'est un moyen dont se sert la nature pour débarrasser l'enfant d'une partie surabondante des humeurs. On doit donc favoriser l'effort salutaire et utile de la nature, et entretenir l'écoulement des humeurs par la route qu'elle a choisie elle-même. Pour cela, on couvre bien la tête de l'enfant et on l'entretient chaudement. Si l'on s'aperçoit que les croûtes se séchent, ce qui occasionne ordinairement du malaise au sujet, tandis que l'on remarque qu'il est gai et bien portant tant que l'écoulement a lieu, il faut appliquer sur sa tête des feuilles de bette ou de chou enduites de beurre frais. Si cela ne suffisait pas, on unirait de l'onguent basilicum

au beurre. Enfin, quand l'écoulement a duré un certain temps et qu'il se tarit de lui-même, sans que l'enfant éprouve de malaise, et sans que sa santé paraisse en souffrir aucunement, on a soin de laver sa tête fréquemment avec de l'eau chaude, et on le purge deux ou trois fois avec de l'eau de rhubarbe ou avec de la manne.

D

DARTRES.

IL faut se garder d'ajouter foi à mille et mille recettes pernicieuses des charlatans pour guérir les dartres. Toute application de leurs drogues a souvent occasionné les plus graves accidens.

DÉLIRE, FRÉNÉSIE, ou Inflammation du cerveau.

Il faut que le malade soit dans la plus grande tranquillité. Une lumière trop vive lui est nuisible. La chambre sera tempérée. On récréera son esprit par tous les moyens possibles; s'il survient une hémorragie, loin de chercher à l'arrêter, il faut au contraire chercher à l'exciter en appliquant sur le nez des linges trempés dans l'eau chaude: il faudra même, au moyen d'une paille ou de tout autre corps introduit dans les narines, en exciter une s'il n'en arrive pas. Quatre sangsues à chaque côté des tempes procurent un très grand bien; s'il y a suppression d'hémorroïdes, on les appliquera à l'anus. On rasera la tête du malade, et on y renouvellera des linges trempés dans l'eau glacée: on lui prescrira des bains de pied, des sinapismes, des vésicatoires aux jambes, suivant que la maladie sera plus

violente. Si le malade était furieux et voulait sortir de son lit, il faudrait l'y attacher. En général, les secours doivent être extrêmement prompts.

DENTITION. (*Préjugé à l'égard de la*)

Les accidens de la dentition, si funestes aux enfans nouveau-nés, que, suivant le calcul de plusieurs savans, un quart au moins des enfans nés à une époque fixe périt dans le cours de la première année, sont la source de beaucoup d'erreurs qu'il est essentiel de signaler, afin qu'elles soient évitées à l'avenir.

1°. Il est inutile d'accabler l'enfant de remèdes, lorsqu'il est déjà tourmenté par un dévoiement continuel; ce dévoiement est lié à l'éruption des dents, et doit se terminer après elle.

2°. Le collier dont on entoure le col de l'enfant, dans l'intention de rendre l'éruption des dents plus facile, ne doit sa naissance qu'à la plus aveugle superstition.

La sortie des dents coûte souvent beaucoup aux enfans, et quelques uns succombent aux maux qu'elle occasionne. L'on doit, à cette époque, si elle est douloureuse,

1°. Leur tenir le ventre libre par des lavemens faits avec une décoction de mauve, sans y rien ajourner; mais ils ne sont point nécessaires si l'enfant a en même temps la diarrhée.

3°. Leur diminuer un peu la qualité des alimens par deux raisons; l'une, c'est que l'estomac est plus faible qu'auparavant; l'autre, c'est qu'il y a un peu de fièvre.

4°. Leur augmenter un peu la quantité de la boisson. La meilleure pour eux, c'est, sans con-

tredit, l'infusion de tilleul, qu'on blanchit avec un peu de lait.

On leur frotte souvent les gencives avec un mélange d'autant de miel que de mucilage de pepins de coings, et on leur donne à mâcher une racine d'althéa ou de réglisse.

C'est souvent dans le temps de la sortie des dents que les enfans se nouent.

DENTS. (*Mal de*)

Si l'on éprouve, pour la première fois, de violentes douleurs à une ou plusieurs dents, on peut momentanément employer les palliatifs suivans : mâcher la gentiane, le calamus, la pyrèthre, la millefeuille, le tabac, ou toute autre substance capable d'exciter la sécrétion de la salive. Si la dent est creuse, y introduire une petite boule faite avec partie égale de camphre et d'opium, ou de la cire, du mastic, ou du plomb, afin que l'air ne puisse y pénétrer. Un peu de coton imbibé dans du laudanum liquide, est un fort bon calmant. Mettre les pieds à l'eau chaude. Si la douleur cesse, il ne faut pas moins consulter le dentiste, car elle est très sujette à des retours périodiques, et dépend de causes nombreuses. Si la dent est cariée, elle ne pourra que faire de rapides progrès vers sa destruction, et par conséquent l'on perdra l'avantage de la pouvoir conserver, en la faisant plomber sur-le-champ.

Les douleurs de dents qu'éprouvent les femmes enceintes dans les trois ou quatre premiers mois de la grossesse, nécessitent l'usage de gargarismes calmans, tels que le lait, l'eau sucrée, où l'on aura versé quelques gouttes de laudanum liquide. Au reste, nous ne pouvons nous empêcher de le

répéter ici, rien n'est plus contraire à la conservation des dents, que de casser des noix, des noyaux, de mâcher des corps durs et de se nettoyer les dents avec des épingles ou des aiguilles, de se les frotter trop souvent avec le corail, la suie, la cendre, etc. Car ces matières usent leur émail; et ensuite les progrès de leur destruction sont rapides. Les alimens et les boissons trop chauds ou trop froids, nuisent également aux dents, ainsi que la trop grande quantité de sucre, ou de mets trop sucrés. Le peu de soin que l'on a de se couvrir la tête, ou de s'exposer à quelque coup de vent. Laver les dents chaque jour avec l'eau salée ou acidulée avec le vinaigre, est le meilleur moyen de prévenir les douleurs de dents, et de les conserver.

DESCENTES *ou Hernies.*

Lorsqu'un individu a une descente, il doit profiter du moment où elle est rentrée, ce qui a ordinairement lieu le matin, pour y appliquer un bandage qu'on porte habituellement. On doit, autant que possible, se faire poser le bandage par un homme de l'art exercé. Si la hernie ne rentrait point seule, on pousserait légèrement la tumeur en dedans avec les doigts. Il faut, pour faciliter cette petite opération, être couché sur le dos, la tête très basse et les fesses un peu élevées.

Si l'on a affaire à un enfant, l'usage du bandage continué assidûment, guérit parfaitement les hernies au bout de deux ou trois ans, et alors on peut cesser de le porter; mais si l'on est déjà avancé en âge, on doit toujours continuer le bandage, auquel on s'accoutume facilement.

Quand les malades ne portent point de bandages, et qu'ils font des travaux pénibles, ou qu'ils marchent beaucoup, il arrive souvent que la hernie acquiert un volume considérable, et ne peut plus rentrer. L'individu est pris de coliques, de vomissemens, d'amertume à la bouche, de douleurs de tête et de faiblesse. Dans ce cas, le malade doit être saigné et mis deux heures dans un bain tiède, à la sortie duquel on essaie de faire rentrer la tumeur en couchant le malade sur le dos, la tête basse, et en pressant légèrement la tumeur avec les doigts appliqués à sa base. Si la tumeur ne peut rentrer aubout d'un certain temps, on doit cesser toute tentative, afin de ne point fatiguer le malade que l'on remet au bain. On applique une vingtaine de sangsues aux environs de la tumeur, et on la recouvre ensuite d'un cataplasme fait avec de la mie de pain, et une décoction de deux onces de séné par livre d'eau. On fait prendre un lavement de décoction de graine de lin, et on applique sur le ventre des compresses trempées dans de l'eau de guimauve. On retranche les alimens, et on donne pour boisson de la décoction de pruneaux, de l'eau sucrée, et de la tisane d'orge édulcorée avec le sirop de guimauve.

Lorsque ces secours, et les tentatives que l'on a faites pour faire rentrer la hernie, ont été sans succès, il faut faire l'opération de la hernie. Cette opération est très délicate, et ne doit être confiée qu'à un chirurgien habile.

DÉVOIEMENT.

C'est souvent, moins une maladie qu'un moyen salutaire, employé par la nature pour rétablir

l'ordre de ses fonctions, et ramener l'appetit. Il n'exige donc aucun remède, pas même de régime, à moins qu'il n'arrive après des excès de table, des alimens indigestes, ou mâchés trop précipitamment. Dans ce dernier cas, on fera diète; et pour rétablir l'estomac dérangé, l'on boira de l'infusion de camomille. Si le dévoie-ment passe trois jours, alors il reconnaîtra quelque cause morbifique, à laquelle il faudra remédier d'après l'avis du médecin. Si c'est un cours de ventre périodique, on ne devra point l'arrêter.

Les vers, la goutte remontée, la suppression de la transpiration ou d'une évacuation, la surabondance d'humeurs, les affections de l'âme, des substances vénéneuses, la délicatesse de l'estomac, etc. etc., donnent lieu au dévoie-ment colliquatif. — Mais il arrive quelquefois qu'il prend un aspect sérieux et inquiétant. On a vu des malades rendre cent selles en quelques heures, et maigrir à vue d'œil; en trois à quatre heures éprouver de violentes tranchées, suivies de vomissemens, de bile verte et jaune, semblable à celle qu'ils rendent par en bas; et enfin mourir en un laps de temps très court. C'est alors le cas de mettre la plus grande promptitude à hâter l'arrivée du médecin. On administrera pendant ce temps, coup sur coup, de grands verres de petit-lait ou lait de beurre, d'infusion mêlée de graine, de racine de guimauve, etc.; de l'eau de veau ou de poulet. Si les vomissemens étaient par trop violens, et affaiblissaient par trop le malade, il faudrait les arrêter par l'eau panée faite avec du pain d'avoine rôti jusqu'à la couleur brune. Si l'on ne peut avoir

de ce pain , on lui substituera du pain de froment , ou de la farine d'avoine. On baignera les jambes , on les frotera avec de la flanelle chaude , ou on appliquera sur le bas ventre des compresses trempées dans l'eau de guimauve , la décoction de graine de lin.—Le bain tiède a souvent arrêté le vomissement. Quelqu'effrayante que soit cette maladie , on ne doit point perdre courage ; on a des exemples de malades qui ayant été presque réduits à l'extrémité , en sont parfaitement revenus.

Dévoiement ou Cours de ventre des Enfans.

Il ne faut pas se hâter d'arrêter le cours de ventre occasionné par le froid , l'humidité , la gale , la teigne ou toute autre éruption rentrée. Il en est de même quand il provient de ce que l'enfant mange trop. Alors il ne faut s'occuper que du régime , c'est-à-dire , tenir l'enfant chaudement , le mettre dans un lieu sec , et ne lui donner à téter que modérément et à des heures réglées.

Dans le cas d'éruption rentrée , il faut tâcher de rappeler l'éruption , ou y suppléer par des vésicatoires dans le lieu où la maladie existait , ou dans un endroit très voisin. Si , par exemple , l'éruption rentrée était la teigne , il faudrait que les vésicatoires fussent appliqués derrière les oreilles , au cou ou sur la tête même.

Quand le cours de ventre est occasionné par de violens purgatifs , et qu'il est accompagné de convulsions et de tranchées qui pourraient causer la mort , il faut se hâter de donner , de demi-heure en demi-heure , une cuillerée d'une disso-

lution de deux gros de gomme arabique dans quatre onces d'eau de cannelle simple, à laquelle on ajoute deux gros de sirop de diacode. On donne en même temps des petits lavemens faits avec six onces de décoction de graine de lin, qu'on laisse bouillir quelques minutes avec un gros d'amidon.

Lorsque les selles commenceront à diminuer, on délayera la moitié d'un jaune d'œuf dans quatre onces d'eau, et on y ajoutera une demi-once d'huile d'amandes douces. On agitera le tout dans une bouteille, et on fera prendre cette potion par cuillerées. On termine le traitement par une eau de rhubarbe légère, dont on donne de temps à autre de petites cuillerées.

Si la cause du dévoïement est ignorée, on préservera l'enfant du froid, et on lui fera prendre cinq à six grains d'ipécacuana dans deux onces d'eau sucrée, ou dans du miel. On n'en donnera qu'une petite cuillerée de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce qu'on ait provoqué le vomissement. On lui donne pour tout aliment le lait de la mère, ou, s'il est sevré, de la décoction de riz, dans laquelle on ajoute deux gros de sirop de pavot par verrée. Après que l'enfant a vomi, on lui fait prendre chaque jour douze grains de magnésie blanche, dans quatre onces d'eau sucrée que l'on donne par cuillerée. Si, après avoir purgé l'estomac, il reste encore des coliques et de l'insomnie, on donne quelques gouttes de sirop diacode dans un peu d'eau de cannelle.

E

ÉBLOUISSEMENT *ou Vertiges.*

C'EST le symptôme ordinaire de l'hystérie, l'épilepsie, la syncope et autres maladies. Il n'est dangereux que lorsque le malade étant très sanguin, il peut se terminer par l'apoplexie, d'où résulte la paralysie. — Si le mal ne cède pas à la diète, aux bains de pied, à de légers purgatifs, on appliquera un vésicatoire à la nuque. (*Voyez HYSTÉRIE, SYNCOPÉ et APOPLEXIE.*)

ÉCHARDES *ou Corps pointus qui entrent dans la peau.*

Il arrive très fréquemment qu'il entre dans la peau des mains, des pieds, ou des jambes, quelques petits corps pointus, comme des épines, proprement dites, des épines de roses, de chardon, de châtaignes, des esquilles de bois, d'os, etc.

Si l'on retire ces corps dans le moment tout entiers, ordinairement l'accident n'est d'aucune conséquence; et pour en prévenir plus sûrement les suites, on peut appliquer sur la partie, pendant quelques heures, des compresses trempées dans l'eau tiède, ou tenir la partie dans l'eau tiède; mais si le corps ne peut pas être retiré, ou s'il ne l'est qu'en partie, il occasionne une inflammation qui, augmentant, parvient bientôt à produire les mêmes accidens qu'un panaris; ou si c'est à la jambe, elle s'enflamme, et il s'y forme des abcès très considérables.

Pour éviter ces accidens, il faut, sur-le-champ, si le corps étranger est encore proche de la superficie, et si l'on a un chirurgien adroit, faire

une petite incision qui lui donne issue : mais ce secours devient inutile, et même dangereux, si l'inflammation est déjà formée.

Quand l'incision n'a pas lieu, il faut appliquer sur la partie, après un bain de vapeurs ou des cataplasmes très émoulliens avec la mie de pain, le lait et l'huile, ou seulement quelque graisse très émoulliente : on emploie ordinairement celle de lièvre, qui est effectivement très propre à assouplir la peau, en diminuer la résistance et à laisser ressortir le corps; mais il n'y a que le préjugé le plus grossier qui puisse croire que cette graisse attire le corps par une vertu sympathique. Il n'y a de sympathie bien démontrée dans la nature, qu'entre les têtes mal faites et les opinions extravagantes.

Il est important de tenir la partie malade dans une très grande tranquillité.

Si l'on n'a pas pu prévenir la suppuration, il faut ouvrir l'abcès dès qu'il est possible. On a vu des maux très fâcheux pour avoir attendu trop tard.

Quelquefois l'écharde, après avoir traversé fort douloureusement la peau, pénètre d'abord dans la graisse; la douleur cesse, le malade croit n'avoir été que piqué, et ne soupçonne pas qu'elle soit restée; mais au bout de quelques jours, et même de quelques semaines, il survient de nouvelles douleurs, une inflammation, un abcès qu'il faut traiter par les émoulliens et l'ouverture.

On a vu perdre la main pour avoir d'abord négligé, ensuite mal soigné une pointe d'épine entrée dans un doigt.

ÉCROUELLES.

Elles ne sont nullement contagieuses , mais sans aucun doute elles sont héréditaires , et souvent transmises des parens à leurs enfans.

Bien que la guérison en soit difficile , elle peut être obtenue , surtout chez les enfans qui ne sont pas encore parvenus à l'âge de la puberté. On observera le régime de vie mentionné à l'article SCORBUT et HYDROPIE.

EMPOISONNEMENT.

Dans tous les cas d'empoisonnement , il est urgent de remplir avec exactitude et célérité les règles suivantes :

1°. Donner en grande quantité du lait ou de l'eau , en attendant que l'on ait apporté le contre-poison.

2°. S'il y a long-temps que le poison est pris , et que le malade se plaigne de douleurs d'entrailles , appliquer douze à quinze , jusqu'à vingt sangsues à l'endroit qu'il indiquera comme le plus douloureux.

3°. Lorsqu'il aura vomi , et que , d'après toute apparence , il ne restera plus rien dans l'estomac , appliquer sur cet endroit des linges ou de la flanelle trempés dans une décoction émolliente. Si le malade ne peut souffrir le poids des linges , lui arroser fréquemment le ventre avec la décoction indiquée , au moyen d'une éponge , ou , ce qui est préférable , le mettre dans un bain tiède.

4°. Si , après l'application des sangsues à un endroit , la douleur s'y dissipe pour reparaitre ailleurs , réitérer à cet autre lieu l'application des sangsues. Seulement en mettre un nombre moindre.

5°. Faire suivre l'administration du lavement purgatif de celle d'un lavement émollient.

6°. Dans les cas de crampes, donner la potion suivante, en trois doses et à demi-heure d'intervalle : une décoction de quatre têtes de pavot dans deux verres d'eau, avec addition de deux à trois feuilles d'oranger, et trois onces de sucre.

7°. Ne donner de l'eau de veau ou du bouillon de poule, qu'après la cessation des accidens; et ne permettre les alimens les plus légers, qu'avec une extrême réserve; surtout s'abstenir de vin.

8°. Rassurer le malade sur sa position; lui faire espérer un prochain retour à la santé; lui promettre le plus grand secret, si, s'étant empoisonné lui-même, il craint que la nouvelle ne s'en répande.

9°. Conserver soigneusement ce qu'aura vomi le malade, ou ce qu'il aura rendu par les selles, afin que le chirurgien puisse reconnaître le poison, s'il n'en reste plus de traces.

10°. Appliquer des sangsues au col, si l'inflammation est assez grande pour empêcher le malade d'avaler. (*Voyez l'article POISON.*)

ENCHIFRÈNEMENT

causé par l'épaississement du mucus.

Il ne faut pas le négliger dans son principe, car souvent les accidens les plus graves en sont le résultat. — Faire respirer au malade la vapeur de l'eau bouillante, du vinaigre jeté sur une pelle rougie au feu, le tabac, le succin, l'alkali volatil, etc. Mais les sternutatoires ne devront être employés qu'après les émolliens, et si toutefois il n'y a point de contre-indication, par l'embarras de la tête.

Enchifrènement , symptôme du rhume.
(Voyez RHUME.)

ENGELURES.

Il vient aux doigts des mains , des pieds , aux talons , aux oreilles , au nez , aux lèvres des enfans surtout , et principalement en hiver , quand ces extrémités passent subitement du chaud au froid , et du froid au chaud , une enflure ou un gonflement qui dans les commencemens n'occasionne que peu de chaleur , de douleur et de démangeaison ; quelquefois ces tumeurs n'ont point ce premier degré et se guérissent sans secours ; d'autres fois , et on peut appeler cet état le second degré , soit qu'on ne leur fasse rien , soit qu'on les traite mal , l'enflure , la chaleur , la rougeur , la démangeaison , la douleur augmente considérablement , et le malade est souvent privé de l'usage de ses doigts , par la douleur , le gonflement , l'engourdissement , et le mal empire si l'on n'emploie pas des secours efficaces.

Quand l'inflammation augmente encore d'un degré , il se forme des petites vessies qui ne tardent pas à se crever , et laissent une légère excoriation qui devient bientôt ulcère , souvent très profond et très opiniâtre , dont il sort beaucoup d'un pus âcre et mal conditionné.

Le dernier degré des engelures fréquentes dans les pays très froids , mais rares dans les tempérés , c'est quand l'inflammation dégénère en gangrène.

Elles sont plus fréquentes chez les enfans , parce que leur faiblesse et la sensibilité de leurs

organes augmentent nécessairement l'effet des impressions étrangères ; c'est l'alternative fréquente et forte du chaud au froid qui paraît contribuer le plus puissamment à produire les engelures , et cet effet est plus sensible , quand la chaleur est en même temps humide , et que les parties passent ainsi d'une espèce de bain tiède au froid ; elles sont presque inconnues dans les pays chauds ; elles ne sont pas communes dans les pays du nord , dans lesquels les variations du froid au chaud ne sont pas fréquentes.

Quelques personnes en ont une attaque en automne , d'autres n'en ont qu'au printemps. L'enfant du paysan qui a la peau dure , et accoutumé à toutes les influences des saisons et des élémens , est et doit être nécessairement moins sujet aux engelures que l'enfant riche dont on ménage la peau aux dépens de la santé ; mais parmi les enfans de la même classe qui paraissent être à peu près de la même complexion , mener un genre de vie assez semblable , et de voir par-là même éprouver à peu près les mêmes impressions et en ressentir les mêmes effets , il y a une différence très grande par rapport à la disposition aux engelures. Les uns en sont cruellement affligés depuis le commencement de l'automne jusqu'à la fin du printemps. D'autres n'en ont point , ou n'en ont que de très légères et de très passagères. Cette différence vient , sans contredit , de la nature des humeurs , et de la texture de toute la peau , et surtout de celle des mains ; mais il n'est cependant pas aisé de déterminer avec certitude et précision en quoi cette différence consiste.

Les enfans qui sont sanguins et qui ont la

peau délicate, sont assez généralement sujets à ce mal, qu'on traite ordinairement trop cavalièrement, et qui est assez cruel pour mériter quelque attention, puisque, indépendamment des douleurs qui rendent souvent ces jeunes gens malheureux pendant plusieurs mois, il leur occasionne quelquefois de la fièvre, les empêche de dormir, les retient au lit; ce qui est toujours un grand mal; les détourne de leurs devoirs, les sèvre de leurs plaisirs, quelquefois même, quand ils sont obligés de gagner leur vie en travaillant, les plonge dans la misère.

Les engelures qui attaquent le nez, y laissent souvent une impression qui change la physionomie le reste de la vie; et les mains qui en ont essuyé de fortes, s'en ressentent ordinairement toujours.

L'on doit se proposer, par rapport aux engelures, premièrement, de les prévenir; en second lieu, de les guérir si l'on n'a pu les prévenir.

Puisqu'elles dépendent de la sensibilité de la peau, de la nature des humeurs, et des alternatives du chaud et du froid, il faut, pour les prévenir, 1^o. endurcir la peau; 2^o. corriger la disposition vicieuse du tempérament qui peut contribuer à les produire; 3^o. éviter, autant qu'il est possible, ces fréquentes alternatives.

L'on fortifie la peau des mains comme celle de tout le corps, par l'usage du lavage à l'eau froide. On n'a point vu que les enfans élevés à cette pratique fussent tourmentés des engelures comme les autres; mais l'on doit encore donner

des soins plus particuliers à préserver la peau des mains , qui sont plus sujettes aux engelures que les pieds , en les faisant tremper , pendant quelques momens , dans l'eau froide , tous les matins et tous les soirs avant souper , dès le commencement de l'automne ; il n'en coûte rien aux enfans dans cette saison de prendre cette habitude , et quand elle est prise , il ne leur en coûte rien de la continuer tout l'hiver , lors même que toute l'eau est prête à se geler ; l'on peut aussi leur faire tremper les pieds dans l'eau froide deux ou trois fois par semaine. Cette méthode , qui aurait des inconvéniens pour les adultes qui n'y sont pas accoutumés , n'a que de l'utilité pour les enfans qu'on y accoutume fort jeunes.

Il faut éviter de détruire l'effet du bain froid , par trop de chaleur entre deux ; c'est en même temps éviter les alternatives de chaud et de froid. Pour cela il faut , 1^o. élever les enfans à ne jamais approcher les mains du feu , et moins encore des poêles et fourneaux , qui sont vraisemblablement une des principales causes des engelures , puisqu'elles sont plus rares dans le pays où ils sont moins en usage , et chez ceux qui s'en servent moins. L'usage surtout des cavettes (ce sont ces degres pratiqués entre le poêle et le mur) nuit aux enfans et aux adultes de plusieurs façons. 2^o. Il ne faut jamais leur donner de manchons. 3^o. Il conviendrait aussi de ne leur jamais faire porter de gants , à moins que quelques circonstances particulières ne l'exigeassent ; et je le conseille très fort pour les garçons ; mais quand on leur en donne , que ce soit toujours des gants de peau mince et lisse,

Quand les engelures paraissent entretenues par un vice de tempérament , il n'y a que l'examen d'un médecin qui puisse décider comment on doit le détruire. On a vu des enfans dès l'âge de trois ans , jusqu'à celui de douze ou treize , chez lesquels des engelures écorchées pendant huit mois de l'année , semblaient être un caustique par lequel la nature se déchargeait d'un superflu qui l'incommodait , dès que le ralentissement de chaleur diminuait la transpiration. On a été obligé de leur faire des traitemens assez longs , mais qui varient par beaucoup de circonstances , ne peuvent pas être décrits ici. Les préparations douces d'antimoine sont souvent nécessaires , et quelques purgatifs contribuent dans certains cas à adoucir et à abrégé ce mal.

Le premier degré des engelures se guérit , comme il a été dit , sans secours , ou s'il s'opiniâtrait , on le dissiperait aisément par quelques uns des remèdes suivans ; mais quand elles sont parvenues au second , il faut les traiter comme la congélation dont elles sont le premier degré , avec l'eau froide , même à la glace et à la neige.

Il n'y a aucun remède qui approche de l'efficacité de l'eau très froide , ou prête à se glacer , dans laquelle on trempe les mains plusieurs fois par jour , pendant quelques minutes , et c'est le seul qu'on doive employer , quand le mal est aux mains , que le malade a le courage de soutenir ce froid , et qu'il n'y a point de circonstances qui puissent le rendre nuisible.

Les premiers momens que la main est dans l'eau , on éprouve une légère douleur qui diminue peu à peu , en sortant les doigts tout en-

gourdis par le froid ; mais bientôt ils se réchauffent , et au bout d'un quart d'heure on est bien à son aise.

En sortant de l'eau , on met la main bien essuyée dans un gant de peau ; au bout de trois ou quatre bains , elle désenfle , la peau se ride : en continuant , elle se resserre ; on est guéri au bout de trois ou quatre jours , et ordinairement le mal ne revient pas le même hiver.

L'on est sûr d'apaiser les démangeaisons les plus cruelles en trempant les mains dans l'eau froide.

L'effet de la neige est peut-être le plus prompt ; on s'en frotte les mains souvent et long-temps ; elles se chauffent et rougissent fortement pendant quelques momens , mais le bien-être suit de très près.

Un bien petit nombre de personnes qui ont sans doute la peau très délicate et sensible , ne se trouvent cependant pas bien de ce remède : il paraît trop actif ; il agit sur leur peau presque comme un vésicatoire , et en y déterminant une plus grande quantité d'humeurs , augmente le mal au lieu de le diminuer.

Quand cette dernière raison ou quelqu'autre circonstance , comme le peu de fermeté et la désolation d'un enfant , le temps des règles chez une femme , une violente toux , des coliques habituelles , quelques autres maladies dont on aurait remarqué que le froid aux extrémités renouvelle les accès , ne permettent pas d'employer ce remède , il faut lui en substituer d'autres.

Un des meilleurs , c'est de porter jour et nuit , sans le quitter , un gant d'une peau lisse comme

celle d'un chien.-Il ne manque guère de dissiper ce mal au bout de quelques jours.

Quand ce sont les pieds qui sont attaqués, il faut employer des chaussons de la même espèce, et rester quelques jours au lit.

Quand le mal est pressant, que l'on ne peut pas employer de l'eau froide, et que l'usage du gant paraît trop lent, il faut tremper les parties malades, plusieurs fois par jour, dans quelque décoction un peu plus tiède, qui soit en même temps résolutive et émolliente; telle est la décoction si vantée de pelure de raves, dont on augmente l'efficace en y ajoutant une seizième partie de vinaigre.

L'urine, que quelques personnes vantent parce qu'elles l'ont employée avec succès, et le mélange d'urine et d'eau de chaux, agissent comme ces décoctions.

Quand on sort les mains de ces décoctions, il faut nécessairement les préserver de l'air par le moyen d'un gant.

Les vapeurs sont souvent encore plus efficaces que les décoctions; ainsi l'on peut quelquefois, avec beaucoup de succès, au lieu de tremper les mains dans la décoction, en recevoir la vapeur. Celle du vinaigre chaud est un des plus puissans remèdes: celles d'asphalt ou de térébenthine ont souvent réussi. Il est utile de dire qu'après les vapeurs comme après les bains, il faut éviter l'air. C'est en l'éloignant que des pates cirées seraient très utiles; c'est par là que le suif réussit quelquefois.

Quand le mal est dissipé par l'usage des bains ou des vapeurs qui rendent la peau faible et sensible, il faut la fortifier en se lavant tous les

jours avec un peu d'eau-de-vie camphrée mêlée à autant d'eau.

Quand une engelure attaque le nez, la vapeur du vinaigre et un nez de peau de chien porté pendant quelques jours sont les meilleurs remèdes. Le même traitement convient pour les oreilles et le menton. Le lavage d'eau froide préserve ces parties.

Quand l'inflammation est bien forte, et qu'elle occasionne quelques mouvemens de fièvre, il faut retrancher la viande et le vin, donner quelques lavemens, faire prendre tous les soirs une prise de nitre, même saigner, si la fièvre était forte.

L'on doit toujours priver de vin les personnes qui ont des engelures un peu opiniâtres.

Quand elles sont parvenues au troisième degré, et qu'il y a ulcération, il faut, outre un régime des convalescens assez sévère et une purgation avec de la manne, mettre sur l'ulcération un emplâtre de diapalme, exposer les parties enflées à la vapeur du vinaigre, et tenir le tout enveloppé dans la peau lisse ou les pates cirées.

Le quatrième degré, ou la gangrène, se prévient par les remèdes qui guérissent l'inflammation; si malheureusement la gangrène paraît, il faut recourir à un chirurgien.

ENTORSES *ou Foulures.*

Lorsque l'entorse est récente, il faut plonger la partie dans l'eau très froide, qu'on a soin de renouveler aussitôt qu'elle s'échauffe, et l'y laisser deux ou trois heures. On sent bien que ce moyen ne peut convenir aux femmes enceintes,

ou à l'époque de leurs règles , ni aux personnes extrêmement délicates.

Le repos de la partie est de la plus grande utilité , et il doit être prolongé quelques jours après la guérison.

Les sangsues appliquées vers le lieu de l'entorse produisent un très grand soulagement , et empêchent le mal de faire des progrès.

Il faut faire des applications de compresses trempées dans un mélange de parties égales d'eau et de vinaigre, ou dans de l'eau salée. On se sert aussi avec avantage d'eau salée, battue avec le blanc d'œuf, d'eau-de-vie camphrée avec le savon d'Alicante, ou d'eau tiède , dans laquelle on met par livre une once d'eau-de-vie et d'extrait de Saturne.

S'il survenait un gonflement considérable accompagné d'une vive douleur, il faudrait réitérer deux ou trois fois l'application des sangsues , et recouvrir la partie avec des cataplasmes de farine de graine de lin, arrosés de laudanum.

ÉPILEPSIE.

Cette maladie , qui attaque plus souvent les hommes que les femmes , est très difficile à guérir. Quand les enfans en sont attaqués , on a lieu d'espérer qu'ils en guériront dans l'âge de puberté : mais quand les malades ont au delà de vingt ans , la cure en est très difficile ; et quand ils en ont quarante passés , on ne doit plus l'espérer. Si l'accès est très court, et qu'il revienne rarement , on peut se flatter de la guérison , mais si les accès sont très longs, et reviennent fort souvent , on a tout à craindre que le malade n'en guérisse jamais. C'est encore un signe

défavorable quand le malade est surpris par l'accès en dormant. Comme des causes nombreuses et variées ont pu produire l'épilepsie, il ne faudra pas manquer de consulter le médecin dès le lendemain même du premier accès. Durant cet accès, le traitement se réduit à bien peu de chose; éviter que le malade ne se fasse mal; pour cet effet, on commence par essayer de lui mettre, entre les dents, le coin d'un mouchoir ou d'une serviette fine, pour empêcher qu'il ne se déchire la langue, ce qui arrive fréquemment, ou qu'il ne la coupe entièrement, comme on l'a vu quelquefois. Ensuite, on le place sur un lit tiré dans le milieu de la chambre, garni au chevet de coussins très nombreux, ou très multipliés, pour empêcher que, dans les agitations convulsives, il ne se heurte la tête. On place des assistans autour de lui pour le retenir, dans le cas où les convulsions tendraient à le jeter à terre, et pour prévenir, autant qu'il est possible, les coups, les meurtrissures qu'il se fait quelquefois au visage avec les poings. Mais il ne faut pas que les assistans se tourmentent à vouloir réprimer les mouvemens violens, et à ouvrir les paumes des mains, dont la convulsion est plus constante dans cette maladie que celle de toute autre partie. Tous leurs efforts seraient inutiles et deviendraient dangereux, puisqu'on a vu des imprudens luxer les membres des malades, en voulant empêcher qu'ils ne se fissent du mal. Il est encore inutile de présenter au malade des odeurs spiritueuses, de lui appliquer des remèdes âcres, de lui faire des frictions, etc. Tous ces moyens n'opèrent rien et ne peuvent rien opérer. Les odeurs fétides, les poudres propres à exciter

l'éternuement, sont donc en pure perte. Lorsque la violence des symptômes de l'accès, la force, la dureté du pouls, la rougeur du visage et le gonflement des veines du col ou de la tête, prouvent qu'il y a pléthore dans cette partie, il sera nécessaire d'appliquer, sur-le-champ, au col, sept à huit sangsues. Lorsque l'accès est passé, on se gardera de manifester au malade l'effroi que l'on aura éprouvé. Un air calme et tranquille, de la gaieté même devra régner autour de lui.

ESQUINANCIE.

Àu début de cette maladie, le régime est à tous égards le même que dans la pleurésie et la péripneumonie ; les alimens doivent être légers et donnés en petite quantité. La tête du malade sera élevée ; une grande tranquillité régnera dans la chambre. On le fera gargariser avec un mélange de vinaigre, de miel et d'eau. L'acidité de ce mélange doit être celle de la limonade. Les bains de pieds, les sangsues autour du col procurent un très grand soulagement. Dans le cas où l'inflammation est extrême, et qu'il y a danger de suffocation, on appliquera un vésicatoire sur le col. Comme l'esquinancie devient souvent maligne, ce qui s'annonce par une petite éruption autour du col, les doigts, les bras et la poitrine vers le second, au troisième jour, ou bien encore gangreneuse, il faudra se procurer un médecin le plutôt possible. S'il y avait délire lors de son départ, et qu'on ne pût le revoir que le lendemain, voyez DÉLIRE.

Un remède très salutaire, et qu'il ne faut pas omettre dans cette maladie, c'est de faire recevoir fort souvent, dans la bouche du malade,

au moyen de l'inspiration ou d'un entonnoir renversé, la vapeur d'eau chaude.

ESTOMAC. (*Mal d'*)

S'il est produit par les vers (*voyez cet article*), par une mauvaise digestion, ou des alimens de mauvaise nature (*voyez INDIGESTION*), par des substances vénéneuses (*voyez EMPOISONNEMENT*), par des vents (*voyez ce mot*), par la suppression de quelque évacuation supprimée (*voyez SUPPRESSION*), par la goutte remontée (*voyez GOUTTE*), en général on peut appliquer sur l'endroit douloureux, des flanelles trempées dans une décoction chaude de graine de lin ou de guimauve, et boire abondamment une infusion de thé ou de l'eau sucrée.

Il faut se garder des cordiaux, tels que le vin, le rum, etc. Les vomitifs sont souvent très dangereux. Quelques sangsues appliquées sur l'estomac en ont souvent fait disparaître la douleur. Dans la convalescence il ne faut pas trop se hâter de retourner au régime alimentaire que l'on suivait avant la maladie.

ÉVANOUISSEMENT *occasionné par les embarras de l'estomac.*

Les indigestions occasionnent aussi des évanouissemens, et si forts même, qu'ils exigent des secours très actifs, tels que l'émétique. Quelquefois l'indigestion est moins l'effet de la quantité des alimens que de leur qualité, ou de leur corruption. Ainsi il y a quelques personnes que des œufs, du poisson, des écrevisses, des alimens gras, jettent dans un malaise et une angoisse très souvent accompagnés d'évanouissemens.

L'on doit, dans ce cas, ranimer le malade, comme dans les espèces précédentes, en lui faisant sentir quelque odeur forte, quelle qu'elle soit; mais l'essentiel, c'est de lui faire avaler beaucoup de quelque boisson tiède, qui noie ces matières, en émousse l'âcreté, et en procure l'évacuation par le vomissement ou les entraîne dans les boyaux.

Une légère infusion de camomille, de thé, de sauge, de sureau, de chardon bénit, opère à peu près avec la même efficace; le chardon bénit et la camomille opèrent plus sûrement le vomissement. L'eau tiède seule est très bonne.

L'évanouissement finit, ou au moins diminue beaucoup, dès que l'on commence à vomir; il arrive même souvent que la nature excite, pendant l'évanouissement, des nausées qui raniment le malade un moment, mais qui étant insuffisantes pour le faire vomir, le laissent bientôt retomber dans son anéantissement, qui dure souvent assez long-temps, et qui laisse des maux de cœur, des vertiges, un malaise qu'on n'éprouve point dans les premières espèces.

Lorsque l'accès a fini, il faut se mettre, pendant quelques jours, à une diète très légère, et prendre en même temps, le matin à jeun, une prise de poudre faite avec quatre grains de rhubarbe et autant de crème de tartre, qui débarrasse l'estomac de ce qui peut y être resté de nuisible, et on rétablit les forces.

Il y a une autre espèce d'évanouissement qui a aussi sa cause dans l'estomac, mais qui a été cependant très différente de celle-ci, et qui demande des secours très différens. Celle qui est produite par une grande sensibilité de cet organe et une faiblesse générale.

Les personnes sujettes à ce mal, sont des personnes valétudinaires, faibles, que peu de chose émeut, et dont l'estomac est faible, et en même temps très sensible. La quantité d'alimens qui leur est nécessaire, quelque petite qu'elle soit, les éprouve; elles ont presque toujours un peu de malaise après le repas, s'il arrive qu'elles mangent un peu plus ou qu'elles mangent un aliment moins facile à digérer. Qu'elles aient quelque émotion après le repas, que la saison soit défavorable, souvent même sans qu'on puisse en assigner aucune cause sensible, le malaise se change en évanouissement.

Ces malades n'ont presque besoin, dans ce moment, que d'un grand repos, et il suffirait même de les étendre sur un lit; mais comme on se résout difficilement à être tranquilles spectateurs d'un évanouissement, on peut leur faire sentir quelque eau spiritueuse, en laver les tempes et les poignets, et en même temps leur faire avaler un peu de vin : les frictions sont aussi utiles.

Cette espèce d'évanouissement est plus souvent suivie d'un peu de fièvre, que les autres espèces.

Évanouissemens qui arrivent dans les maladies.

Les évanouissemens qui surviennent dans d'autres maladies, ne sont jamais d'un augure favorable, parce qu'ils dénotent la faiblesse, et que la faiblesse est un obstacle à la guérison.

¶ Dans les commencemens des maladies putrides, ils dénotent aussi souvent un embarras d'estomac ou amas de matières corrompues, et ils cessent quand il est survenu quelque évacuation par les vomissemens ou par les selles.

Dans le commencement des fièvres malignes,

ils annoncent toute la force de la malignité et la ruine des forces.

Dans l'un et l'autre cas, le vinaigre, extérieurement et intérieurement, est le meilleur remède pendant l'accès, et ensuite beaucoup de jus de citron et d'eau.

Les évanouissemens qui surviennent dans les maladies accompagnées de beaucoup d'évacuations, se guérissent comme ceux qui dépendent de la faiblesse, et il faut chercher à modérer les évacuations.

Les personnes qui ont un abcès dans le corps, sont sujettes à s'évanouir fréquemment : on les ranime avec le vinaigre ; mais souvent un de ces évanouissemens devient mortel.

Il arrive à plusieurs personnes d'avoir un évanouissement plus ou moins fort à la fin d'un violent accès de fièvre, ou de redoublement dans les fièvres continues ; ce qui prouve toujours que la fièvre a été très forte, l'évanouissement étant l'effet du relâchement qui succède à une forte tension. Une ou deux cuillerées de vin blanc léger, mêlées à autant d'eau, sont le seul secours nécessaire.

Les personnes qui sont sujettes à de fréquens évanouissemens, ne doivent rien négliger pour en connaître la cause et pour la détruire quand elles la connaissent, parce que l'effet des évanouissemens est toujours nuisible, excepté dans quelques fièvres dans lesquelles il paraît décider les crises.

Tout évanouissement laisse dans le malaise et dans la faiblesse ; les sécrétions se suspendent, les humeurs croupissent ; il se forme des engorgemens, et si le mouvement du sang s'arrête tout

à fait ou se ralentit considérablement, il se forme dans le cœur et dans les gros vaisseaux, des polybes souvent incurables, dont les suites sont terribles, et qui, quelquefois, occasionnent des anévrismes intérieurs, qui tuent toujours après de longues angoisses.

Les évanouissemens qui attaquent les vieillards sans cause manifeste, sont d'un fâcheux augure.

Évanouissemens occasionnés par la faiblesse.

Si le trop peu de sang qu'on peut envisager comme un excès de santé, produit des évanouissemens, ils sont encore plus souvent l'effet d'une cause contraire, c'est-à-dire, du manque de sang ou de l'épuisement.

Cette espèce arrive après de grandes hémorragies, après des évacuations ou promptes ou excessives, comme au bout de quelques heures d'un choléramorbus, ou lentes, mais longues, comme après une diarrhée invétérée, des sueurs excessives, un flux d'urine, des excès de nature à épuiser, des veilles opiniâtres, un long dégoût qui, en privant des alimens nécessaires, produit le même effet des évacuations excessives.

L'on doit travailler à détruire ces causes d'évanouissemens, par les remèdes qui conviennent à chacune.

Ce détail serait placé ici, mais les secours qui conviennent dans le temps de l'évanouissement, sont à peu près les mêmes dans tous les cas de cette classe, excepté pour celui qui suit les hémorragies; on doit, 1^o. étendre les malades sur un lit, où on les couvre, et on leur frotte avec de la flanelle chaude, les jambes, les cuisses, les

bras, tout le corps, sur lequel on a soin de ne laisser aucune ligature.

2°. On leur fait flairer des choses très spiritueuses ; comme l'eau des Carmes, celle de la reine de Hongrie, le sel d'Angleterre, l'esprit de sel ammoniac, des herbes fortes, telles que la rhue, la sauge, le romarin, la menthe, l'absinthe, etc.

3°. On leur met dans la bouche et on tâche de leur faire avaler quelques gouttes d'eau des Carmes ou d'eau-de-vie, ou de quelque autre liqueur potable, mêlée à un peu d'eau, pendant qu'on prépare du vin échauffé avec du sucre, et de la cannelle, ce qui fait le meilleur des cordiaux.

4°. On leur applique sur le creux de l'estomac, un morceau de flanelle et d'autre étoffe de laine trempé dans du vin échauffé avec quelque herbe forte, ou même dans l'eau-de-vie.

5°. Si le mal paraît durer, il faut les mettre dans un lit bien chaud, parfumé avec un peu de sucre et de cannelle, et continuer les frictions de tout le corps avec des flanelles chaudes.

Dès qu'ils peuvent avaler, on leur donne du bouillon avec du jaune d'œuf, et un peu de pain ou de biscuit trempé dans le vin avec le sucre et la cannelle.

Enfin, pendant qu'on prend des précautions pour agir sur la cause, l'on continue, pendant quelques jours, à prévenir de nouveaux retours, en leur donnant souvent, et peu à la fois, d'une nourriture légère, mais cependant fortifiante ; comme des panades au bouillon, des œufs à la coque, très frais et très peu cuits, des rôties au sucre, du chocolat, des soupes avec le meilleur bouillon, des gelées, du lait.

Les évanouissemens qui sont une suite de la saignée, ou de quelque purgatif trop fort, appartiennent à cette classe; ceux qui surviennent après la saignée, sont ordinairement très passagers, et finissent dès qu'on a étendu le malade sur un lit, et les personnes qui y sont sujettes, les préviennent en se faisant saigner couchées. S'il est un peu fort, du vinaigre senti et avalé avec un peu d'eau, y remédie très bien.

Évanouissemens produits par les passions.

L'on a quelques exemples des gens qu'une joie excessive a tués sur-le-champ; mais ces cas sont rares, et l'on ne demande pas souvent de secours pour les défaillances que le plaisir procure. Il n'en est pas de même de la colère, du chagrin et de la peur. Je parlerai de la peur dans un article séparé; je dois dire ici un mot de la colère et du chagrin.

Une colère excessive, un chagrin violent, tuent quelquefois dans un clin d'œil; plus souvent ils jettent seulement dans la défaillance; le chagrin, surtout, produit cet effet, et il est très commun de voir des personnes dans cet état de défaillances en défaillances pendant plusieurs heures. L'on sent fort bien que, dans ce cas, il y a très peu de secours à donner; il est utile de leur faire sentir du vinaigre, et de leur faire prendre fréquemment quelques tasses d'une boisson chaude légèrement cordiale, comme de la mélisse ou de la limonade faite avec de l'écorce d'orange ou du citron.

Un calmant cordial qui paraît réussir le mieux, est une grande cuillerée à café, d'un mélange de trois parties de liqueur minérale ano-

dine d'Hoffman, et d'une partie de teinture spiritueuse de succin, qu'on fait avaler dans une cuillerée d'eau, et l'on boit par-dessus quelques tasses des boissons ci-dessus indiquées.

Il ne faut pas croire qu'on puisse remédier aux défaillances de cette espèce par les nourritures; l'état physique dans lequel un violent chagrin met le corps est de toutes les dispositions celle dans laquelle les alimens peuvent le plus nuire, et tant que la violence du saisissement dure, il ne faut demander que quelques cuillerées de bouillon ou quelques bouchées de rôties.

Quand la colère a été portée à un point si violent, que la machine, épuisée par cet effort, tombe tout à coup dans un relâchement excessif, il survient quelquefois une défaillance, et même une syncope.

Il suffit de laisser le malade tranquille, et de lui faire sentir du vinaigre. Quand il est revenu, on lui fait boire beaucoup de limonade chaude, faite avec le jus de citron, le sucre et l'eau, et on lui donne des lavemens. On prendra deux poignées d'herbes et de fleurs de mauve, que l'on hachera, et sur lesquelles on versera une chopine d'eau bouillante, que l'on passera à travers un linge, en ajoutant à la colature une once de miel.

Il reste quelquefois, dans ce cas, des maux de cœur, des envies de vomir, une amertume à la bouche, des vertiges qui paraîtraient indiquer un émétique; mais il faut bien se garder de l'employer, il pourrait avoir les suites les plus funestes. La limonade et les lavemens dissipent ordinairement cet état; si le dégoût et les maux de cœur continuaient, on pourrait tout au plus or-

donner de faire bouillir, pendant un instant, une once de pulpe de tamarins, quatre onces d'eau, et une demi-dragme de nitre, en y ajoutant deux onces de manne, puis ensuite le couler ou donner quelques prises de crème de tartre, partageant l'once en huit parties égales.

Évanouissemens occasionnés par le trop de sang.

Le trop de sang est souvent une cause d'évanouissement, et l'on juge qu'il dépend de cette cause, quand il attaque les personnes sanguines, fortes, robustes, et qu'il les attaque surtout après quelque cause propre à augmenter tout à coup le mouvement du sang, comme des alimens ou des boissons très échauffantes, vin, liqueurs, café; des boissons bues chaudes, comme thé, mélisse, etc.; un long séjour au soleil ou dans un endroit chaud, beaucoup d'exercice, une application un peu trop longue, quelques passions, surtout si, à toutes ces causes, se trouvent joints une rougeur vive, un gonflement du visage.

Dans ce cas, 1°. on fait flairer du vinaigre ou on lave le front, les tempes, les poignets, après l'avoir mêlé avec la moitié d'eau tiède, si on le peut; les eaux spiritueuses nuisent dans cette espèce.

2°. On fait avaler deux ou trois cuillerées de vinaigre, avec quatre ou cinq fois autant d'eau.

3°. On serre très fortement les jarretières au-dessus du genou, parce que, par ce moyen, on retient une plus grande quantité de sang dans les jambes, et le cœur en est moins surchargé.

4°. Si la défaillance est opiniâtre, c'est-à-dire, dure plus d'un quart d'heure, ou s'il y a syncope, il faut faire une saignée au bras, qui ranime très promptement.

5°. Après la saignée on fait très bien de donner un lavement, ensuite on laisse le malade tranquille, en lui faisant boire, de demi-heure en demi-heure, quelque tasses de thé, de sureau, avec un peu de sucre et de vinaigre.

La même cause qui produit des évanouissemens, occasionne aussi quelquefois des palpitations violentes dans les mêmes circonstances, et souvent même les palpitations précèdent ou suivent l'évanouissement.

EXCROISSANCES VÉNÉRIENNES.

On leur donne le nom de verrues, de poireaux, de condylomes, de crêtes, de choux-fleurs, etc., suivant leurs formes et leur volume, qui sont très variables. Leur siège est particulièrement autour de l'anus, sur la verge, ou sur les grandes lèvres, quelquefois même dans l'intérieur du vagin. Le moyen le plus prompt de s'en débarrasser, est de les couper à leur base avec des ciseaux ou tout autre instrument tranchant. Si l'on ne veut pas y avoir recours, on peut les détruire en les touchant avec la pierre infernale, ou en les saupoudrant de précipité rouge ou d'alun calciné, après les avoir mouillés avec de la salive; on les enveloppe ensuite dans de l'onguent basilicum. (*Voyez VÉROLE CONFIRMÉE.*)

F

FAIM CANINE.

AU moment de l'accès, on pourra gorger le malade d'eau sucrée tiède. Si l'on possède du laudanum de Sydenham, ne lui donner qu'un verre d'eau sucrée, dans laquelle on aura mis huit à dix gouttes de cette liqueur. — La nourriture habituelle du malade se composera d'œufs durs, très cuits, assaisonnés avec de l'huile; sa boisson, d'une légère décoction de graine de lin, de fleurs de guimauve ou de sureau, miellée.

FIÈVRE BILIEUSE.

Lorsqu'une grande amertume dans la bouche, une douleur dans l'estomac et à l'épanle gauche; un sentiment de lassitude dans tous les membres; des nausées, etc., vous annoncent qu'il va se déclarer une fièvre bilieuse, on devra de suite, avant l'arrivée de médecin, appliquer huit à dix sangsues sur l'estomac, et donner au malade de la limonade cuite, ou une tisane d'orge acidulée. S'il y a un cours de ventre opiniâtre, (*voyez* DYSSENTERIE.)

Fièvre de lait.

Comme cette maladie n'est produite que par la sécrétion du lait qui se fait dans les mamelles, le traitement est fort simple, et consiste à empêcher cette sécrétion d'avoir lieu. Pour cela il suffirait presque toujours d'interdire les alimens; mais comme bien des femmes ne pourraient supporter deux ou trois jours de suite une diète absolue, on se contente de les réduire à quelques

bouillons et à de légers potages en même temps qu'on leur fait prendre une infusion de fleurs de violettes, dans chaque pinte de laquelle on fait dissoudre une demi-once de sel *de duobus*. Ces moyens suffisent ordinairement pour faire tout à fait cesser les symptômes dans l'espace de deux ou trois jours.

Fièvre maligne.

C'est une erreur pernicieuse, et qui a été funeste à bien des malades, de croire que le vin, le quinquina et tous les autres stimulans énergiques conviennent dans cette maladie. Cette erreur a fait un nombre de victimes d'autant plus grand qu'elle avait gagné même les médecins. Le traitement qui convient, est de combattre l'irritation vive qui existe à l'intérieur, et que le malade manifeste en se débarrassant continuellement du poids des couvertures qui augmentent le feu dont il est consumé. Pour cela on applique sur le ventre six à huit sangsues à la fois, et on réitère cette application de six heures en six heures, jusqu'à ce qu'on obtienne une amélioration sensible et soutenue; en même temps on fait prendre des boissons adoucissantes, comme la limonade, le petit-lait, le lait d'amandes, la décoction d'orge, avec une once et demie de sirop de vinaigre par pinte. Si ces moyens, continués avec persévérance, ne suffisent pas pour améliorer l'état du malade, ce qui est fort rare, on enveloppe les pieds avec de la moutarde, et on met des vésicatoires aux jambes.

Fièvre miliaire.

Cette maladie n'est nullement contagieuse à son début. Il suffit de couvrir légèrement le ma-

lade, de tenir la chambre à une basse température pour faire cesser les sueurs, qui ne concourent en rien à la guérison. Les boissons seront froides et amères, toniques; mais lorsqu'il y a délire, convulsion, que l'éruption est confluyente, le malade en danger, les vésicatoires seront mis aux-jambes, ou les pieds à l'eau. (*Voyez DÉLIRE, CONVULSIONS.*) S'il y avait rentrée subite de l'éruption, il faudrait provoquer la sueur.

Fièvre puerpérale.

Il n'y a pas encore long-temps que cette maladie faisait presque autant de victimes qu'elle attaquait de sujets. Mais on a découvert une méthode simple et facile par laquelle on est presque sûr d'arracher les malades à la mort.

Dès qu'une femme est attaquée de la fièvre puerpérale; que le ventre est tendu et douloureux, que les seins se flétrissent, et que les forces sont abattues, qu'il y ait ou non suppression de lochies, on ne doit pas perdre de temps, et faire prendre dix-huit grains d'ipécacuana dans deux verres d'eau tiède, que l'on donne à une heure d'intervalle l'un de l'autre. Après que la malade a cessé de vomir, on lui fait prendre toutes les heures une cuillerée du mélange suivant: deux onces d'huile d'amandes douces, une once de sirop de guimauve et deux grains de kermès minéral.

Le lendemain, malgré la diminution des symptômes, il faut recommencer à donner l'ipécacuana et la potion. On y revient même une troisième ou quatrième fois, si le ventre reste tendu et douloureux.

On donne pour boisson, une simple décoction de graine de lin, ou de scorsonère édulcorée avec

le sirop de guimauve, une tisane d'orge et de réglisse, de la limonade au citron.

Quand la maladie a perdu beaucoup de son intensité, que le ventre n'est presque plus douloureux, ce qui a lieu ordinairement vers le sixième ou huitième jour de maladie, on purge une fois ou deux, avec deux onces de manne, et une demi-once de sel d'epsom. On revient ensuite peu à peu aux alimens, en commençant par des potages au riz et au vermicelle.

Fièvre tierce ou quarte.

Quel être assez dégoûtant a pu proposer, pour guérir ces maladies, des poux infusés dans du vin blanc?—L'air de la campagne, l'extrait de quinquina à la dose de deux gros unis à quatre grains d'émétique, pour prendre en une seule fois, sont les remèdes les plus efficaces contre cette maladie.

FISTULE LACRYMALE.

Cette maladie, quoique très incommode et désagréable, est ordinairement exempte de danger. Quand elle est récente et qu'elle consiste dans une simple tumeur, on doit appliquer à son voisinage une sangsue tous les six ou huit jours, et exposer la figure à la vapeur d'eau bouillante, dans laquelle on jette une poignée de fleurs de guimauve; si, au bout de six semaines ou de deux mois, on n'éprouve pas de soulagement, il faut en venir à l'opération. Elle doit être pratiquée par un chirurgien habile.

Fistule à l'anus.

Cette maladie ne peut être guérie qu'au moyen

d'une petite opération, qui a néanmoins besoin d'être faite par une main habile.

Quoi qu'il en soit, il sera toujours utile de donner les moyens dont on peut faire usage pour prévenir cette affection. Elle est le plus souvent la suite d'une plaie ou d'un abcès au fondement. Le premier cas exige les soins de l'homme de l'art, et les moyens à employer diffèrent suivant la forme, la grandeur, la profondeur de la blessure, et suivant l'instrument par lequel elle a été faite. Mais il n'en est pas de même dans les cas d'abcès aux environs de l'anus; on doit toujours porter son attention à faire avorter l'inflammation naissante, en appliquant d'abord, à plusieurs reprises, douze à quinze sangsues, sur le lieu même de la maladie; et si cela ne suffit pas, en faisant de bonne heure, avec un bistouri, une ouverture à la tumeur inflammatoire. Il est bon que cette incision soit faite par un chirurgien, car elle doit être proportionnée à l'intensité et à la situation de l'inflammation.

FLEURS BLANCHES.

Cet écoulement est quelquefois opiniâtre et rebelle, quand on a négligé le traitement dans le principe; s'il a duré plusieurs années, sa suppression peut devenir mortelle, par la rétrocession de l'humeur sur quelque organe essentiel à la vie. On ne devra alors jamais l'entreprendre sans consulter un médecin instruit.

Pour guérir les fleurs blanches, il faut que la malade fasse autant d'exercice qu'elle le pourra, surtout à l'air libre et dans la campagne. Elle prendra des alimens nourrissans, mais de facile digestion; elle boira de bon

vin , tel que celui de Bordeaux , de Porto , coupé avec de l'eau de chaux , ou avec des eaux minérales , telles que celles de Forges , de Baréges. Les bons consommés , les bouillons très forts , le lait de chèvre , produisent de très bons effets.

Un des meilleurs remèdes , est le quinquina en poudre , à la dose de deux à trois gros : on y ajoute l'usage du bain froid pendant l'été.

On donne avec avantage les préparations martiales , telles que les pastilles de limaille de fer , le safran de mars , à la dose de trois ou quatre grains chaque jour ; l'eau de boule ou l'eau ferrée , que l'on ajoutera aux boissons ordinaires de la malade.

Il est bon d'aider l'effet des remèdes par un léger purgatif , tel que la manne , la rhubarbe et le sirop de nerpruns , pour remédier aux mauvaises digestions qui ont ordinairement lieu.

FLUX DE SANG ou *Dyssenterie.*

Rien n'est plus important dans cette maladie que la propreté ; il faut donc changer très souvent de linge ; les excréments doivent être emportés sur-le-champ , et enterrés profondément. Il doit circuler perpétuellement dans la chambre , un air frais ; la dissipation contribue beaucoup à la guérison , car la frayeur rend souvent mortelle une maladie contagieuse , comme l'est la dysenterie. On a éprouvé d'excellens effets d'une flanelle posée sur la peau pour exciter la transpiration sans trop échauffer. La diète est de rigueur ; on peut néanmoins manger la pulpe de pommes cuites , du riz au lait. On boira des

bouillons gélatineux. Pour le reste, se confier aux soins du médecin.

La dyssenterie est, pour l'ordinaire, fatale aux vieillards, aux personnes délicates, et à celles que la goutte, le scorbut, ou toute autre maladie longue, ont affaiblies; le vomissement et le hoquet sont de mauvais symptômes. Lorsque les selles sont vertes, noires, ou qu'elles ont une odeur excessivement fétide et cadavéreuse, elles sont d'un très mauvais présage; c'est un mauvais signe, quand les malades rendent les lavemens immédiatement après les avoir reçus; mais il est encore plus fâcheux, quand le passage est tellement fermé, qu'on ne peut y introduire de lavement. Le froid des extrémités, la difficulté d'avaler, les convulsions, sont des signes d'une mort prochaine. En général, plus le sang est abondant, plus la dyssenterie est à craindre.

FLUXION DE POITRINE.

Il faudra avoir recours à l'invasion de cette maladie, et dans les cas où il y aurait du danger, aux mêmes moyens curatifs dont on a parlé à l'article pleurésie. Nous ajouterons ici qu'il n'est pas sans avantage de faire respirer au malade la vapeur d'eau chaude, par le moyen d'un entonnoir.

Fluxion des joues.

Quelques sangsues appliquées au col du côté malade, calment la fluxion, lorsque la douleur qu'elle occasionne est par trop violente. On ajoutera des cataplasmes de mie de pain sur la tumeur, la vapeur de l'eau chaude dans la bouche du

malade , au moyen d'un entonnoir renversé , ou en lui faisant pencher la tête sur une cuvette pleine d'eau chaude.

FOIE. (*Douleurs du*)

L'inflammation de cet organe , ou un empêchement à l'écoulement de la bile , en sont les causes ordinaires. Des sangsues doivent être appliquées, dès le début, au-dessous de la poitrine, du côté gauche , immédiatement à l'endroit douloureux. Les boissons rafraîchissantes , peu d'alimens , même légers , des fomentations émollientes , après l'application des sangsues , précéderont l'arrivée du médecin. Si , pendant son absence , et , malgré le régime qu'il aura prescrit , il survient un hoquet continué , une fièvre excessive et ardente , un vomissement de matières noires , le délire , les défaillances , les sueurs froides , le malade est exposé au plus grand danger , et rarement on doit espérer son retour à la santé. Rien n'est tant à redouter encore que la cessation subite des douleurs. — Les autres symptômes subsistant , cette maladie est en général très à craindre. La terminaison , si elle passe quatre jours , en est constamment funeste.

FOULURES.

Rien n'est aussi insensé que de faire prendre de l'exercice aux membres qui viennent d'éprouver une foulure. C'est vouloir accroître les dangers qui accompagnent le plus souvent cette maladie. Il faut donc , sans perdre de temps , faire plonger le membre foulé dans du vinaigre ou du vin , ou de l'eau froide. Ensuite , pour éloigner

l'inflammation, on appliquera sur l'endroit tuméfié, plusieurs sangsues; on réitérera le lendemain cette application; on mettra le malade à la diète; le soir, un cataplasme avec la farine de graine de lin et de vinaigre; on couvrira la partie malade. Placer le membre dans sa rectitude naturelle au moyen de coussins, s'il a été dévié par la foulure, est une observation extrêmement importante. Un long repos est très nécessaire; car souvent les foulures ont entraîné après elles la carie, et à sa suite, la perte totale du membre.

FRACTURES.

La connaissance des fractures étant une des branches de la chirurgie les plus étendues et des plus difficiles, par les complications qui ne les accompagnent que trop souvent, nous nous bornerons à donner quelques conseils avant l'arrivée du chirurgien, et après qu'il aura opéré la réduction. Puisqu'il n'y a d'ailleurs aucun danger à différer de quelques heures, et qu'il y en aurait beaucoup à agir, nous renouvelons donc ici ce que nous avons déjà dit à l'art *bouteurs*, *nouveurs*. Il ne faut jamais se confier à ces gens qui prétendent avoir le talent tout particulier de pouvoir remettre les fractures; on courrait les plus grands risques de difformité.

Quand un individu viendra de se laisser choir, et qu'il se sera cassé la cuisse, la jambe, le bras, la clavicule ou l'avant-bras, etc., il faudra de suite le transporter sur un lit, le placer dans la position la plus favorable qu'indiquera la cessation de ses douleurs, le mettre de suite à la diète, lui appliquer de larges cataplasmes sur l'endroit où l'inflammation se manifestera, et de la

charpie au-dessus, s'il y a plaie. Lorsqu'une esquille a déchiré un vaisseau, et qu'une hémorragie inquiétante se déclare, on appliquera un bandage fortement serré au-dessus de l'endroit d'où part le sang; si ce dernier est rouge, lorsque le chirurgien aura réduit la fracture, on observera la diète les premiers jours. Elle sera d'autant plus sévère, que le désordre aura été plus grand. Si la fracture met dans l'impossibilité d'être remué, et par conséquent de recevoir des lavemens, on lui donnera dans la même intention des alimens de nature relâchante, comme des pruneaux, des pommes cuites dans du lait, des épinards bouillis. Cependant il est à observer que les personnes habitués à faire bonne chère, ne doivent point être tout à coup réduites à une diète trop austère, qui pourrait, dans ce cas, entraîner des suites très fâcheuses.

On est souvent forcé de se prêter à des habitudes mauvaises, en quelque façon, et même lorsque la nature de la maladie demanderait un traitement tout différent.

Ce n'est qu'au commencement de la troisième semaine qu'on lèvera le malade quelques heures dans la journée; mais il faudra redoubler d'attention pour empêcher toute espèce de mouvement brusque, qui serait extrêmement nuisible. Il est de la dernière importance de tenir le malade proprement et sèchement. La position la meilleure pour la commodité du malade, est celle dans laquelle le membre est dans la demi-flexion. Si le chirurgien laisse le pansement à faire, il faudra avoir soin de ne pas trop serrer le bandage: rien n'est plus nuisible à la réunion des os.

Toutes les compresses et le bandage entier

seront imbibés de vinaigre, et d'eau mélangée d'eau-de-vie faible.

G

GALE.

LA gale est une maladie contagieuse par l'atouchement de la personne et des habits, mais non point par l'air; ainsi, en évitant ces moyens d'infection, on peut être sûr de ne la pas attraper.

Quoique toutes les parties du corps puissent en être attaquées, la gale se montre d'ordinaire d'abord aux mains, et principalement entre les doigts. Il paraît au commencement une ou deux pustules qui sont remplies d'une espèce d'eau claire, et qui donnent des démangeaisons très incommodes. Si l'on perce ces pustules, l'eau qui en découle communique le mal aux parties voisines. Dans le commencement on ne peut guère distinguer la gale, à moins qu'on ne soit bien au fait de ce mal; mais dans son progrès les pustules augmentent en nombre et en grandeur. Lorsqu'on les ouvre en les grattant, il s'y forme des croûtes dégoûtantes, et le mal gagne toute la superficie du corps. Si elles durent long-temps, elles forment de petits ulcères, et elles sont en même temps très contagieuses.

Le mauvais régime, surtout l'abus du salé et des fruits mal mûrs, et la malpropreté, occasionnent cette maladie, qui se contracte cependant plus souvent par contagion. De très bons médecins croient même qu'elle ne se contracte pas autrement; mais on a vu le contraire assez souvent.

Quand elle paraît chez une personne sans qu'on puisse soupçonner qu'elle l'ait gagnée par contagion, il faut commencer par lui retrancher le salé et les choses aigres, les graisses et les épiceries; on lui fait boire une tisane de racine de chicorée amère, ou une de trois onces de racine de bardane ou glouteron bouillis, pendant une demi-heure, avec une demi-dragme de nitre, et un pot d'eau, dont on prend cinq ou six verres par jour, étant coulés, et au bout de quatre ou cinq jours, on purge avec du jalap, du séné et de la crème de tartre, de chacun trente grains réduits en poudre et bien mêlés, ou avec une once de sel de Sedlitz. On continue ce régime; on repurge après six ou sept jours, et ensuite on frotte toutes les parties malades et les environs le matin à jeun, avec le quart de l'onguent fait de soufre pilé, une once de sel ammoniac, une dragme de graisse de porc fraîche, deux onces après avoir bien mêlé le tout dans un mortier. Le lendemain, le surlendemain et le quatrième jour, on frotte de nouveau, et ensuite on emploie une seconde dose d'onguent, en frottant seulement de deux jours l'un.

Il est rare que ces remèdes n'emportent pas le mal; mais quelquefois il revient, et alors il faut repurger, et revenir à l'onguent dont on éprouve tous les jours les bons effets.

Si le mal est gagné par contagion, l'on peut hardiment employer l'onguent dès qu'on s'en aperçoit, sans l'avoir fait précéder d'aucun purgatif. Mais, au contraire, quand on a long-temps négligé le mal, qu'il est grave, et qu'il est parvenu à un degré considérable, il faut que le malade soit long-temps au régime ci-dessus indi-

qué, qu'il ait été purgé, qu'ensuite il ait bu beaucoup de tisane, de même indiquée, avant que d'en venir à l'onguent, dont on emploie le demi-quart tous les matins; souvent même on n'emploie point celui dont il est aussi mention; et on a toujours trouvé celui fait avec une once de mercure crud, bien purifié, une demi-dragme de térébenthine de Venise, deux onces de graisse de porc très fraîche, le tout réduit en onguent, aussi sûr, mais un peu plus lent.

Pendant qu'on prend ces remèdes, il faut éviter le froid et l'humidité, surtout quand on fait usage du remède fait de mercure crud, etc., dans lequel il entre, comme on le voit, du mercure qui pourrait, si l'on négligeait ces précautions, occasionner de l'enflure aux gencives et à la gorge, et même une salivation. Cet onguent a un avantage sur l'autre; c'est qu'il n'a point d'odeur, et qu'on peut même lui donner une odeur agréable; mais il est difficile de déguiser celle de l'autre.

Il faut aussi changer souvent de linge; mais il faut éviter de changer d'habits, parce que les habits s'infectant, ceux qu'on a portés pourraient redonner la gale quand on les reprendrait après être guéri.

Il faut parfumer de soufre les chemises, culottes, bas, avant qu'on les mette; mais cette fumigation doit se faire en plein air.

Quand cette maladie dure très long-temps, elle épuise le malade par l'insomnie, l'inquiétude des démangeaisons et quelquefois la fièvre; il maigrit extrêmement et perd ses forces. Dans ces cas il faut, 1°. faire prendre un purgatif doux;

2°. Ordonner quelques bains tièdes;

3°. Mettre le malade au régime des convalescens.

4°. On lui fait prendre soir et matin, pendant quinze jours, de la poudre faite avec deux dragmes d'antimoine crud, exactement pilé, autant de nitre; on les mêle exactement et on les partage en huit prises égales, avec la tisane faite de trois onces de racine de bardane indiquée. Souvent la maladie est rebelle, et il faut varier les remèdes suivant les circonstances; détail dans lequel on ne peut entrer.

Après quelques purgatifs, des bains soufrés, et en général les bains des eaux minérales chaudes, guérissent très souvent; et les simples bains froids, de rivière ou de lac, ont emporté des gales très rebelles.

Il n'y a rien qui entretienne plus long-temps la gale que l'abus des eaux chaudes.

On ne doit jamais employer étourdiment l'onguent dans lequel il entre du soufre, du sel ammoniac, de la graisse de porc fraîche, ou les autres remèdes qui font disparaître la gale. Il n'y a point de maux qu'on n'ait vu suivre la trop prompt guérison de cette maladie par des remèdes extérieurs employés avant que d'avoir évacué, et un peu diminué l'âcreté des humeurs.

Gale rentrée.

C'est un vaste champ à exploiter pour les charlatans, que les gales rentrées: tel d'entre eux soutient que tout mal vient de là, et que si vous n'avez point eu la gale, que lui importe: votre père en a été atteint; vous avez couché dans des draps qui en étaient infectés, et vous en aurez reçu le germe à votre insu. — Et aus-

tôt ils proposent une eau qui fera paraître des boutons nombreux à la peau, si vous voulez vous en laver durant quelques jours. Cet effet est inmanquable de la part de tout irritant qu'on y applique. Cependant l'empirique obtient un grand crédit, et l'on chante ses louanges.

GANGRÈNE.

Lorsque cette maladie survient chez un individu robuste, à la suite d'une forte contusion, d'une fracture, d'un broiement des os ou d'une forte inflammation, il faut appliquer sur la partie malade des cataplasmes faits avec de la mie de pain et de la décoction de tête de pavot, ou simplement des linges trempés dans cette décoction, et que l'on aurait soin de renouveler souvent. On fait plusieurs saignées du bras, et on applique des sangsues aux environs de la blessure. — Si le sujet est très faible, on se bornera à ce dernier moyen. Il faut interdire les alimens pendant les premiers jours, et se borner à des bouillons restaurans, aux crèmes d'orge et de riz, à la décoction de racine de chiendent, dans laquelle on met, par pinte, un demi-gros de nitre.

Lorsque la partie gangrenée se détache, on peut donner au malade des alimens plus restaurans, et panser la plaie qui en résulte, avec le baume de Geneviève, le vin miellé, ou les décoctions de feuilles de noyer et d'écorces de chêne.

Lorsque la gangrène survient à une plaie ancienne à cause de la malpropreté, ou des pansemens mal faits, on applique sur la plaie des tranches de citron ou d'orange, ou, si l'on

manque de ces fruits , on se sert de charpie imbibée dans un mélange , à parties égales , d'eau-de-vie camphrée et d'eau de Cologne.

On fait prendre au malade , pour boisson , de l'eau rougie , ou de l'eau dans laquelle on aura mis , par pinte , six onces d'eau-de-vie et deux onces de sirop de menthe. On administrera une limonade , faite avec deux onces de sirop de limon ou de vinaigre , dans une pinte d'eau.

La gangrène sèche , qui attaque ordinairement les vieillards , et qui se fixe ordinairement aux doigts des pieds , et plus rarement à ceux des mains , après avoir occasionné de vives douleurs dans ces parties , se traite d'une manière particulière.

On fait prendre au malade , pendant cinq ou six jours , un demi-grain d'opium le matin et le soir ; ensuite on augmente chaque jour d'un demi-grain , jusqu'à ce qu'on ait porté la dose à huit ou dix grains chaque jour. Le médicament se donne sous la forme de pilules. On donne , pour boisson , du vin trempé , et une tisane d'orge avec une demi-once d'*esprit de mindererus* par pinte. On nourrit le malade avec des alimens sains et de facile digestion. Les pansemens doivent être faits avec un petit cataplasme de graine de lin , sur lequel on verse cinq à six gouttes de laudanum. Lorsque la gangrène est guérie , on continue , encore quelque temps , l'usage de l'opium , et on ne le cesse que graduellement.

La gangrène qui survient aux reins , au dos , et aux parties qui éprouvent une forte pression , dans les fièvres putrides , et dans les maladies de longue durée , doit être pansée avec du styrax ,

animé d'eau-de-vie camphrée. Lorsque les parties gangrenées sont tombées, et que les forces du malade se rétablissent, on se sert de cérat simple pour les pansemens.

Lorsque la gangrène survient aux vésicatoires, on cesse de les panser avec des pommades irritantes, et on les couvre de cataplasmes pendant quelques jours.

GERÇURES ou *Excoriations des enfans.*

Elles ont ordinairement lieu dans les plis des cuisses et du cou, sous les bras, derrière les oreilles; enfin, dans toutes les parties humectées par la sueur ou par les urines. Quand les enfans en sont attaqués, on dit qu'ils se coupent.

Comme ces accidens sont très souvent occasionnés par la malpropreté, le premier moyen à employer, pour y remédier, est de laver les parties avec de l'eau fraîche, et de changer souvent le linge des enfans. Si la guérison n'a pas lieu, on saupoudre les parties malades avec des poudres absorbantes, telles que celles de corne de cerf brûlée, de craie ou d'amidon.

Lorsqu'il y a de la rougeur et de l'inflammation, on bassine souvent la partie avec de la décoction de graine de lin ou de racine de guimauve; ensuite on en vient à l'eau de Gaulard, ou à une solution de quinze grains de couperose blanche, dans deux verres d'eau, que l'on emploie jusqu'à parfaite guérison.

Gerçure des mamelons.

Lorsque le bout des mamelles est écorché, gercé, fendu ou déchiré, il faut, si la femme allaite, qu'elle cesse de donner à téter à son en-

fant du côté malade, et qu'elle couvre le mamelon d'un petit linge enduit de cérat, ou qu'elle y mette un peu de gomme arabique en poudre. Il est bon aussi de le laver de temps en temps avec de l'eau, dans laquelle on met quelques gouttes d'eau de Cologne ou d'extrait de Saturne. On aide l'effet de ces moyens par un léger purgatif.

GONFLEMENT VENTEUX ou *Emphysème*.

En général, cette maladie est bornée à une partie; mais dans certains cas, elle s'étend généralement à tout le corps, et produit un gonflement considérable. Elle survient après l'accouchement; à la suite des blessures de la poitrine, ce qui donne le temps de recourir au médecin; mais aussi elle peut arriver spontanément. Dans ce dernier cas, il faudrait, avec un canif, faire de légères piqûres à la peau pour évacuer l'air et favoriser son évacuation, en exerçant une pression convenable avec la main. On fera ensuite des applications adoucissantes sur les parties malades; on les oindra, par exemple, avec le cérat, le blanc de baleine ou l'huile d'amandes douces. C'est une maladie assez dangereuse, plutôt en raison des causes qui la produisent.

Le gonflement venteux des intestins ou de la cavité qui les contient, est connu des médecins sous le nom de *tympanite*, parce qu'en effet le ventre est comme un tambour dans cette maladie, qui est presque dans tous les cas rebelle et dangereuse. La promptitude est nécessaire dans les remèdes, parce qu'elle va toujours en augmentant de violence. On introduira dans l'anus une canule; on l'y maintiendra pendant

quelque temps, et l'on fera sur le ventre du malade des applications les plus froides possibles; on le serrera ensuite avec un bandage de flanelle; on lui fera boire de l'infusion d'anis étoilé, du vin chaud. S'il est constipé, des lavemen lui seront administrés. Il arrive, malheureusement trop souvent, que ces moyens n'opèrent aucuns effet, et que le chirurgien est obligé, dans ce cas désespéré, de faire l'opération dite la *paracentèse*.

GOSIER. (*Corps étrangers arrêtés dans le*)

Quand un corps étranger est arrêté dans le gosier, on peut l'en chasser de deux manières, ou en le poussant dans l'estomac, ou en en faisant l'extraction par la bouche.

Le moyen le plus sûr et le plus certain est toujours d'en faire l'extraction, mais il n'est pas le plus facile; d'ailleurs il y a des cas où le danger est extrêmement pressant, et où l'on doit préférer de pousser le corps étranger dans l'estomac, surtout s'il n'est pas de nature à endommager cet organe.

Les corps qu'on peut pousser dans l'estomac sans danger, sont tous les alimens, le pain, la viande, les gâteaux, les fruits, etc.

Les substances indigestes, comme le liége, le bois, les gros noyaux, le verre, les os, les pierres, les métaux, etc., doivent, autant qu'il est possible, être tirées au dehors, surtout si ces corps sont pointus, comme les épingles, les aiguilles, les arêtes de poisson, les fragmens de verre, les ciseaux, les canifs, etc.

Les accidens qui résultent le plus souvent de

l'introduction de ces substances dans l'estomac, sont ordinairement les douleurs et l'inflammation de cet organe et des intestins; des abcès, des ulcères, des coliques, la gangrène, etc.

Lorsque le corps n'est pas descendu trop avant, il faut essayer de l'extraire avec les doigts; quand il est plus avancé, on se sert de pinces recourbées, avec lesquelles on tire le corps, ou bien on le brise si son extraction est impossible.

Si ces moyens ne réussissent pas, on fait usage de crochets que l'on fait avec du fil de fer, et que l'on introduit au-dessous du corps: on les retire ensuite en tâchant de l'accrocher.

On a aussi recours à des anneaux faits avec un fil métallique, ou de laine ou de soie: ces derniers doivent être cirés pour offrir plus de résistance. On attache ces anneaux à un manche de fil de fer, ou de baleine, par le moyen duquel on l'introduit pour engager les corps arrêtés et pour les retirer.

On emploie encore un autre moyen, quand le corps introduit laisse un passage libre entre lui et le gosier: c'est une éponge fixée à un lien solide, que l'on introduit dans l'espace libre jusqu'au-dessous du corps, avec une baleine; l'éponge se gonfle bientôt en absorbant les liquides qui sont dans le gosier; on peut hâter ce gonflement en avalant de l'eau: on la retire ensuite par le manche, auquel on a eu soin de la ficher; et comme elle est trop volumineuse pour le petit endroit par lequel elle a été introduite, elle amène avec elle le corps qui lui fait obstacle.

Si le corps étranger est une épingle, ou tout autre corps semblable, on peut tenter de l'extraire en faisant avaler au malade un morceau de

viande durcie, retenu au moyen d'un fil qu'on retire ensuite avec violence.

Lorsque tous ces moyens sont infructueux, il en reste encore un, c'est de faire vomir le malade; mais il ne doit être employé que quand le corps est engagé simplement: il serait fort dangereux s'il était accroché ou implanté dans un des côtés du gosier. Lorsque le malade peut avaler, on lui donne, pour le faire vomir, vingt ou trente grains d'ipécacuana en poudre, dans un petit verre d'eau. Dans le cas contraire, on essaiera de provoquer le vomissement en chatouillant le gosier avec les barbes d'une plume, en faisant des frictions sur l'estomac, avec six à huit grains d'émétique incorporés dans un ou deux gros de graisse de porc; ou enfin, en faisant prendre en lavement une décoction d'une once de tabac en carotte dans une livre et demie d'eau. Si, malgré les moyens que nous venons d'exposer, il était impossible d'extraire le corps étranger, il faudrait de deux maux éviter le pire et le pousser dans l'estomac, de quelque nature qu'il soit, plutôt que d'exposer l'individu à une mort certaine.

Lorsqu'on veut pousser le corps dans l'estomac, on se sert d'une bougie de gomme élastique, d'une baleine lisse, ou d'un morceau de bois flexible trempé dans l'huile, et garni à son extrémité d'un morceau d'éponge.

Dès qu'il est évident que tous les efforts qu'on fait pour extraire le corps étranger, ou pour le pousser dans l'estomac, deviennent infructueux, il faut y renoncer, parce que l'inflammation qu'on occasionnerait en insistant davantage, pourrait devenir aussi dangereuse que le corps

lui-même. On a vu des malades mourir de cette inflammation, même après que le corps avait été retiré. Il est utile, pendant que l'on essaie de retirer le corps étranger, de faire avaler souvent au malade quelque liqueur adoucissante, comme l'eau d'orge, le petit-lait, l'eau de guimauve; le tout chaud.

Quand on a tenté, sans succès, toutes sortes de moyens, et qu'on est forcé de laisser le corps étranger, il faut traiter le malade comme s'il était attaqué d'une maladie inflammatoire: on le saigne, on le tient à la diète, et on applique des cataplasmes sur le cou. On se conduit de même, quand on a beaucoup fatigué le malade pour extraire le corps.

Lorsque des substances indigestes ont été poussées dans l'estomac, il faut mettre le malade à un régime très adoucissant. Ses alimens ne doivent être que des fruits, des substances farineuses, des potages, etc.; sa boisson doit être rafraîchissante, comme le lait coupé, l'eau d'orge, le petit-lait.

Quand le gosier est tellement rempli par le corps étranger que le malade ne peut rien avaler, il faut le nourrir avec des lavemens de bouillons, de gelées, etc.

Enfin, si le malade est en danger d'être suffoqué, il faut faire une incision à la trachée artère. Cette opération doit être faite par un homme de l'art.

Dans le cas où un corps étranger ne pourrait être retiré, ni rester sans tuer promptement le malade, on peut faire une incision à l'œsophage pour l'extraire.

GOUTTE.

Rarement la goutte est accompagnée de danger, à moins qu'elle ne se jette sur le cerveau, d'où résulte l'apoplexie et la paralysie; la syncope, si c'est le cœur; les nausées, les vomissements, l'anxiété, une sensation de froid à l'estomac, si c'est ce dernier viscère; enfin, une sorte d'asthme, si ce sont les poumons. Malgré les nombreux remèdes qu'on a préconisés à différentes époques pour la guérison de la goutte, il est bien reconnu que rien encore ne peut débarrasser de cette maladie ceux qui en sont atteints. — La vapeur de l'eau chaude, les flanelles, les cataplasmes de mie de pain, les sangsues appliquées sur le lieu douloureux, en calment les douleurs, lorsqu'elles sont trop violentes, et jettent le malade dans l'agitation. On pourra lui donner trente ou quarante gouttes de laudanum liquide dans un verre d'eau sucrée. La tempérance en tout genre; l'exercice; se lever et se coucher de bonne heure; éviter d'avoir les pieds humides; user de laitage et de farineux; éviter les liqueurs spiritueuses: telles sont les règles de conduite à suivre pour éloigner les accès de la goutte, et en diminuer les douleurs.

C'est un préjugé ridicule que de croire à cette maladie la vertu de prolonger la vie.

Goutte-rose ou Couperose.

La guérison de la goutte-rose est toujours longue, quelque récente qu'elle soit. Il faut de la constance de la part du malade.

Le régime est ici aussi important que les remèdes, surtout quand la maladie est due à l'abus

du vin, des liqueurs spiritueuses, du café, du travail. Si, dès qu'on s'aperçoit des premiers feux au visage, on renonce à ces excès, on les verra diminuer peu à peu, et enfin s'éteindre entièrement; si, au contraire, on persiste dans ces abus, le mal prendra insensiblement des racines qu'il sera difficile et même dangereux d'arracher dans la suite.

On renoncera donc absolument aux liqueurs, et on modérera l'activité de son travail; on s'abstiendra de tout aliment âcre, salé, poivré, épicé, etc.; de café, de chocolat, etc.

On se nourrira de potages, de viandes de jeunes animaux, de légumes, et on boira à ses repas de l'eau pure, ou simplement teinte avec un peu de vin. Ce régime a besoin d'être observé fort long-temps.

On mettra les jambes dans l'eau chaude pendant plusieurs jours de suite; on prendra quelques lavemens, et on boira du petit-lait, de la limonade, de l'orgeat, de la décoction de poirée dans chaque verre, dans laquelle on fera fondre deux à trois grains de nitre. On interrompt le traitement pendant huit jours, et on le reprend ensuite pendant un égal temps, et on le continue de cette manière jusqu'à ce que les premières apparences de la goutte-rose soient entièrement disparues.

Si les rougeurs sont déjà anciennes, il faudra, outre le traitement que nous venons d'indiquer, que le malade se purge à plusieurs reprises. Les purgations seront douces: par exemple, une infusion de quatre gros de séné dans un verre d'eau, avec une once de manne et une demi-once de sel de Glauber. Il est quelquefois nécessaire d'en ve-

nir aux grands bains et aux sangsues, qu'on appliquera derrière les oreilles.

GRAVELLE.

Les personnes attaquées de la gravelle doivent éviter les alimens de nature venteuse et alkoolique, comme les mets salés, les fruits salés. Tout ce qu'elles prennent doit tendre à lâcher le ventre, et exciter la formation de l'urine. Elles feront usage d'artichauts, d'asperges, d'épinards, de carottes, de radis, de navets, etc.; point de viande. Décoctions mucilagineuses. Prendre un exercice modéré. La plupart des graveleux se trouvent bien de l'usage de la magnésie à petites doses, de la rhubarbe, du quinquina. Dans ce qu'on appelle accès de gravelle, ordinairement occasionnée par de petites pierres arrêtées dans le canal qui donne passage à l'urine, il faut appliquer des fomentations chaudes sur les reins et le bas ventre, en attendant l'arrivée du médecin.

GRIPPE ou Catharre.

Il a rarement des suites funestes, si ce n'est quand il attaque les vieillards, les individus faibles, ou qu'il a été aggravé par une nouvelle exposition au froid, ou par un traitement contraire. (*Voyez RHUME et TOUX, pour traitement dans les cas légers et graves.*)

GROSSESSE.

La grossesse n'est pas une maladie. Néanmoins elle est souvent accompagnée d'incommodités qui méritent de fixer l'attention, et qui exigent des remèdes. Il est vrai qu'il y a des femmes qui

jouissent, pendant leur grossesse, d'une santé meilleure que pendant tout autre temps; mais ces femmes ne forment pas le plus grand nombre. Toutes engendrent avec douleur, et sont plus ou moins gênées presque tout le temps qu'elles sont enceintes.

La grossesse ne dispose en général les femmes qu'à un petit nombre de maladies graves, si l'on en excepte l'avortement.

Le plus souvent elles sont prises de dégoût, de perte d'appétit; elles ont des envies ou des goûts singuliers, des nausées, des vomissemens; et cela arrive dans les premiers mois de la grossesse. Dans tous les cas où ces accidens ne sont pas bien graves, il faut s'abstenir de tout médicament, ou du moins se borner à ceux qui sont doux et actifs.

Les incommodités des femmes enceintes qui peuvent réclamer un traitement particulier, sont les douleurs d'estomac avec un sentiment de chaleur brûlante; les maux de cœur et les vomissemens; les maux de tête, la toux, etc. Il faut alors recourir aux moyens curatifs indiqués pour ces maladies, et s'abstenir, avec le plus grand soin, de faire un exercice violent, de prendre des purgatifs trop énergiques, et de se faire saigner au pied, parce qu'elles pourraient par-là provoquer l'avortement; accident qui n'est que trop souvent mortel.

Les femmes grosses qui n'ont aucune des incommodités et même des maladies dont on vient de parler, doivent néanmoins user de beaucoup de ménagement.

Il y en a qui ont besoin de saignées, et le temps de leur tirer du sang est le troisième, le

septième et le neuvième mois. Mais il s'en faut beaucoup qu'il soit utile de saigner toutes les femmes grosses. Les saignées sont plus souvent un effet de l'habitude que de la nécessité. Elles sont inutiles, quand une femme n'éprouve pas de douleurs dans les reins, dans les lombes, dans la gorge, dans la tête, ni oppression dans la poitrine; alors elles ne sont propres qu'à affaiblir et à disposer à l'avortement.

On peut en dire autant des purgatifs. Lors même que les digestions deviennent pénibles, que la bouche est pâteuse, qu'il y a sentiment de pesanteur dans le ventre, on doit tâcher de calmer ces accidens par quelques boissons rafraîchissantes, telles que les bouillons de veau et de poulet, les tisanes de chiendent et de réglisse, ou de fleurs de tilleul et de feuilles d'orange: on peut ajouter à cette dernière quelques gouttes d'éther. Si les symptômes ne se modéraient pas, il faudrait attendre au cinquième ou sixième mois pour prendre une purgation douce, parce que c'est l'époque où elle est la moins dangereuse.

Il faut faire usage d'alimens de facile digestion, et multiplier les repas, plutôt que de manger trop à la fois, car les indigestions peuvent produire des accidens funestes.

H

HÉMORROÏDES.

LORSQU'ELLES sont supprimées, il est très important de les rétablir, parce qu'il en résulterait une foule de maladies. On s'assoira donc sur la vapeur de l'eau chaude on se fera appliquer

des sangsues à l'anus, et l'on prendra des lavemens avec l'eau de savon. Les boissons seront rafraîchissantes et délayantes; on fera également usage d'eau de pruneaux. S'il y a simplement gonflement variqueux sans écoulement de sang, les mêmes remèdes peuvent être employés. — Lorsque les hémorroïdes sont simplement gonflées ou flétries, elles n'exigent aucun traitement. Il faut s'abstenir de les répercuter par des astringens ou des remèdes de charlatan. Comment des hommes sensés ont-ils pu croire à la vertu des marrons d'Inde portés sur eux, pour guérir ou empêcher le retour des hémorroïdes?

HOQUET.

Le hoquet passager ou accidentel se dissipe de lui-même, ou par la simple boisson d'eau froide, ou dégourdie. On peut aussi l'arrêter, en suspendant pour quelque temps la respiration; la surprise et la contention de l'esprit produisent le même effet.

Dans les cas où il devient opiniâtre, on donnera une infusion de lavande, de sauge, ou de tout autre plante de cette famille; un morceau de sucre trempé dans l'éther: une cuillerée d'eau de fleur d'orange sera mise dans chaque tasse de tisane.

S'il est occasionné par des vents (*voyez ce mot*); par une évacuation supprimée (*voyez ce mot*); par un état sabural de l'estomac (*voyez MAL D'ESTOMAC*); par des poisons (*voyez EMPISONNEMENT*); dans les cas de descentes ou de gangrène, d'inflammation des intestins, de fièvres malignes, etc., le hoquet indique la mort prochaine.

HYDROPIE.

L'hydropisie du bas ventre se dissipe plus facilement chez les femmes et les filles que chez les hommes. Comme elle arrive lentement, on a le temps de consulter le médecin ; et il ne faut jamais manquer à le faire, car le mal va toujours en augmentant, et l'hydropisie, peu curable par elle-même lorsqu'on l'attaque à sa naissance, cesserait entièrement de l'être. Bien que l'on ait un assez grand nombre d'exemples d'hydropisies du bas ventre, guéries par le soin de la nature, et au bout d'un laps de temps très grand, lorsqu'à l'hydropisie du bas ventre se joint l'hydropisie de tout le reste du corps, ou l'anasarque, il faut désespérer de la guérison. Le seul danger auquel peut exposer subitement cette maladie, c'est la suffocation du malade par le défaut de respiration lorsqu'il est couché. Dans ce cas, il faudra lui élever la tête et les épaules au moyen d'oreillers ; son lit sera dur, et l'air de ses appartemens chaud et sec ; ses alimens très nourrissans, et assaisonnés d'épices, d'ail, d'échalotes, de raifort, etc. Le petit-lait nitré, ou le vin blanc, composeront sa boisson ; l'exercice est de la plus haute importance : il faudra néanmoins se garder d'en prendre trop. Après la guérison, le même régime doit être continué. Une flanelle entretiendra sur sa peau une chaleur douce et constante ; une brosse préparée pour ces sortes d'opérations, opérera habituellement sur elle des frictions salutaires.

Il arrive tous les jours que l'on fait passer des grossesses que l'on veut cacher pour l'hydropi-

sie du bas ventre; mais il est facile de distinguer cette maladie de la grossesse. 1°. Dans l'hydropisie, il y a fluctuation du liquide; 2°. un état particulier de la physionomie; 3°. le ventre est plus gros à la partie inférieure qu'à tout autre endroit.

Lorsque le malade a été guéri, il ne faut pas qu'il néglige le régime alimentaire qui lui a été prescrit; il devra porter aussi habituellement une flanelle sur la peau, et se faire chaque jour des frictions avec une brosse préparée pour ces sortes d'opérations.

C'est un préjugé ridicule que de regarder le crapaud comme très utile à la cure de l'hydropisie.

HYSTÉRIE.

Il est du plus grand intérêt d'abrèger l'accès quand il y a lieu; plus les accès sont longs, plus ils reviennent souvent, et plus la maladie devient opiniâtre: à cet effet, on ranimera le malade avec des odeurs fortes. Il est bon de lui faire flairer la fumée de plumes brûlées, l'assa fœtida, de l'alcali volatil fluor; de lui appliquer sous la plante des pieds, des briques chaudes, et de lui frotter fortement les jambes, les bras et le ventre avec des linges chauds. Cependant le meilleur de tous les remèdes en pareil cas, est de plonger les pieds et les jambes de la malade dans l'eau chaude. Ces bains conviennent particulièrement lorsque l'accès précède le temps des règles. S'il y a constipation, on donnera un lavement, auquel on ajoutera de l'assa fœtida; et aussitôt qu'elle pourra avaler, on lui fera prendre deux cuillerées ordinaires d'une dissolution d'assa

foetida, ou un verre d'eau sucrée, où l'on aura mis une cuillerée d'eau de fleur d'orange. Le médecin prescrira le traitement à observer après l'accès.

I

IMPUISSANCE.

LORSQUE cette maladie provient d'un vice originel des organes de la génération, il est très difficile de la guérir. Si elle est le résultat d'un état de faiblesse générale, d'un excès dans le coït, la masturbation, la vigueur première renaîtra par le repos et un régime fortifiant; si enfin la peur *a noué l'aiguillette* comme on le dit vulgairement, lorsqu'elle sera calmée, l'impuissance disparaîtra.

INOCULATION.

On lui préfère aujourd'hui et avec raison la vaccine. (Voyez VACCINE.)

IVRESSE.

Si, à la suite de l'usage modéré de boissons spiritueuses, un individu se trouve dans un état inquiétant, on lui fera prendre deux ou trois grains d'émétique dissous dans un verre d'eau; après quoi l'on donnera de l'eau chaude, et l'on chatouillera le gosier pour favoriser le vomissement. Lorsque le malade vomit, on lui fait boire, toutes les dix minutes, un demi-verre d'eau, dans lequel on a mis une cuillerée de vinaigre ou de jus de citron. On fera bien d'y joindre un lavement purgatif préparé, en faisant bouillir pendant dix minutes quatre onces de feuilles de séné dans

un demi-litre d'eau , et en ajoutant à la liqueur passée à travers un linge , une demi-once de sel de Glauber , et quatre onces de vin émétique , et de frotter tout le corps avec des linges imbibés dans le vinaigre.

J

JAUNISSE.

RAREMENT elle offre un danger pressant ; les vieillards seuls doivent la redouter. Celle qui survient aux enfans nouveaux-nés se dissipe lorsqu'ils ont rendu le méconium , ou par le secours de l'eau miellée , ou du sirop de chicorée étendu dans l'eau tiède. Si elle survient immédiatement après la suppression d'une évacuation , il faut sans crainte appliquer des sangsues vers l'endroit où était le lieu de l'écoulement. Prétendre guérir la jaunisse avec les poux , que l'on fait avaler au malade , ou en faisant uriner ce dernier dans un vase où l'on a mis du son , c'est un préjugé ridicule. La diète du malade sera légère. Les promenades, etc., la dissipation , contribuent souvent plus que les remèdes à la guérison de la jaunisse. Les personnes qui y sont sujettes doivent prendre le plus d'exercice qu'il leur sera possible ; éviter les alimens astringens et échauffans , bannir la mélancolie.

La plupart des personnes qui ont la jaunisse , ont la plus grande confiance à l'eau de carottes ; et comme elles ne manquent jamais d'en boire , elles lui attribuent toujours leur guérison. Elles sont persuadées qu'il existe un mystérieux entre la maladie et le remède qu'elles emploient , vu l'analogie de la couleur.

LARMOIEMENT.

SOUVENT l'eau-de-vie étendue dans l'eau, l'eau de rose, l'eau de la Seine, de Hongrie, de plantin, un vésicatoire ou un seton à la nuque, de doux purgatifs guérissent cette maladie, lorsqu'elle dépend de la faiblesse et du relâchement; mais souvent le larmolement est causé par un désordre plus grand; c'est l'oblitération du canal par lequel s'écoulent naturellement les larmes. On l'appelle alors *fistule lacrymale*, et il ne peut être alors guéri que par l'opération.

LUXATION ou *Membre démis.*

Une personne de bon sens et courageuse, qui se trouve présente à l'instant où quelqu'un vient de se luxer un membre, peut souvent être plus utile au malade que le chirurgien le plus expert, qui n'arrive qu'après que le gonflement et l'inflammation se sont manifestés; car, lorsque les choses en sont à ce point, il est très difficile de connaître l'articulation. Il est dangereux d'ententer la réduction; et quand on attend que ces symptômes se soient dissipés, les muscles sont tellement relâchés, la cavité est tellement remplie, que l'os ne peut plus être retenu en place.

Une luxation récente peut, en général, être réduite par l'extension seule, c'est-à-dire, en tirant le membre luxé, et cette extension doit être plus ou moins forte, selon la grosseur du membre et sa force; selon l'âge et les circonstances dans lesquelles peut se trouver le malade.

Lorsqu'il y a déjà du temps que l'os a quitté sa place, que le chirurgien n'est pas encore venu, et qu'il y a inflammation et gonflement, il faut appliquer vingt à trente sangsues sur l'endroit enflammé, pour remplacer la saignée, et faire suivre cette application de cataplasmes émolliens, et ensuite de réduire la luxation, nom que l'on donne à cette opération. Voici quelles sont les règles générales à suivre.

Proportionner le nombre des aides à la vigueur du malade ;

N'appliquer les puissances extensives et contre-extensives que très loin de l'endroit luxé ; sur le poignet, par exemple, si la luxation est au haut du bras ou au coude ;

Et au pied, si elle est à la cuisse ou à la jambe ;

Tirer d'abord suivant la direction oblique que l'os a prise en se luxant, et le ramener à sa direction naturelle, en même temps que l'opérateur principal combine ses efforts avec ceux des aides, et fait rentrer l'os dans sa cavité.

Quand on est parvenu à faire rentrer l'os dans sa cavité, il est nécessaire alors d'appliquer sur la partie réduite des compresses trempées dans de l'esprit de vin, ou de l'eau-de-vie camphrée, et de la tenir parfaitement à l'aise, car la négligence à cet égard entraîne les plus fâcheux accidens.

Il y a rarement luxation sans tension des substances particulières qui lient les os entre eux, et que l'on nomme pour cette raison ligamens, et quelquefois sans déchirement de ces parties : aussi faut-il se bien garder d'exercer trop promptement le membre, et ne l'accoutumer

que par degrés aux grands mouvemens qu'il faisait avant l'accident.

Le repos et la diète seront observés seulement les deux premiers jours.

Luxation du cou.

Le cou peut être luxé, soit par des chutes, soit par des coups violens, etc. Dans ce cas, si le malade n'est pas promptement secouru, il meurt en peu de temps; ce qui fait que le peuple s' imagine qu'il a eu le cou cassé. Cependant le cou n'est pour l'ordinaire luxé qu'en partie, et alors il peut être réduit par la première personne qui se sent assez de résolution pour l'entreprendre. Quant à sa luxation complète, elle tue sur-le-champ. — Lorsque le cou est luxé, le malade est aussitôt privé de tous sentimens et de tous mouvemens; le cou s'enfle, la face paraît gonflée, le menton pend sur la poitrine, et le visage tourné d'un côté ou de l'autre.

Pour réduire cette luxation, on étendra aussitôt le malade sur le dos. L'opérateur se placera derrière lui, de manière à tenir la tête dans ses deux mains, en plaçant ses deux genoux contre les épaules du malade, pour le tenir en respect. Dans cette position, il tirera la tête du malade de toutes ses forces, en même temps qu'il la tournera légèrement, si le visage est tourné de l'un ou de l'autre côté, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que la réduction est faite; ce qu'il reconnaîtra par un certain bruit que les os sont ordinairement en rentrant dans leurs cavités. On s'en aperçoit encore, parce que le malade commence à respirer, et que la tête reste dans sa position naturelle.

Cette opération est une de celles qu'il est plus aisé d'exécuter que de décrire. Quand la réduction est faite, le malade mettra ses jambes à l'eau, ou bien on lui appliquera douze à quinze sangsues à la place de la saignée. Il restera tranquille pendant quelques jours, jusqu'à ce que les parties aient recouvré leur ton naturel. Des compresses trempées dans des liqueurs spiritueuses hâteront cet effet.

Luxation de l'épaule.

Lorsqu'il y a une dépression ou une cavité au sommet de l'épaule, et impossibilité de remuer le bras, à la suite d'une chute violente, l'épaule est *démise* ou luxée. — Lorsque la luxation est en bas et en devant, le bras est allongé, et l'on sent une masse, en forme de boule, sous l'aisselle; mais lorsque la luxation est en arrière, on sent la boule derrière l'épaule, et le bras est pendant le long de la poitrine.

Pour réduire cette luxation, on placera le malade sur un siège bas; un assistant lui tiendra le corps en respect, de manière qu'il ne puisse remuer, tandis qu'un autre tient le bras, un peu au-dessous du coude, et l'étend graduellement. L'opérateur passe une serviette sous le bras du malade, et se la noue derrière le col; ensuite tire fortement le bras du malade, et soulève la tête de l'os, qu'il dirige avec ses mains dans la cavité qui lui est propre. Quand la luxation est réduite, on suivra le régime indiqué à l'article LUXATION en général.

Luxation du coude.

Quand cette luxation a lieu, et elle ne peut

s'exécuter que d'une seule manière, le malade ne peut remuer l'avant-bras. Il faut pour l'ordinaire trois personnes pour la réduire, l'une qui tient le bras au-dessus du coude, l'autre qui le tient au-dessous, et le tirer fortement, tandis que l'opérateur tourne l'os et le replace : ensuite il faut plier le bras et le soutenir, pendant quelque temps, dans une écharpe attachée derrière le cou ; ensuite on appliquera des compresses trempées dans l'eau-de-vie, et on suivra le régime indiqué article LUXATION.

Luxation de la cuisse.

Lorsque la cuisse est luxée en devant ou en bas, le genou et le pied sont tournés en dehors, et la jambe, de ce côté, est plus longue que l'autre.

Dans ce cas, pour en faire la réduction, il faut que le malade soit couché sur le dos ; qu'il soit lié ou tenu fortement par les assistans, tandis que d'autres, par le moyen d'un bandage attaché au bas de la cuisse, et d'un autre attaché au bas de la jambe, si l'on a besoin de beaucoup de force, et l'on tire fortement lorsque l'extension est faite, l'opérateur pousse la tête de l'os jusqu'à ce qu'elle soit rentrée dans sa cavité.

Mais quand la luxation est en arrière, elle se trouve être naturellement remontée ; alors la jambe est plus courte, et le pied est tourné en dedans.

On posera le malade sur le ventre, et pendant l'extension, on poussera la tête de l'os comme on vient de le dire. — Mêmes soins consécutifs que pour tous les autres cas de luxation.

Luxations du genou, de la cheville, des orteils.

Ces luxations se réduisent de la même manière que celles des extrémités supérieures, c'est-à-dire en faisant une extension dans la direction opposée, tandis que l'opérateur replace l'os. Cependant, dans la plupart des cas, l'extension seule suffit, et l'os se remet de lui-même à sa place, en le poussant avec une certaine adresse. On voit donc que l'adresse réussit mieux que la force, ou du moins que toutes deux sont indispensables.

Luxation du poignet et des doigts.

Ces luxations se réduisent de la même manière que celle du coude. On fait des extensions dans des directions différentes, et on pousse la tête des os dans leurs cavités.

Même traitement consécutif.

Luxations des côtes.

Les côtes se luxent rarement. Dans le cas cependant où, à la suite d'une chute, cet accident arriverait, il faudrait procéder à la réduction de la manière suivante :

Si la tête de l'os est en dehors, poser le malade à plat ventre sur une table, et appuyer sur la tête de la côte pour la faire rentrer à sa place. Si cette méthode ne réussit pas, il faut que le bras du côté malade soit suspendu à une porte ou à une échelle, et tandis que les côtes sont dans cette posture, écartées l'une de l'autre, on procède à la réduction. Lorsque les têtes des côtes sont portées en dedans, le cas est plus dangereux ;

le seul parti qu'il y ait à prendre dans ce cas, est de placer le malade à plat ventre sur un tonneau, ou sur quelque corps qui fasse le dos, et de mouvoir la côte en devant et en arrière, en la secouant de temps en temps. Par ce moyen, les côtes rentrent *quelquefois* dans leur place. Cette dernière luxation est heureusement très rare, et nécessite la présence d'un chirurgien. — (*Voyez* RENOUEUR.)

Luxation de la mâchoire.

La méthode ordinaire de réduire la mâchoire luxée, est de poser la personne à qui cet accident est arrivé, sur un siège bas, de sorte qu'un assistant puisse lui tenir la tête ferme, en l'appuyant contre sa poitrine : ensuite, celui qui fait la réduction, enfonce dans la bouche de cette personne, et aussi avant qu'il est possible, les deux pouces couverts de linge fin, pour qu'ils ne puissent pas glisser, et il tient les autres doigts extérieurement sur la mâchoire, tenant cette dernière fermée de cette manière : il la presse fortement, ou en bas ou en arrière, au moyen de quoi il vient justement à bout de faire rentrer dans leurs cavités les condyles de cette mâchoire.

Dans quelques pays, les paysans font cette réduction d'une manière particulière. Un d'eux fait une espèce de mantonnaire au malade avec un mouchoir; ensuite, tournant le dos à celui du malade, il tire en haut de manière à l'enlever de terre. Cette méthode réussit souvent, mais est dangereuse. On reconnaît que la mâchoire est réduite à un petit bruit que font les condyles en rentrant dans leurs cavités et à la position naturelle qu'elle a reprise.

Lorsque la réduction est faite, il faut que le malade reste quelque temps sans remuer la mâchoire, ni pour manger, ni pour parler. Cependant, lorsqu'on n'a pas perdu de temps, et que la réduction a été faite, aussitôt que la luxation s'est déclarée, il arrive souvent que le malade peut parler et manger, dès qu'elle est réduite; mais lorsque l'on a perdu du temps, le repos devient indispensable, à cause du tiraillement qu'ont éprouvé les ligamens. Il sera même nécessaire de fomentier les deux extrémités de la mâchoire avec des liqueurs spiritueuses.

M

MAMELLES. (*Inflammation des*)

QUAND elle est accompagnée de dureté et de rougeur, il faut recouvrir l'endroit malade avec un cataplasme d'eau et de farine de graine de lin. On le change deux fois le jour, et on continue jusqu'à ce que la tumeur s'ouvre ou qu'elle se fonde. Si le sein était très douloureux et gonflé dans une grande étendue, il faudrait y appliquer huit à dix sangsues, ou faire saigner la malade.

Lorsque l'inflammation des mamelles survient à la suite de l'accouchement, et qu'elle est produite par le lait grumelé, et séjournant dans les vaisseaux, elle se termine souvent par l'abcès. Cependant, si les seins ne sont pas très douloureux, on peut en tenter la résolution en appliquant sur le sein un papier enduit de miel, en diminuant les alimens de la malade, et en lui administrant de légers purgatifs; mais quand l'inflammation est très vive, il faut remplacer le

miel par un cataplasme fait avec la graine de lin , et faire du reste le même traitement.

MÉCONIUM *des Enfans.*

Le méconium est une matière noirâtre et liquide qui remplit les intestins des enfans qui viennent de naître, et qui est ordinairement évacué par les selles, par les seules forces de la nature, dans les vingt-quatre premières heures qui suivent la naissance. Alors l'enfant n'a pas besoin de remèdes.

S'il se passe un ou deux jours sans que l'enfant rende le méconium, ou s'il n'en rend qu'une très petite quantité, il faut lui donner un peu de manne fondue dans de l'eau, ou une cuillerée de petit-lait, dans laquelle on délaie un peu de miel. Ces moyens sont beaucoup préférables aux sirops et aux huiles dont on a coutume d'empâter les enfans; drogues indigestes et malfaisantes, qui ne font que surcharger leur estomac.

Mais le meilleur remède pour faire évacuer le méconium, celui destiné à cet usage par la nature elle-même, est le lait de la mère, qui, dans les premiers jours de la couche, jouit d'une vertu légèrement purgative.

Une précaution que l'on ne saurait trop recommander, c'est de ne pas serrer les enfans dans les maillots; car c'est une des causes qui s'opposent le plus souvent à l'évacuation du méconium.

MEMBRES GELÉS.

Les personnes dont les membres sont gelés ou menacent de l'être, doivent être traitées de la ma-

nière suivante. — On plonge la partie affectée dans de l'eau très froide, et, après quelques minutes, on ajoute un peu d'eau chaude, de manière à ce que le bain devienne tiède; mais d'une façon très lente et progressive. Si l'on peut se procurer de la neige, il sera fort utile de faire d'abord, pendant cinq ou six minutes, des frictions avec cette substance sur le membre gelé. Ces moyens suffisent ordinairement pour y rappeler la chaleur et la vie. Il faut éviter de chauffer brusquement la partie affectée, car les fluides contenus dans les petits vaisseaux se dilateraient et les rompraient; alors la gangrène serait inévitable. Si cet accident avait lieu, on ferait usage de cataplasmes d'eau et de mie de pain, froids d'abord et ensuite tièdes. — On administre à l'intérieur de l'eau de fleurs d'oranger avec quatre à cinq gouttes d'alcali volatil par tasse.

MEURTRISSURES *ou Contusions.*

L'on appelle meurtrissure ou contusion, l'effet du coup d'un corps non tranchant, sur le corps, soit qu'il soit jeté contre l'homme, comme quand on reçoit un coup de pierre ou de bâton, soit que l'homme soit porté contre lui, comme dans une chute; soit enfin que l'on se trouve serré entre deux corps, comme quand le doigt est pris entre la porte et le montant, ou tout autre corps froissé entre un char et une muraille. Les meurtrissures sont encore plus fréquentes à la campagne, que les plaies, et ordinairement plus dangereuses, d'autant plus qu'on ne peut pas juger exactement tout le mal, et que le désordre qui se manifeste d'abord, n'est qu'une petite partie du mal réel; souvent même

on ne découvre aucun mal les premiers jours, et il ne se déclare que lorsqu'il n'est plus temps d'y remédier.

Quand une partie est meurtrie, il arrive de deux choses l'une, et ordinairement toutes deux à la fois, surtout si la meurtrissure est peu considérable; ou les petits vaisseaux de la partie meurtrie sont brisés, et le sang qu'ils contenaient s'épanche dans le voisinage; ou sans épanchement ces vaisseaux perdent leur force, et n'aident plus la circulation, le sang stagne. Dans l'un et l'autre cas, si la nature, ou seule ou aidée, n'y remédie pas, il survient inflammation, supuration de mauvaise espèce, pourriture, gangrène, sans parler des accidens qui dépendent de la meurtrissure de quelque partie particulière, comme nerf, gros vaisseaux, os, etc. L'on comprend aussi tous les dangers de la meurtrissure quand elle a attaqué quelque partie intérieure, et que le sang s'est épanché, ou que la circulation ne se fait plus, dans quelque partie importante à la vie. C'est là la cause de la mort subite des personnes qui ont fait quelque chute violente, ont reçu quelques coups pesans sur la tête, ou quelques coups, sans qu'il paraisse aucun mal à l'extérieur.

L'on a plusieurs exemples de morts subites, après un coup de poing sur le creux de l'estomac, qui occasionnait la rupture de la rate; c'est parce que les chutes occasionnent une légère meurtrissure générale, tant intérieure qu'extérieure, qu'elles ont quelquefois des suites si fâcheuses, surtout pour les vieillards, chez lesquels la nature, déjà affaiblie, ne rétablit point les désordres. Aussi l'on en voit plusieurs qui, ayant joui d'une excel-

lente santé, la perdent au moment d'une chute qui paraît d'abord ne leur faire aucun mal, et languissent continuellement jusqu'à leur mort, que ces accidens accélèrent presque toujours.

Il y a pour les meurtrissures, des remèdes internes et externes. Quand le mal est léger, et qu'il n'y a point eu de secousse générale qui ait pu occasionner des meurtrissures extérieurement, les remèdes externes suffisent. Ils doivent être propres, 1^o. à résoudre le sang épanché, qu'on voit d'une manière si marquée, et qui de noir qu'il est après la contusion, devient successivement brun, jaune, grisâtre. A mesure que la grosseur diminue, elle disparaît enfin totalement, et la peau reprend sa couleur, sans que ce sang soit sorti extérieurement; mais peu à peu il s'en dissout, et il a été repompé par les vaisseaux. 2^o. A redonner un peu de force aux vaisseaux. Le meilleur, c'est le vinaigre, mêlé, s'il est fort, avec le double d'eau tiède, dans lequel on trempe les linges qui servent à envelopper la partie meurtrie, et qu'on change toutes les deux heures, pendant le premier jour.

L'on applique aussi avec grand succès le persil, le cerfeuil, l'artichaut sauvage, légèrement concassé; et ces remèdes sont à préférer au vinaigre. Quand il y a en même temps plaie et meurtrissure, l'on peut aussi appliquer des cataplasmes de mie de pain et d'eau de sureau, auquel on ajoute un peu de vinaigre.

L'on est dans l'usage d'employer d'abord les liqueurs spiritueuses, telles que l'eau-de-vie, l'eau d'arquebusade, etc.; mais un long abus ne doit pas faire loi. L'eau salée, l'eau végeto-minérale, sont aussi extrêmement utiles. On pré-

pare cette dernière , en jetant quelques gouttes d'extrait de Saturne dans de l'eau commune.

C'est une méthode encore plus pernicieuse , d'appliquer des emplâtres composés de graisse , de résines , de gommes , de terres , etc. La plus vantée est toujours nuisible , et l'on a plusieurs exemples de contusions extrêmement légères , qui auraient été guéries en quatre jours , si on en eût laissé le soin à la nature , et que les emplâtres appliqués par des ignorans ont fait dégénérer en gangrène.

L'on ne doit jamais ouvrir ces sacs de sang coagulé qu'on aperçoit sous la peau , à moins de quelque raison pressante , parce que , quelque gros qu'ils soient , ils se dissipent peu à peu , au lieu qu'en les ouvrant , ils laissent quelquefois une ulcération dangereuse.

Le traitement intérieur est précisément le même que celui des plaies.

Quand quelqu'un a fait une chute violente , qu'il a perdu connaissance ou qu'il en est étourdi ; que le sang sort par les narines ou par les oreilles ; qu'il est fort oppressé ou qu'il a le ventre fort tendu , ce qui dénote épanchement de sang dans la tête , la poitrine , ou le bas ventre , il faut sur-le-champ mettre le malade à l'usage des lavemens , des rafraîchissemens , et à la diète ; lui donner le moins de mouvement possible : il faut surtout éviter de le secouer , et de l'agiter dans la vue de rappeler le sentiment ; il faut lui fomenter le corps avec de l'eau et du vin , si l'épanchement est à la tête , ou bien encore avec des infusions aromatiques.

Quand un vieillard a fait une chute , ce qui est d'autant plus dangereux qu'il est plus âgé , et plus

replet, quoiqu'il ne paraisse point incommodé, on doit, s'il est sanguin, et encore vigoureux, lui faire une petite saignée, ou lui appliquer des sangsues, de trois ou quatre onces; lui donner de suite quelques tasses d'une infusion un peu aromatique, édulcorée avec du miel, et le faire promener doucement. Il faut que, pendant quelque temps, il diminue un peu la quantité de ses alimens.

Les entorses ou foulures qui arrivent très fréquemment, produisent dans le voisinage de l'articulation, une espèce de meurtrissure, occasionnée par le violent frottement des os contre les parties voisines.

MIGRAINE *ou Mal de tête.*

Cette indisposition, qui souvent est légère, est quelquefois le symptôme d'une maladie grave; aussi est-il indispensable de mettre le moins de retard possible à consulter le médecin. Dans le cas de douleur intolérable, où la vie du malade est en danger par l'insomnie, le délire, etc., on pourra lui faire sur le front des frictions avec un linge trempé dans l'eau-de-vie, l'eau salée, l'eau de Cologne ou le vinaigre; lui faire mettre les pieds à l'eau chaude; douze sangsues aux jambes, ou un cataplasme de sénevé broyé; pour boisson, on donnera l'infusion de tilleul, dans laquelle on ajoutera moitié en quantité d'une décoction de têtes de pavot; le tout sera édulcoré avec le sucre ou le miel. Le malade tiendra sa tête et ses épaules élevées dans le lit, et s'abstiendra de lire, ou de tout ce qui pourrait faire porter le sang aux extrémités supérieures.

MORTS. (*Dangers d'approcher trop près des*)

On a crié beaucoup contre l'abus d'enterrer les morts dans les églises et dans les villes. Voici un autre abus qui, pour n'être pas aussi commun, n'en est pas moins dangereux. Lorsqu'il meurt quelqu'un dans les hameaux les plus éloignés de l'église paroissiale, au lieu de mettre le cercueil qui renferme le mort sur une charrette, et de le faire conduire aussi par des bœufs ou par des chevaux jusqu'à l'endroit de la sépulture, on a coutume d'en charger quatre hommes, qui le portent sur leurs épaules. Pour cet effet, on en choisit huit, qui se relèvent alternativement dans ce pieux, mais dangereux emploi. Cet usage, qui semble ne devoir avoir lieu que pour des pauvres journaliers qui n'ont ni bœufs, ni charrette, est encore adopté par les fermiers, dans l'idée où est le peuple que ce serait manquer au respect dû aux morts, que de ne pas les faire porter au tombeau par leurs amis et par leurs voisins. Ce respect pour les morts est bien mal entendu; car, dans le nombre des personnes mortes, beaucoup ont été enlevées par des fièvres putrides, des dyssenteries, des petites véroles, etc. Presque tous sentent mauvais, et souvent le cadavre est tombé en putréfaction lorsqu'on le porte en terre. A combien de peines et de dangers ne sont donc pas exposés ceux qui se chargent de ce fardeau! ils ont sans cesse la bouche et le nez appuyés et collés contre les planches mal jointes du cercueil où le cadavre est renfermé; la puanteur qui s'en exhale doit redoubler et devenir insupportable par les secousses que ces paysans donnent au cercueil à

chaque faux pas qu'ils font dans les chemins difficiles et tortueux. Enfin , après avoir ainsi marché souvent pendant l'espace d'une demi-lieue , et plus encore , ces huit hommes , haletans , inondés de sueur , arrivent à l'endroit où doit se faire la sépulture ; entrés dans une église , souvent très froide , où ils déposent un cadavre infect , ils s'y tiennent immobiles , à genoux , et la tête nue , jusqu'à ce que la cérémonie soit achevée , et s'en retournent ensuite dans leur maison , communiquer à leurs femmes , à leurs enfans et à leurs voisins le mauvais air qu'ils ont respiré ; trop heureux si , après une marche longue et pénible , ils n'ont pas bientôt besoin qu'on leur rende à eux-mêmes le triste office dont ils viennent de s'acquitter.

N

NOYÉS.

RIEN n'est plus dangereux que de suspendre par les pieds un noyé , dans l'intention de lui faire rendre l'eau dont on prétend son estomac et ses poumons remplis ; ce qui est une erreur. Dans cet état , le sang descend , et se porte sur le cerveau , de manière que si le noyé n'est point complètement mort par l'effet de la submersion , il périt d'apoplexie. (*Voyez ASPHYXIE.*)

O

ODEURS ÉMANÉES DES FLEURS.

LORSQU'UNE personne , par le séjour dans un appartement où il y a des fleurs , éprouvera des

maux de tête, des envies de vomir, des syncopes, etc., il faudra, sans plus tarder, la sortir au grand air, lui faire respirer le vinaigre, et lui donner de l'eau sucrée, où l'on aura jeté quelques gouttes d'éther ou une cuillerée d'eau de fleur d'orange. S'il y a des convulsions, on administrera, en trois doses, à demi - heure d'intervalle, la potion antispasmodique, préparée ainsi qu'il suit : Faire bouillir, pendant un quart d'heure, trois à quatre têtes de pavot dans deux verres d'eau; y ajouter deux ou trois feuilles d'oranger, et trois onces de sucre.

OPHTALMIE *ou Inflammation des yeux.*

Lorsqu'il se déclare une inflammation des yeux, quelle qu'en soit la cause, on commencera par mettre les jambes à l'eau; baigner les yeux dans de l'eau de guimauve; les soustraire à la lumière; se mettre à la diète; appliquer des sangsues au col et un vésicatoire à la nuque. Ensuite on consultera le médecin pour connaître la cause, et opposer alors des remèdes certains. Si la maladie était accompagnée de douleurs de tête violentes et opiniâtres, le malade est en danger de perdre la vue; il faut réitérer l'emploi des sangsues à la nuque, et mieux aux tempes; les bains de jambes, et augmenter sur le vésicatoire, la dose de pommade épispastique, pour le rendre plus actif. La diète sera très sévère; la chambre obscure, et une grande tranquillité régnera autour du malade. On fera bien de baigner souvent les paupières avec une décoction de graine de lin ou de guimauve; un seton est très favorable dans l'ophtalmie; mais le chirurgien peut seul en faire l'application.

ORDURES ENTRÉES DANS LES YEUX.

Lorsqu'il est entré dans les yeux, des ordures ou des corps étrangers, il faut chercher à les en extraire le plus promptement possible, parce qu'ils peuvent donner lieu, par leur séjour, à l'inflammation de ces organes. — On ne devra pas frotter à sec et fortement l'œil; car souvent on ne fait qu'enfoncer plus profondément le corps étranger, mais bien dans de l'eau où on le baignera de suite; une bague passée entre les paupières; un petit morceau d'aimant, si l'on a affaire à des particules métalliques: de l'ambre, de la cire à cacheter, les approcher de l'œil, dont on soulève la paupière, sont encore des moyens dont on a éprouvé l'efficacité. — Les secousses provoquées par l'éternuement ne sont pas moins favorables. Lorsque le corps est extrait, si la rougeur de l'œil est vive, il faudra appliquer, sur lui, un linge mouillé, et le soustraire, pour quelques heures, à la lumière, dont l'action prolongerait ou aggraverait l'état d'irritation: un bain de pied peut être recommandé.

OREILLE. (*Mal d'*)

Lorsqu'un insecte ou un corps étranger a pénétré dans l'oreille, et occasionne des douleurs intolérables, il faut de suite y laisser couler de l'huile d'amandes douces, ou d'olives. Ensuite, on donnera au malade du tabac, ou toute autre poudre sternutatoire, pour le faire éternuer; si par ces secousses les corps étrangers ne sortent point, le chirurgien pourra seul en venir à bout, au moyen de l'application des instrumens. Si une vive inflammation en résulte, ou que le

mal d'oreille en soit primitivement la cause , on exposera l'oreille à la vapeur de l'eau chaude. Un entonnoir servira à diriger la vapeur. Les pieds seront mis à l'eau , et des sangsues appliquées au col , du côté malade. Des élancements qui incommovent plus ou moins le malade , indiquent certainement qu'il s'y forme un abcès.

OUÏE DURE.

Si dans l'état sain on éprouvait une attaque de surdité , il faut se garder d'employer les nombreux remèdes que l'empirisme a toujours à sa disposition. Les maladies de l'oreille demandent , ainsi que celles des yeux , la plus grande circonspection. Se tenir la tête chaude , mettre les pieds à l'eau , devront être les indications à remplir avant de consulter le médecin.

P

PALPITATIONS.

PARFOIS la maladie se termine par la mort ; mais souvent elle est purement symptomatique de l'hystérie. Il faut éviter les exercices violens , les accès des passions , et ne pas manquer à prendre les conseils d'un médecin. Si elles étaient très vives , et produisissent une grande agitation chez le malade , il faudrait lui faire mettre les pieds à l'eau , et huit à dix sangsues sur le cœur ; lui donner pour boisson de l'eau de mélisse , ou de l'eau sucrée , où l'on aura mis une cuillerée d'eau de fleur d'orange.

PANARIS.

Il faut attaquer le panaris aussitôt qu'il se déclare ; l'étouffer, s'il se peut, dès son origine ; faire avorter l'inflammation. On y parvient en appliquant quatre à cinq sangsues à l'extrémité inférieure du doigt, et en faisant suivre cette évacuation de cataplasmes émolliens. On réitérera l'application des sangsues jusqu'à ce que l'on ait fait cesser cette inflammation. La diète sera observée, et les jambes mises à l'eau.

PANSEMENT.

Le pansement des plaies est si souvent abandonné aux soins du peuple, qu'il est utile d'exposer les règles d'après lesquelles il se fait méthodiquement.

La charpie, les compresses et les acides, sont les appareils dont on se sert habituellement pour les pansemens ordinaires.

La charpie doit être faite de linge blanc de lessive, fin et à demi usé. Il est bon d'en avoir de deux sortes, l'une plus blanche et plus fine, dont on recouvre immédiatement la plaie, et l'autre plus grossière, qui s'applique par-dessus la première. La charpie faite depuis long-temps doit être rejetée, surtout si elle a été conservée dans un lieu humide, parce qu'elle peut contracter des propriétés nuisibles, et occasionner la gangrène.

Les plaies se cicatrisent par l'allongement de la peau, de la circonférence au centre ; c'est pourquoi il est à propos, quand on applique de la charpie sèche sur leur surface, de mettre sur cette circonférence, qui est toujours un peu sèche

che, une bandelette de linge fin enduite de cérat. Quand on n'a pas cette précaution, la charpie adhère presque toujours aux bords de la plaie, et on enlève à chaque pansement une partie de la cicatrice; ce qui fait souffrir le malade, et retarde beaucoup la guérison. On peut, à la vérité, éviter cet inconvénient, en mouillant la charpie avec de l'eau tiède; mais ce moyen est embarrassant et souvent nuisible.

Quand on panse une plaie, il faut entretenir la propreté aux environs, en les lavant de temps en temps, et raser les poils qui s'y rencontrent. Tout ce qui sera nécessaire au pansement sera préparé avant de le commencer, afin de laisser la surface de la plaie exposée à l'air le moins de temps possible.

Les compresses se font avec du linge assez fin pour ne pas blesser les malades. On leur donne une longueur de dix-huit à vingt pouces, sur six à huit de largeur.

Les bandes seront également de linge fin et à demi usé; sans cela, elles s'appliqueraient mal, feraient des plis, et blesseraient les malades. Si l'on est obligé de faire des coutures, elles doivent être faites à plat. La bande doit être appliquée de manière que chaque tour recouvre en général la moitié du précédent. Lorsqu'elle fait des godets, ce qui a ordinairement lieu quand la partie sur laquelle on l'applique est inégale, on la renverse sur elle-même, en changeant le côté. Si la bande a une certaine longueur, il faut la rouler pour l'appliquer plus aisément.

Lorsque la plaie ne fournit pas assez de pus pour que la charpie se détache d'elle-même, il faut se garder d'exercer des tractions sur elle; on

l'imbibe avec de l'eau tiède, avant de l'enlever ; mais il ne faut pas agir ainsi sans besoin, car l'eau tiède qu'on emploie diminue le ton de la plaie, et retarde sa guérison. On doit s'abstenir aussi d'enlever le pus trop exactement, surtout si la surface est très irritée et très douloureuse, parce qu'on pourrait faire saigner la plaie, et déterminer de l'inflammation.

PARALYSIE.

Quand elle attaque quelque organe essentiel à la vie, comme le cerveau, le cœur, ou les poumons, elle est bientôt suivie de la mort ; quand elle survient subitement chez un jeune individu, fort et vigoureux, on lui appliquera de suite sept à huit sangsues aux tempes, ou à l'anus ; on lui fera mettre les pieds à l'eau, ou bien les sinapismes aux jambes. Si le sujet est très âgé, on lui frottera les reins et les parties affectées, plusieurs fois par jour, avec des morceaux de flanelle, ou une brosse douce, imprégnée de farine, ou d'essence de moutarde ; si l'on a des orties, on en frappera ces mêmes parties. Si la paralysie attaque la vessie... (*Voy. RÉTENTION D'URINE.* — Les MAINS.) A la suite de l'empoisonnement par le plomb. (*Voyez POISON.*)

PERTE D'APPÉTIT.

Cette indisposition peut être occasionnée par un mauvais état de l'estomac ; de mauvaises digestions ; la privation d'air pur ; le chagrin ; les passions ; l'usage immodéré du thé, du tabac, de l'opium, des liqueurs fortes ; l'abus des alimens trop assaisonnés, qui émoussent l'appétit. On voit,

d'après cela, à quel régime il doit se soumettre. — De grandes maladies commencent par la perte d'appétit; il faudra donc consulter le médecin le plus promptement possible.

PERTE DE SANG *ou Hémorragie de la matrice.*

Cette maladie, quand elle est violente, compromet la vie de la femme qui en est attequée, et peut l'enlever en peu d'heures. On devra la mettre de suite au lit, le repos étant indispensable. Il faut qu'elle ait la tête très basse, et son lit doit être composé d'un simple sommier de crin, ou d'une pailleasse; les matelas et lits de plumes, dont l'action est d'échauffer, sont très contraires. La malade aura soin de ne pas faire de mouvement, et de ne pas parler du tout.

On fera faire une saignée du bras, et on la répétera au bout de quelques heures, si le médecin la juge convenable.

On délayera dans un jaune d'œuf un gros de baume de copahu et un demi-gros d'alun en poudre; on y ajoutera une once de sucre et un verre d'eau. La malade en prendra une cuillerée d'heure en heure.

Elle boira de la décoction de mille-feuille froide, dans laquelle on mettra une once et demie de sirop de grande consoude, et quinze gouttes d'alcool sulfurique par pinte.

On ne donnera pas d'alimens. Le vin et toutes les drogues échauffantes seront absolument interdites.

Si la malade tombe en syncope, on lui fera respirer du vinaigre, et on lui en frottera les tempes.

Quelquefois, malgré ces moyens, la perte continue; il faut alors découvrir la malade, et lui faire de légères frictions avec une éponge imbibée d'eau froide, d'abord sur les jambes et les cuisses, et ensuite sur le ventre; enfin, on fera des injections dans la matrice avec de l'eau vinaigrée froide.

PETITE VÉROLE.

Courir aux remèdes préservatifs, lors de l'invasion de cette maladie, c'est perdre son temps. Il fallait la prévenir par la vaccine. Cependant on a souvent occasion, pendant le cours de sa durée, de diminuer ou d'empêcher souvent de graves accidens. Dans le premier temps de l'éruption, on tiendra le malade fraîchement, et à son aise; on lui donnera des boissons délayantes; on lui baignera les pieds et les mains dans l'eau tiède. Si le ventre est dur et plein, il faut donner des lavemens émolliens; ils contribuent à abattre le mal de tête, et diminuer les envies de vomir, et les vomissemens, qui incommodent beaucoup certains malades. Un vomitif est dangereux dans les commencemens de cette maladie, excepté dans le petit nombre de cas dont le médecin seul peut juger avec certitude. L'eau tiède et l'infusion de camomille calmeront les fortes nausées, quand les pustules commencent à se manifester. Les alimens légers et les cordiaux seront favorables. Si la fièvre est violente, le régime rafraîchissant sera sévèrement suivi: non-seulement il faut que la chambre du malade soit bien aérée, mais qu'alors il soit lui-même légèrement couvert. Dans le cas de suppression d'urine, on le fera sortir de son lit, et pro-

mener dans la chambre , ou bien on mettra un peu de nitre dans ses boissons. Si la langue est sèche et gercée , la bouche pâteuse , il se gargarisera avec l'eau et le miel , auxquels on ajoutera un peu de vinaigre ou de la gelée de groseilles.

S'il survenait des taches pourprées , livides ou noires entre les boutons , il faudra appeler le médecin , si jusqu'alors on a soigné soi-même le malade. Si on ne peut le posséder qu'au bout d'un ou deux jours , il faudra , sans perdre de temps , mettre dans de bon vieux vin infuser du quinquina , une demi-once à peu près par bouteille. On en donnera un demi-verre à boire au malade , d'heure en heure. Lorsque les boutons s'affaissent subitement , ou , comme le disent les bonnes femmes , que la petite vérole rentre en dedans , le danger est très grand : il faudra alors soutenir les forces du malade avec les cordiaux , et appliquer les vésicatoires aux poignets et aux chevilles des pieds , si toutefois il n'a point d'assoupissement causé par la force de la fièvre. C'est encore un cas où la présence du médecin est de la plus haute importance. La salivation et le cours de ventre sont deux évacuations assez ordinaires dans la petite vérole ; il faut se garder de les arrêter. La pâleur subite des pustules , et les faiblesses du malade , lors de la fièvre secondaire ; le refroidissement des extrémités , réclament le même traitement que l'affaissement des pustules. Lorsque les pustules sont mûres , il n'y a aucun inconvénient à les ouvrir , et cette pratique abrège beaucoup la durée de la maladie. On répétera l'opération autant de fois qu'elles se rempliront , après avoir été

percées. Ce n'est qu'en se grattant profondément qu'on court risque d'être marqué ; car , en général , ceux dont les mains se bornent à donner issue au pus des boutons , le sont moins que les autres.

On mettra des cataplasmes sur les petits abcès qui sont souvent la suite de la petite vérole , et lorsque le pus en sera écoulé , on les pansera comme des plaies simples. Les gargarismes acidulés calmeront l'inflammation de la gorge. Un cataplasme de mie de pain et de lait , sera renouvelé toutes les quatre heures sur les paupières , par trop enflammées , du malade. Si , lorsque les paupières seront ouvertes , on aperçoit sur l'œil des pustules , et une tumeur blanche , on réitérera les cataplasmes jusqu'à ce que ces parties aient suppuré. Alors on met de simples compresses sur les yeux , après les avoir trempées dans une infusion de fleurs de camomille et de sureau. Un moyen bien simple de prévenir ces accidens , est de faire étuver sans cesse , dans la journée , avec un linge trempé dans un mélange d'eau tiède et de lait , dès qu'on s'apercevra du gonflement des paupières.

PHLEGMON *ou Tumeur inflammatoire.*

Aussitôt qu'il survient du gonflement accompagné de rougeur et de douleur dans quelque partie du corps , il faut y appliquer des linges trempés dans de l'eau et du vinaigre , ou dans de l'eau salée froide , et les renouveler toutes les deux ou trois heures ; si la tumeur continue d'augmenter , on la recouvrira de cataplasmes d'eau et de mie de pain , qu'on arrosera d'extrait de Saturne et d'eau-de-vie camphrée ; enfin ,

on se bornera aux cataplasmes d'eau et de mie de pain seuls, si, malgré l'emploi de ces moyens, la maladie continue de faire des progrès.

Si la tumeur est d'une certaine étendue, et qu'elle soit très douloureuse, il faut y appliquer dix à douze sangsues. On les réitère deux ou trois fois, et même davantage, si cela est nécessaire pour produire du soulagement et la diminution de l'inflammation. Si l'individu est robuste, il sera saigné avant l'application des sangsues. La tumeur sera également recouverte de cataplasmes émolliens, auxquels on ajoutera vingt à trente gouttes de laudanum, si les douleurs sont excessives. Par l'emploi de ces moyens, il est rare qu'on ne fasse pas disparaître l'inflammation, et qu'on ne prévienne pas la formation d'un abcès. Cependant, si, au bout de quelques jours, on s'aperçoit qu'ils sont infructueux, et que la tumeur continue d'augmenter, et qu'elle s'amollisse et blanchisse à son sommet, on doit y renoncer, et ne plus faire usage que de cataplasmes d'eau et de mie de pain, ou de farine de graine de lin. (*Voyez ABCÈS.*) Le traitement intérieur consiste à diminuer les alimens du malade, et à lui donner des boissons rafraîchissantes, comme la limonade, le petit-lait, l'orgeat.

PIERRE.

La gravelle en est souvent le commencement. On a quelques exemples de disparition de pierres contenues dans la vessie, par les seuls efforts de la nature; mais ils sont en très petit nombre. Aussitôt que l'on s'aperçoit de cette maladie (parce qu'en urinant souvent, on est obligé de prendre certaines positions, et que le jet d'urine

est tout à coup interrompu), il faut recourir au chirurgien. Le régime à suivre est le même que pour la gravelle. Il n'y a d'autre remède que l'opération. Jusqu'alors on ne connaît aucun moyen de dissoudre les calculs de la vessie. — C'est un préjugé que de croire les pierres de la vessie dues aux petites concrétions ligneuses de certains fruits.

PISSEMENT DE SANG.

On doit toujours craindre les suites du pissement de sang; mais le danger est rarement pressant, surtout s'il n'y a ni fièvre, ni douleur, et aucun mélange de pus. Quelquefois il termine une maladie. Dans la petite vérole, la rougeole, et la fièvre maligne, c'est un symptôme redoutable. Il est moins à craindre, lorsqu'il a des retours périodiques, et qu'il supplée aux *règles*, aux *hémorroïdes*; lorsqu'il succède à un exercice violent, ou à toute autre cause passagère, pourvu qu'il ne dure pas trop long-temps. Il y a des personnes qui rendent, pendant plusieurs années, des urines rouges, ou presque noires, sans éprouver aucune incommodité remarquable. En général, il peut facilement attendre l'arrivée du médecin pour administrer les remèdes.

Les personnes qui ont une disposition au pissement de sang, ou qui en sont affligées de temps en temps, doivent observer un grand régime: s'abstenir de vin, d'aromates, surtout d'ail, d'oignon, de persil, de panais, de céleri et d'asperge. Ils ne doivent point dormir sur le dos, ni trop se couvrir la nuit; ils renonceront au thé, au café; ils s'en tiendront à des boissons froides, et se feront saigner de temps en

temps , s'il est dû à la pléthore , ou à la suppression de quelque évacuation accoutumée.

PLAIE ou Coupure.

Si une plaie a pénétré dans l'intérieur des cavités , et blessé quelques parties contenues dans la poitrine et dans le ventre ; si , sans pénétrer les cavités , elle a ouvert quelque grosse artère ; si elle a blessé quelque nerf , ce qui occasionne des accidens beaucoup plus violens qu'ils ne devraient être sans cela ; si elle est allée jusqu'à l'os , et qu'il ait souffert ; enfin , s'il survient quelque symptôme extraordinaire , il faut appeler un chirurgien ; mais quand la plaie n'est accompagnée d'aucune de ces circonstances , qu'elle n'intéresse que la peau , les graisses , les chairs et les petits vaisseaux , on peut les panser aisément sans secours , parce qu'ordinairement tout se réduit à la préserver des impressions de l'air , en donnant cependant issue au pus.

Si le sang ne sort d'aucun vaisseau considérable , mais coule à peu près également de tous les points de la plaie , on peut hardiment le laisser couler , pendant qu'on prépare la charpie ; quand elle est prête , on en met ce qu'on peut sur la plaie , sans trop la presser ; ce qui serait très fâcheux . On la couvre avec une compresse trempée dans l'huile d'amandes douces ou d'olives , et l'on soutient le tout avec un bandage large de deux doigts , et d'une longueur proportionnée au volume de la partie qu'il faut embander , et qu'on serre assez pour qu'elle ne se dérange pas , assez peu pour qu'elle n'occasionne aucune inflammation.

On laisse cet appareil vingt-quatre heures , les

plaies étant d'autant plutôt guéries, qu'on les panse moins souvent; et alors on ôte toute la charpie, qu'on peut ôter aisément, et s'il y en a qui se soit attachée par le dessèchement du sang, on la laisse, en se contentant d'en remettre un peu de nouvelle; le reste du pansement se fait comme la première fois.

En continuant ce pansement simple, la plaie est devenue superficielle, et fait de rapides progrès vers la guérison.

Quand la plaie est considérable, on doit s'attendre qu'elle s'enflammera avant que la suppuration, qui alors paraîtra plus tard, ait pu s'établir, et que cette inflammation sera accompagnée de douleurs, de fièvre, quelquefois de délire. Il faut, dans ce cas, appliquer un cataplasme de mie de pain et d'eau sur une légère couche de charpie. Pour empêcher qu'il ne s'attache, on peut ajouter un peu d'huile. On le changera, sans toucher à la plaie, trois et même quatre fois par jour. S'il y avait quelque vaisseau un peu gros ouvert, il faudrait appliquer dessus un morceau d'agaric de chêne, ou d'amadou. On le contient en appliquant dessus beaucoup de charpie, et en couvrant le tout avec une compresse et un bandage un peu plus serré qu'à l'ordinaire. Si cela ne suffisait pas, et que la plaie fût à un bras ou à une jambe, il faudrait faire une forte ligature en dessus de la plaie, avec un *tourniquet*, qui se fait dans un moment avec un écheveau de fil ou de chanvre qu'on passe autour du bras, en forme d'anneau; on introduit entre deux une pièce de bois épaisse d'un pouce, et longue de quatre ou cinq; et, en tournant, on serre autant que l'on veut, tout comme un paysan

serre un tonneau ou une pièce de bois sur son char, avec la chaîne et le chaton; mais il faut avoir soin, 1^o. d'arranger l'écheveau de façon qu'il conserve une largeur de deux pouces; 2^o. de ne pas serrer assez fort pour occasionner une inflammation qui dégènerait bientôt en gangrène.

Tous les éloges prodigués au grand nombre d'onguents, sont de pure charlatanerie. (*Voyez* ONGUENTS, BAUMES.) L'art ne contribue pas le moins du monde à la guérison des plaies; c'est la seule nature qui l'opère, et tout ce que nous pouvons, c'est d'éloigner les obstacles qui s'opposent à la réunion. Pour cela, s'il y a quelque corps étranger dans la plaie, comme fer, plomb, bois, verre, morceaux d'habits, de linge, etc., il faut les ôter, si l'on peut le faire avec beaucoup de facilité, sinon s'adresser à un chirurgien, qui décide quel parti on doit prendre; ensuite on panse comme il a été dit.

Bien loin d'être utiles, il y a plusieurs onguents qui pourraient faire beaucoup de mal; et les seuls cas dans lesquels on doit les employer, c'est quand il y a dans la plaie quelque vice qu'il faut détruire par des secours particuliers; mais une plaie fraîche dans un homme sain, n'en demande point d'autres que ceux que j'ai indiqués, et ceux du régime.

Les applications spiritueuses sont ordinairement nuisibles, et ne peuvent convenir que dans un petit nombre de cas, dont les médecins et les chirurgiens seuls peuvent juger.

Comme les accidens qu'on doit craindre sont ceux de l'inflammation, les secours qu'on doit employer sont ceux qui la préviennent: la sai-

gnée, le régime, les rafraîchissans, les lavemens. — Quand la plaie est fort légère, il suffit de ne rien prendre d'échauffant; surtout il faut retrancher l'usage du vin et de la viande.

Quand elle est considérable, le régime rafraîchissant et diététique est encore plus de rigueur. — Les plaisirs de l'amour doivent être interdits aux blessés.

Les baumes, les plantes vulnéraires si vantés, sont fort nuisibles, pris intérieurement, parce que leur usage donne la fièvre, et qu'il faut l'abattre.

PLEURÉSIE.

La nature tend ordinairement à se débarrasser de cette maladie, au moyen d'une évacuation critique de sang par quelques unes des parties du corps, ou par une expectoration et des crachats abondans, ou par la sueur, les urines, etc. On devra donc seconder ses intentions, aussitôt l'invasion de la maladie, sinon le mal fait de rapides progrès. On tiendra le malade tranquille, dans une température modérée, et le plus à son aise possible; on lui appliquera un large cataplasme sur le côté de la poitrine où il ressentira une vive douleur; on lui mettra les pieds à l'eau. Ses boissons seront la décoction d'orge, à laquelle on ajoutera un peu de miel, ou de gelée de groseille; du petit-lait ordinaire, ou une décoction de guimauve et de réglisse; de figes, de raisins secs, de pruneaux, etc. Si le cataplasme et les bains de pieds n'ont pas diminué les accidens, ou que l'agitation soit extrême, on appliquera douze à quinze sangsues sur le même côté; après quoi l'on fera mettre de nou-

veau les jambes à l'eau. S'il y avait délire, danger de suffocation, les sinapismes devront être appliqués aux pieds, et un vésicatoire sur le côté où auront été mis le cataplasme et les sangsues. Si le malade est constipé, on lui donnera un lavement à l'eau d'orge, où l'on aura fait bouillir de la guimauve, ou autres plantes émollientes. Le médecin fera le reste.

POISONS.

Leur action est différente, suivant les espèces. Ils nécessitent donc des secours différens, outre les indications générales à remplir, dont on verra l'énumération à l'article EMPOISONNEMENT. C'est pourquoi on les a divisés en quatre classes.

La première

Renferme les poisons irritans, ou qui déterminent l'inflammation des parties qu'ils touchent. Tantôt c'est un effet semblable à la brûlure, tantôt moins intense en apparence, mais dont le résultat est le même sous le rapport des accidens. Tels sont d'abord les acides, ou toutes les substances qui rougissent la violette, le tournesol, et en général toutes les couleurs bleues des plantes. Voici la liste des acides les plus connus : l'huile de vitriol, le bleu de composition employé en teinture, l'eau forte, l'acide marin ou esprit de sel fumant, l'eau régale, l'acide de l'urine, l'acide spathique, l'acide de l'oseille, l'acide du tartre, le vinaigre et l'acide du citron, l'eau de Javel.

Contre-poisons.

La magnésie calcinée est le meilleur contre-

poison des acides. Il faudra donc gorger de suite le malade d'eau dans laquelle on aura délayé une once de magnésie par litre ; un verre toutes les deux minutes , afin de favoriser le vomissement , et d'empêcher l'action délétère de l'acide qui ne l'a pas encore exercée. Au défaut de magnésie , on administrera une demi-once de savon dissous dans un litre d'eau. Le blanc d'Espagne , la craie , le corail pulvérisé , les yeux d'écrevisses , et délayés dans l'eau , à quelque dose que ce soit , pourront remplacer la magnésie et le savon. Il sera bon de faire prendre des lavemens avec la même préparation des boissons.

2^e. Alcalis ou substances qui verdissent les couleurs bleues des plantes.

Tels sont : la potasse , la pierre à cautère , la liqueur de cailloux , le sel de tartre , la soude caustique , la lessive des savonniers , l'alcali minéral caustique , l'alcali volatil fluor , la chaux vive , ou le lait de chaux.

Contre-poisons.

Le vinaigre , ou le jus de citron , sont les meilleurs. On en mettra deux cuillerées dans un verre d'eau. L'émétique , ou autre vomitif , serait nuisible , en irritant des parties qui le sont déjà.

3^e. Préparations mercurielles.

Telles sont : le sublimé corrosif , le précipité rouge , l'éthiops martial , le vermillon , ou cinabre turbith minéral , le nitre mercuriel , l'eau mercurielle , la dissolution mercurielle , l'onguent gris , ou napolitain.

Contre-poisons.

Le blanc d'œuf délayé dans de l'eau froide, ou, à son défaut, le lait, est un excellent contre-poison ; le seul même que l'on puisse opposer avec succès aux préparations mercurielles. Il est inutile, et souvent dangereux, d'employer de l'eau de chaux coupée avec moitié d'eau ordinaire ; le foie de soufre délayé dans de l'eau de quinquina ; le charbon réduit en poudre. — On donnera donc un verre de dissolution de blanc d'œuf toutes les deux minutes, pour provoquer le vomissement, et neutraliser le poison. Si le vomissement n'avait pas lieu, on peut sans crainte le provoquer, à l'aide d'une plume, avec les barbes de laquelle on chatouille le gosier.

4^e. Préparations arsenicales.

Telles sont : l'arsenic blanc, ou chaux d'arsenic, l'acide arsenical, le sel neutre arsenical de Maquer, le sel arsenical de soude, l'ammoniac arsenical, l'orpiment natif ou artificiel, le réalgar natif ou artificiel, la poudre aux mouches, la pâte de Rousselot, ou du frère Côme.

Contre-poisons.

On n'en connaît pas de particulier. Les soins palliatifs doivent se borner à faire boire plusieurs verres d'eau sucrée, d'eau tiède, ou de décoction de racine de guimauve, de graine de lin, etc. Le vomissement a lieu ordinairement, et le poison est rejeté. On peut mélanger à l'eau sucrée partie égale d'eau de chaux, que l'on prépare en faisant chauffer pendant cinq ou six minutes ; un quart d'once de chaux vive éteinte dans deux litres d'eau. On passera la liqueur à travers un

linge. Il est inutile, et souvent dangereux, de donner la thériaque, la noix de galle, le quinquina, les écorces de pin, de grenade, le foie de soufre, et le vinaigre.

5^e. Préparations cuivreuses.

Telles sont : les fleurs ammoniacales cuivreuses, le vert de gris, ou cristaux devenus la couperose bleue, le vitriol bleu, le sel marin cuivreux, le nitre de cuivre, la chaux de cuivre ou eau céleste.

Contre-poisons.

Le blanc d'œuf délayé dans l'eau connue pour les préparations mercurielles. Toute autre préparation, excepté le lait ou l'eau sucrée, sont inutiles et même dangereuses. (*Voyez plus haut.*)

6^e. Préparations antimoniales.

Telles sont : l'émétique, le beurre d'antimoine, le kermès minéral, ou poudre des chartreux, le soufre doré d'antimoine, le muriate d'antimoine, la poudre d'Algarotti, ou mercure de vie et de mort, les fleurs d'antimoine, la céruse d'antimoine, ou antimoine diaphorétique non lavé, le bézoard minéral, le foie d'antimoine, le safran des métaux, ou verre d'antimoine.

Contre-poisons.

La décoction de noix de galle et de quinquina, d'écorce de chêne, d'orme, de marronnier d'Inde, de saule, ont jusqu'alors offert quelque avantage. On en gorgera le malade, ainsi que d'eau sucrée, pour provoquer le vomissement.

7^e. *Préparations de bismuth, de zinc, et d'étain d'or.*

Telles sont : le sel d'étain, l'étain corné ou fleurs d'étain, le blanc de fard, l'oxide de bismuth, le muriate d'or ou sel régalin, les fleurs de zinc ou pourpolix, la couperose blanche ou vitriol blanc.

Contre-poisons.

Le lait est le meilleur contre-poison des sels d'étain. Quant aux autres, voyez le traitement de l'arsenic; il doit être le même.

8^e. *Préparations d'argent.*

Telles sont : l'argent fulminant, la pierre infernale.

Contre-poisons.

Le sel de cuisine est le meilleur contre-poison de la pierre infernale. On donnera donc abondamment de l'eau salée, en faisant fondre une cuillerée de sel dans deux pintes d'eau. Le vomissement aura lieu.

9^e. *Salpêtre ou Nitre.*

Sel ammoniac, foie de soufre.

Contre-poisons.

L'eau sucrée, et sans l'eau de chaux; les moyens employés contre l'arsenic, peuvent l'être contre le sel ammoniac et le nitre, pour le foie de soufre, le vinaigre ou le jus de citron.

10^e. *Préparations de barite.*

Terre pesante, spath pesante ou barite, muriate de barite ou sel barotique.

Contre-poisons.

Le sel de Glauber, le sel d'epsom ou de Sed-

litz, dissous dans l'eau, à la dose d'une demi-once, dans un litre d'eau, sont les meilleurs; au défaut, l'eau de puits, qui contient beaucoup de plâtre.

11^e. *Phosphore, Cantharides, Verre pillé, Émail.*

Contre-poisons.

Lorsque le phosphore a été avalé dissout dans l'huile, il peut être combattu par la magnésie, la craie, ou l'eau de savon. (*Voyez contre-poison des acides.*) Pour les cantharides, on donne l'huile d'amandes douces, d'olives, l'eau sucrée de guimauve, ou la décoction de graine de lin. Si, malgré l'emploi de ces médicamens, l'ardeur de la vessie et la difficulté d'uriner persistent, on fera des frictions sur la peau de la partie interne des cuisses, avec deux onces d'huile, dans laquelle, à l'aide de la chaleur, on aura fait dissoudre un quart d'once de camphre. On pourra également administrer à l'intérieur huit à dix grains de cette dernière substance délayée dans un jaune d'œuf, si l'empoisonnement est le résultat de l'application des cantharides sur la peau. Quant au verre réduit en poudre, un bain tiède, de l'eau sucrée un demi-verre de cinq en cinq minutes, une grande quantité de haricots ou de pommes de terre, de mie de pain, devront être employés. Ces derniers alimens envelopperont le verre ou l'émail, et les empêcheront d'irriter les parties avec lesquelles ils seront restés en contact. Un vomitif peut être ajouté. Il chassera le reste du verre.

12^e. *Préparations de plomb.*

Telles sont : le sucre, ou sel de Saturne,

l'eau de Goulard, eau blanche, ou végéto-minérale, le blanc de plomb, le massico ou litharge, le minium, le vin adouci par le plomb, les émanations saturnines.

Contre-poisons.

Même traitement des préparations de barite. Le foie de soufre est dangereux.

13^e. *Végétaux irritans.*

Tels sont : l'aconit napel, cape de moine ou cammarucum ; tue-loup ou lycoctorum, anthora, etc.

La coquelourde ou teigne œuf, herbes au vent, anémone des champs, la scamonée, la sabine, la brione ou couleuvrée, la clématide ou vigne blanche, la seille, le rhus radicans ou toxicodendrum, la renoncule des prés, et en général toutes les renoncules, le pignon d'Inde ou noix des Barbades, la palme de Christ, le narcisse des prés, la coloquinte, le concombre d'âne ou sauvage, l'éclairé ou chélidoine, l'impériale, l'ellébore blanc ou noir, toutes les euphorbes, le garou ou saint bois, la gomme-gutte, la gratiolo, l'herbe aux poux ou staphysaigre, la joubarde des toits.

Contre-poisons.

On ne possède que des remèdes palliatifs. Les boissons délayantes, telles que l'eau sucrée, de guimauve, de graine de lin, etc. Après le vomissement, on peut donner plusieurs petites tasses de café préparé, en versant de l'eau bouillante sur huit onces de café en poudre. On laisse le tout infuser pendant une demi-heure, et l'on passe la liqueur à travers un linge. On adminis-

trera, de temps à autre, trois à quatre grains de camphre dans un jaune d'œuf. Si le malade rejette le camphre, on le fait prendre en lavemens, et sous forme de frictions, dans le cas où le ventre deviendrait douloureux, et où il y aurait délire, convulsions, etc. (*Voyez* article EMPOISONNEMENT.)

Seconde classe. — Elle renferme les poisons narcotiques ou stupéfiants, parce qu'ils déterminent la stupeur, l'engourdissement, la pesanteur, et d'autres symptômes analogues. Tels sont les suivans :

L'opium, la jusquiame noire et blanche, l'acide du bleu de Prusse ou prussique, et toutes les matières qui en contiennent, comme l'eau distillée, l'huile, et l'extrait de laurier-cerise, les amandes amères, la laitue vireuse, les solanum et la morelle, l'if, les morviaux ou fruit de cet arbre, l'ers.

Contre-poisons.

On tâchera de chasser le poison par le vomissement et les selles. On donnera d'abord quatre à cinq grains d'émétique, dissous dans un verre d'eau. Les boissons ne seront pas trop abondantes ici; elles sont dangereuses : les acides ne sont utiles qu'après l'expulsion du poison. On administrera, toutes les cinq minutes, une tasse d'eau acidulée avec le jus de citron, le vinaigre, la crème de tartre, alternativement avec une tasse de café, préparé comme il a été dit plus haut. On dissipera l'engourdissement, en frottant les jambes et les bras du malade, avec une brosse ou un morceau de flanelle; on continuera l'usage du café et de la limonade, jusqu'à ce que le ma-

lade soit hors de danger. Trois à quatre cuillerées d'huile de térébenthine données à demi-heure de distance, dans l'infusion de café, ont obtenu quelque succès après l'empoisonnement par l'acide prussique, faible, ou les plantes qui en contiennent.

La troisième classe renferme les poisons narcotico-âcres, qui sont les suivans.

1^{re}. *Section.* — Les champignons.

Contre-poisons.

Il n'y en a point de particulier. Mais aussitôt que l'on éprouve des symptômes d'empoisonnement par les champignons, on administre trois grains d'émétique dans un verre d'eau ; un quart d'heure après, on donne, en trois fois, et à vingt minutes d'intervalle, un second verre d'eau, dans lequel on a fait dissoudre trois grains d'émétique, ou deux grains d'ipécacuana et une once de sel de Glauber. Après avoir fait vomir, on purge par en bas, en donnant, de demi-heure en demi-heure, une cuillerée à bouche d'une potion composée d'une once d'huile de ricin et d'une once et demie de sirop de fleurs de pêcher. On administre un lavement purgatif, préparé en faisant bouillir, pendant un quart d'heure, un litre d'eau, deux onces de casse concassée, un demi-gros de séné, et une demi-once de sel d'epsom. Si l'évacuation n'a pas lieu, on réitère deux ou trois fois le lavement ; enfin, si, malgré tout cela, les champignons ne sont pas évacués, et que la maladie fasse des progrès, on fait bouillir, pendant un quart d'heure, une once de tabac

dans un litre d'eau; on passe, et on donne la liqueur sous forme de lavement. Presque toujours le vomissement est la suite de l'emploi de ce médicament. Après avoir évacué le poison, on donne au malade quelques cuillerées d'une potion composée de quatre onces d'eau de fleur d'orange, d'un quart d'once d'éther, ou de liqueur d'Hoffman, et deux onces de sirop ordinaire, ou mieux, de sirop d'écorce d'orange.

2^e. *Section.* — La noix vomique, l'upas tieulé, l'upas antiar, la fausse angusture, le técnas ou poison américain, le woorara, le camphre, la coque du Levant.

Contre-poison.

Il n'y en a pas de particulier. On doit administrer de suite l'émétique comme il a été dit en parlant des champignons, ou bien chatouiller le gosier avec les barbes d'une plume, ensuite souffler de l'air dans les poumons avec les précautions indiquées en parlant de la mort apparente ou asphyxie. Cette dernière pratique est fort importante. On administre à l'intérieur, à dix minutes d'intervalle, quelques cuillerées d'une potion faite avec deux onces d'eau, un gros d'éther, deux gros d'huile de térébenthine et une demi-once de sucre.

On brûlera la plaie avec un fer chauffé jusqu'au rouge-blanc, si le poison avait été appliqué à l'extérieur; on liera fortement le membre au-dessus de l'endroit blessé, jusqu'à ce qu'un médecin soit arrivé.

3^e. *Section.* — Le tabac, la belladone, le stramoine, la digitale pourprée, le laurier-rose, la

rue, la grande et petite ciguës, l'ivraie, le manceniller, le seigle ergoté.

Contre-poison.

Il n'y en a point de particulier. On administrera l'émétique, comme il a été dit en parlant des poisons *narcotiques* ou *stupéfians*. S'il y a long-temps que le poison a été avalé, on fera usage de purgatifs. (*Voyez* le même paragraphe.) Le poison étant chassé, donner de l'eau vinaigrée, une tasse toutes les cinq ou six minutes; appliquer douze sangsues au ventre, s'il est douloureux, ensuite les mucilagineux.

La quatrième classe renferme les poisons *sceptiques* ou *putréfians*.

1^{re}. Section. — Les vipères, et tous les animaux vénéneux dont la morsure ou la piqûre est accompagnée d'incidens plus ou moins graves. Tels sont : le scorpion, les araignées, la tarentule, l'abeille, le bourdon, la guêpe, le frelon, le taon, la mouche, etc.

Contre-poisons.

Le feu neutralise le venin de ces divers animaux. Il faudra donc commencer par placer une ligature, légèrement serrée pour qu'elle soit supportable, immédiatement au-dessus de la morsure ou de la piqûre; elle doit être de ruban, car des liens trop menus irriteraient la peau, augmenteraient la teinte livide, et favoriseraient le développement de la gangrène. On laissera saigner la plaie, on la pressera doucement pour en retirer le venin; on la trempera dans l'eau tiède pendant quelque temps, après quoi on cautérisera la plaie avec le fer rouge, la pierre infer-

nale, la pierre à cautère, le beurre d'antimoine, ou tout autre caustique.

Le fer rouge est le meilleur de tous. La douleur sera d'autant moindre, et le succès d'autant plus sûr, que le fer sera plus chaud. Il faut qu'il soit plus large que la plaie.

Si l'on emploie la pierre à cautère ou la pierre infernale, on l'écrasera, et on couvrira de sa poudre la surface de la plaie : de la charpie et une compresse formeront l'appareil, qui doit être médiocrement serré, et levé au bout de cinq à six heures.

En général, il faudra opérer avec promptitude, et proportionner la brûlure à la gravité du danger. Il sera bon d'appliquer sur les parties engorgées voisines, un cataplasme de mie de pain, ou un mélange fait avec une partie d'alcali volatil, et le double d'huile. Lorsque les principaux accidents sont bien diminués, l'on ôte le caustique, et on le remplace par un linge imbibé d'huile d'olive; mais on frotte de temps en temps le membre avec la même huile, à laquelle on a ajouté quelques gouttes d'alcali volatil; enfin, la plaie sera traitée comme les plaies simples. Immédiatement après l'accident, on fera prendre au malade un verre d'eau de sureau ou de fleurs d'oranger, dans lequel on versera six ou huit gouttes d'alcali volatil; on renouvellera cette boisson toutes les deux heures; on favorisera la transpiration.

Nota. Il est essentiel d'enlever de suite ou l'aiguillon ou le crochet à venin : c'est par-là que l'on devra commencer.

2^e. Section. — Animaux qui peuvent devenir funestés étant mangés. Tels sont : la dorade,

ou le dauphin; le congre, le scombres, le clupé cailleux tassart, les moules, etc.

Contre-poisons.

Il n'y en a point de particulier. On commencera par donner un émétique, quatre ou cinq grains dissous dans un verre d'eau, s'il y a peu de temps que le poison a été avalé. Dans le cas contraire, un purgatif et un lavement de même nature, préparé comme il a été indiqué à l'article *IVRESSE*, devront être préférés. Immédiatement après, on fera prendre des morceaux de sucre, sur lesquels on aura mis vingt ou vingt-cinq gouttes d'éther; une potion antispasmodique. La boisson habituelle sera de l'eau acidulée par le vinaigre ou le jus de citron. (*Voyez pour le reste article EMPOISONNEMENT.*)

3^e. *Section.* — Virus putréfiant et sceptique, produisant la pustule maligne ou charbon malin.

Contre-poisons.

Les caustiques et les scarifications devront être employées dans le plus bref délai sur les petites pustules qui s'élèveront à la surface de la peau, après le contact de laine ou de peaux d'animaux morts à la suite de fièvre gangreneuse ou de toute autre maladie aiguë. On prendra les précautions indiquées à l'occasion de la piqûre ou morsure d'animaux vénéneux. La limonade et la diète sont de rigueur. Le chirurgien fera le reste.

POLLUTIONS.

Cette maladie est souvent difficile à guérir, quelquefois incurable. Éviter les causes que l'on suppose la produire, et se soumettre à un régime

fortifiant, tels sont les moyens curatifs à lui opposer.

POLYPE DE LA MATRICE.

Le grand remède contre les polypes est la ligature. Cette opération est délicate et ne doit être confiée qu'à un chirurgien habile.

Lorsque le polype de matrice fait saillie au dehors, qu'il est volumineux, et qu'il gêne la marche, il faut le soutenir à l'aide d'un bandage ou d'un suspensoir fait pour cet usage. Cette précaution devient surtout utile, si le polype a occasionné une déchirure et une hémorragie utérine.

POULAINS. (*Bubons vénériens.*)

Lorsque les bubons sont naissans, c'est-à-dire, qu'ils commencent à se manifester, et qu'ils n'ont pas encore fait éprouver beaucoup de douleur au malade, il faut tenter de les faire disparaître par la résolution, en empêchant l'afflux des humeurs d'avoir lieu dans l'endroit qui est le siège de l'irritation.

Pour cela le malade doit suivre un régime adoucissant, et prendre tous les deux ou trois jours quelque léger purgatif, tel que la décoction de tamarins et de séné, à la dose de trois gros pour une pinte d'eau; le sel de Glauber, à celle d'une once dans une pinte de bouillon de veau. La tumeur sera recouverte d'un emplâtre de diachilon gommé, que l'on renouvelera tous les deux jours; si la tumeur, au lieu de diminuer par ces moyens, continuait d'augmenter, il faudrait avoir recours à des applications de huit à dix sangsues, renouvelées trois à quatre fois

dans l'espace de trois à quatre jours, et continuer le même traitement qu'auparavant.

Quand les bubons sont anciens, et que les malades éprouvent de très vives douleurs, il n'est guère possible d'en obtenir la résolution, et on doit travailler à favoriser la suppuration.

On appliquera sur ces sortes de bubons des cataplasmes de mie de pain et de lait chaud, et on les renouvellera très souvent. Si la tumeur était fort ancienne, et que la suppuration n'avancât que très lentement, on ajouterait à ces cataplasmes des oignons de lis, des oignons ordinaires, ou de l'oseille cuite.

Lorsque la tumeur s'est ouverte, et que le pus s'en est écoulé, on la panse deux fois le jour avec de l'onguent basilicum.

PRIAPISME, ou Érection continuelle et douloureuse de la verge.

Cette maladie n'attaque guère que les personnes qui sont dans la jeunesse, et qui ont un tempérament très échauffé. Elle est rarement de longue durée, mais quelquefois elle est mortelle. Les vieillards en sont moins souvent atteints, mais chez eux elle est plus rebelle. Le priapisme s'accompagne d'un désir insatiable de l'acte vénérien, qui va jusqu'à troubler le jugement, et faire perdre toute pudeur; chez les femmes il prend le nom de *fureur utérine*, ou *nymphomanie*.

Le remède le plus essentiel est de soustraire la personne qui en est affectée aux causes qui l'ont fait naître. Ces causes sont le plus souvent la lecture des ouvrages érotiques, les discours lascifs, la société des femmes, etc. Il faut ensuite avoir

recours aux tempérans et aux rafraîchissans , comme la saignée , lorsqu'il y a lieu de craindre quelque inflammation. Le lait , le petit-lait , la limonade , l'orgeat , les émulsions , les boissons nitrées , les bains , les demi-bains tièdes , sont de la plus grande utilité.

PURGATION.

Il est aussi ridicule de croire à la nécessité indispensable de se purger au moins une ou deux fois après une maladie , que dans l'intention de la prévenir en le faisant à des époques déterminées. (*Voyez REMÈDES DE PRÉCAUTION.*)

R

RACHITIQUES.

ON emploie , de nos jours , pour redresser les os courbés des enfans nés rachitiques et débiles , divers appareils et des machines dont l'usage n'est pas moins pernicieux. L'inaction à laquelle sont condamnés ces petits individus , qui se trouvent comme écrasés sous leur poids , est mille fois plus nuisible que le soutien qu'on prête à leur membre ne leur est utile. Ils tombent bientôt dans un dépérissement absolu et sans remède.

RAGE.

Une personne mordue par un animal enragé n'éprouve guère les symptômes de la rage avant le trentième ou quarantième jour ; il faut cependant la secourir immédiatement après l'accident. On la déshabillera et on mettra les vêtemens dans l'eau , pour prévenir la contagion , dans le

cas où ils auraient touché la bave. Si la morsure est récente, on la laissera saigner, et on la pressera dans tous les sens, pour faciliter l'écoulement du sang; alors on la lavera avec de l'eau, et mieux encore avec de l'eau tiède, dans laquelle on aura fait fondre du sel ou du savon. Si la morsure est petite et profonde, au défaut de pouvoir l'agrandir soi-même, ce qui serait nécessaire, on prendra plus de précaution à faire pénétrer dans son intérieur l'eau de savon. Quand bien même la blessure ne serait que superficielle, il ne faudra point négliger cette ablution, parce que souvent les blessures paraissent superficielles, quoique le venin ait pénétré profondément. Si la plaie ne saigne pas convenablement, on l'irritera avec un linge un peu rude. On appliquera sur chacune d'elles un charbon rouge, ou mieux un morceau de fer rougi à blanc; de la potasse caustique, ou, avec les barbes d'une plume, de l'huile de vitriol. Le but de cette cautérisation est de brûler le virus, et de transformer la plaie en brûlure. La cautérisation doit être profonde, et l'on doit éviter les parties saines. S'il y avait un trop grand nombre de plaies, on pourrait retarder au lendemain la cautérisation de quelques unes, que ferait alors le chirurgien. Si les plaies sont à la tête, on devra raser les cheveux, afin d'apercevoir et de ne point oublier à cautériser toutes les parties mordues. Si le gonflement et l'inflammation de la tête succédaient à la cautérisation, il faudrait faire usage de fermentations émollientes, et panser la plaie comme si elle était simple. La morsure des lèvres, des joues et des paupières, doit être profondément brûlée,

et on doit y entretenir long-temps la suppuration. La cautérisation des paupières demande quelques précautions : on doit les soulever, pour les éloigner de l'œil, et brûler les bords de la morsure, à l'aide d'un petit pinceau trempé dans un caustique. Si la bave de l'animal enragé avait touché le globe de l'œil, il faudrait le faire baigner dans de fort vinaigre, ou y passer légèrement le pinceau imbibé dans ce caustique. Il n'y aurait d'autre inconvénient que celui de donner lieu à une légère inflammation, et un larmolement considérable. Dans ce cas, on lavera l'œil avec de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir de la graine de lin, de la racine de guimauve ou de la gomme, et à laquelle on ajoutera quelques gouttes de laudanum de Sydenham. Si la plaie était dans la bouche, on ferait laver celle-ci avec de l'eau et du vinaigre, puis on cautériserait la morsure avec le fer rouge. Les caustiques liquides auraient l'inconvénient de se mêler à la salive, et d'étendre leur action sur les parties saines plus ou moins importantes. Si la morsure est voisine d'une artère, et, dans ce cas, on voit un battement plus ou moins considérable, suivant qu'elle est plus grosse et plus superficielle, il y aurait du danger à cautériser profondément. On se bornera à toucher légèrement cette surface avec un pinceau imbibé d'eau forte, d'huile de vitriol, de beurre d'antimoine ou tout autre caustique. Il serait peut-être plus convenable, au lieu de cautériser, de mettre sur la plaie lavée, d'abord avec de fort vinaigre, une petite quantité de poudre de cantharides ou de quelque onguent âcre. Si la morsure est ancienne, que la plaie soit cicatrisée,

et que l'on ait la certitude que l'animal est enragé, il faut brûler l'endroit, et faire suppurer la plaie qui résulte de cette brûlure. Il est à observer qu'il faudra bien se garder de dire au malade qu'on le croit enragé; mais que c'est une mesure de précaution prise en sa faveur. Si la rage était déclarée, le médecin seul peut exécuter le traitement qui est convenable. On se bornera à enfermer le malade.

RÉGÉNÉRATION DES CHAIRS.

Il n'y a plus que les charlatans qui disent au peuple que les chairs se régènèrent, car c'est une erreur. Des expériences incontestables ont mis cette vérité hors de doute. Rien dans l'homme ne se régénère, à l'exception des cheveux, des poils, des ongles, de l'épiderme. Ainsi rien n'est plus contraire à la guérison d'une plaie, que de la fatiguer de remèdes et d'onguents désignés par les noms bizarres de *détersifs*, *sarcotiques*, *incarnatifs*, etc.

RÈGLES. *Époque des Règles. Erreurs à ce sujet.*

C'est faussement que l'on a attribué cet écoulement périodique à l'influence de la lune, sans songer qu'alors toutes les femmes devraient être réglées à la même époque; qu'il en est chez lesquelles les règles sont loin de revenir à chaque phase lunaire, etc.

Éruptions premières des Règles.

Les règles n'arrivent point subitement. Elles sont ordinairement précédées de symptômes qui

les annoncent. Ces symptômes sont des chaleurs, des pesanteurs, des douleurs sourdes dans les reins, une tension et une dureté dans le sein; des maux de tête, la perte de l'appétit, des lassitudes dans les membres, la pâleur du visage, et quelquefois même un peu de fièvre.

Quand une fille est dans l'âge d'être réglée, et qu'elle s'aperçoit de ces symptômes, il faut qu'elle emploie tous les moyens de solliciter cette évacuation salutaire; ainsi elle s'asseioera souvent sur la vapeur de l'eau chaude; elle mettra ses jambes dans de l'eau chaude, et elle boira des tisanes adoucissantes, telles que la décoction d'orge et de guimauve, etc.

Mauvaises qualités attribuées aux Règles des femmes.

De tout temps on s'est plu à attribuer au sang des règles, des propriétés malfaisantes: comme d'empêcher la fermentation, corrompre les viandes, faire troubler certaines liqueurs, etc. Rien n'est plus frivole que ces craintes; le sang qu'une femme bien portante d'ailleurs, rend dans ses règles, est rouge et pur, et ne diffère en rien de celui qu'elle pourrait perdre par une hémorragie nasale.

Règles immodérées.

L'hydropisie, la consommation et la mort peuvent en être la suite, si l'on n'y apporte pas de bonne heure les soins convenables.

Dès qu'une personne s'aperçoit que les règles coulent plus abondamment que de coutume, et surtout si cela a lieu vers l'âge de quarante à cinquante ans, comme il arrive le plus souvent,

elle devra réprimer l'effervescence qui a lieu chez elle par les moyens suivans :

Elle gardera un repos absolu de corps et d'esprit. Il serait même utile qu'elle se tînt au lit la tête basse, si la perte du sang était excessive.

On la mettra à une diète légère et rafraîchissante ; on ne lui donnera que des bouillons de veau et de poulet. Elle boira une tisane de grande consoude édulcorée avec le sirop de violette, ou une légère infusion de fleurs d'ortie blanche, et de mille-feuille.

Si la maladie est ancienne, et que la personne soit déjà épuisée par la grande quantité de sang qu'elle perd chaque fois, elle viendra à l'usage d'astringens énergiques, tels que le cachou et l'alun pulvérisés, que l'on prendra trois fois par jour, à la dose de cinq grains chaque, dans une petite quantité de sirop de roses. On pourra également faire une potion avec quatre onces de teinture de roses, et vingt gouttes de laudanum que l'on administrera par cuillerées d'heure en heure.

Si ces moyens ne suffisent pas, on donnera deux gros de quinquina en poudre, dans un petit verre de vin.

Suppression des Règles.

Quand la suppression des règles est occasionnée par quelques affections subites de l'âme, telles que le chagrin, la colère, la peur, elle est ordinairement suivie d'accidens plus ou moins graves, qui ne cessent que par le rétablissement de l'évacuation supprimée. Pour l'obtenir, il faut employer tout ce qui peut amuser et récréer la

malade, et calmer son imagination par des conversations douces.

Ces moyens suffisent rarement seuls. On doit les seconder par des bains de pieds chauds, par des applications de sangsues à la vulve; des ventouses aux cuisses et aux aines, des saignées de pied. Il est encore utile d'administrer des bains chauds, des fomentations relâchantes, et des lavemens luxatifs.

Le traitement à employer est encore le même, quand les règles sont supprimées tout à coup par le froid, une chute ou toute autre cause semblable.

Il arrive quelquefois que les règles se suppriment sans cause sensible. Si la femme jouit, malgré cela, de toute sa santé, elle ne doit faire aucun remède, et laisser à la nature le soin de les rétablir. Mais s'il survient quelque accident, tel que des douleurs de tête, des lassitudes, la perte de l'appétit, il est important, pour l'entretien de la santé, de rappeler l'évacuation menstruelle.

La femme est-elle habituellement robuste et vigoureuse, elle se fera faire une saignée du bras, mangera peu, fera usage de bouillons de veau et de poulet, de tisane d'orge, et prendra quelques légers purgatifs. Elle mettra les jambes dans l'eau chaude, à l'époque où l'évacuation avait l'habitude de se faire. Elle prendra quelques lavemens à l'eau simple. Enfin, si ces moyens ne sont pas suffisans, elle en viendra aux applications de sangsues à la vulve.

Si la personne qui éprouve une suppression de règles est d'une santé languissante, qu'elle ait le teint pâle, elle aura le soin de se donner beaucoup d'exercice, d'user d'alimens sains. On lui

administrera intérieurement quelques préparations martiales, telles que la limaille de fer, infusée pendant vingt-quatre heures dans du vin, à la dose de deux onces par pinte; la limaille de fer porphyrisée, unie au miel ou à la conserve des roses, à la dose de dix à douze grains par jour. La décoction de quinquina, la poudre de rathania, sont aussi utiles pour donner du ton aux solides.

Lorsque la suppression de l'évacuation périodique est l'effet d'une maladie, il ne faut tenter aucun moyen pour la rappeler; il ne faut travailler qu'à guérir la maladie qui a causé la suppression, et elle reviendra d'elle-même, quand la santé sera rétablie.

Cessation des Règles.

La cessation des règles n'est pas une maladie par elle-même; c'est un effet aussi naturel que la chute des cheveux, des dents, et causée par l'âge. Cette vérité se manifeste chez les femmes du peuple et les paysannes, parmi lesquelles on n'en voit point de malades, si ce n'est celles qui ont mené une vie très irrégulière, et qui ont le sang vicié, parce que la cessation des règles devient pour elles la cessation d'un écoulement au moyen duquel elles se purgent des humeurs qui les corrompent. Il n'y a donc qu'un petit nombre de cas où les femmes doivent faire usage de remèdes à cette époque. Un cautère est souvent le meilleur moyen à employer pour faire cesser les accidens; mais comme il est incommode, il ne faut y avoir recours qu'après avoir épuisé les autres ressources. En conséquence, on se fera appliquer quelques sangsues à la vulve, et on mettra les jambes

à l'eau de temps à autre. On se purgera une ou deux fois avec une infusion de quatre gros de séné et de rhubarde, dans un verre d'eau. Par-là, on empêchera le sang de se porter à la tête, et on se débarrassera de l'excédant des humeurs. On ne prendra que des alimens très sains et de facile digestion, et on diminuera un peu leur quantité. Il faudra être très réservé sur le vin, le café et les liqueurs échauffantes.

Mais lorsque la cessation des règles se fait sans aucun trouble dans la santé, la femme devra s'abstenir de toute espèce de médicamens, et ne rien changer à sa manière de vivre.

Éruption des Règles se faisant difficilement.

Lorsqu'une fille est parvenue à l'âge où les règles paraissent ordinairement, et que, loin de se manifester, on voit au contraire diminuer la santé et les forces de cette jeune personne, au lieu de la renfermer et de la bourrer des préparations martiales, *d'assa fœtida* et d'autre drogues aussi dégoûtantes, il faut l'envoyer habiter la campagne, la distraire par tous les amusemens et exercices champêtres, et qu'on la nourrisse de bons alimens. Par ces moyens, on facilitera sûrement l'éruption des règles, et l'on empêchera que la constitution ne s'affaiblisse.

RENOUEURS.

C'est sur toutes les fractures nouvelles que les renoueurs excellent, car lorsqu'elles sont vieilles, il est impossible que leur ignorance ne soit pas reconnue aux horribles difformités qu'elles ont produites; jamais ce n'est la faute du renoueur. C'est principalement à relever les côtes prétendues en-

foncées qu'il est habile. Puisqu'une côte ne peut s'enfoncer, c'est donc à tort que l'on torture le malade, sous prétexte d'enfoncement des côtes. (*Voyez CHARLATAN et ENTORSE.*)

REPOS après le repas.

Le repos est généralement utile dans le moment où l'estomac, plein d'alimens, travaille à en effectuer la digestion. Toutes distractions des forces est nuisible; il faut que l'œuvre de la digestion s'accomplisse. Se fait-il avec peine? nous sentons un penchant invincible à dormir. Les peuples du midi donnent au sommeil l'heure qui suit immédiatement le repas pris au milieu du jour. La sieste est une habitude presque généralement répandue en Espagne, en Italie. La classe ouvrière, en France, s'y livre immédiatement après le repas.

RÉTENTION D'URINE.

Quelle qu'en soit la cause, il faut tenir le ventre libre par des lavemens émolliens. Les alimens seront très légers; les boissons, du bouillon léger, des décoctions et infusions de plantes mucilagineuses. Les remèdes les plus doux étant toujours les plus sûrs, des fomentations émollientes sur le bas ventre, des demi-bains tièdes, ont réussi un très grand nombre de fois; mais souvent l'introduction de la sonde est utile, et un chirurgien peut seul la faire. Quand la rétention d'urine est occasionnée par la grossesse, elle n'exige le plus souvent aucun remède; il suffit que la femme qui l'éprouve cherche, étant dans son lit, une position qui éloigne le fardeau qu'elle porte des parties inférieures du bassin; et elle la

trouve facilement, en se mettant sur l'un et l'autre côté; d'ailleurs l'accouchement la met à l'abri des récidives.

RHUME.

La diète, la vapeur d'eau chaude tenue dans la bouche, les jambes à l'eau, quelques sangsues autour du col, une chambre chaude, etc., sont les moyens curatifs à opposer au rhume, dès sa naissance. Jamais, quelque peu intense qu'il soit, on ne doit le négliger; il dégénère en pleurésie, fluxion de poitrine et pulmonie. Les liqueurs fortes sont plutôt capables d'accroître la violence du rhume, que d'y apporter soulagement. S'il était violent, voyez ce qui est ordonné à l'article ESQUINANCIE.

Il n'est point d'autre moyen de se garantir du rhume, que de se familiariser avec l'air, de fuir les chambres chaudes, et de diminuer peu à peu ses vêtemens.

Rhume de cerveau des enfans.

Cette maladie incommode beaucoup les enfans, et les empêche de dormir. Elle vient souvent de ce que leurs berceaux sont exposés à des vents coulis.

Il faut se contenter d'exposer leur tête à la vapeur de l'eau chaude, et de leur graisser les narines avec du beurre frais, ou de l'huile d'amandes douces. On doit aussi éviter de les faire passer subitement d'un lieu échauffé dans un lieu froid.

ROUGEOLE.

Elle est contagieuse comme la petite vérole; aussi faut-il prendre ses précautions pour éviter

la communication. Tout le traitement se borne à favoriser l'éruption, et calmer la trop grande irritation que détermine la fièvre. En général, il est le même que pour la petite vérole (*Voyez* cet article). Dans le cas de cours de ventre excessif, la vie du malade est dans un très grand danger; il faudra tâcher de l'arrêter, en donnant, pendant quelques jours, une petite dose de rhubarbe, le matin; et le soir, un calmant. Le neuvième jour est ordinairement le plus à craindre. La rentrée subite de l'éruption, et le délire, sont également très à redouter. (*Voyez* PETITE VÉROLE, même accident.)

Lorsque la toux est fréquente, et que le malade sent sa gorge sèche, lorsqu'il respire difficilement, on lui fera exposer sa tête à la vapeur de l'eau chaude. On lui donnera de temps à autre un peu d'huile d'amandes douces, où l'on aura dissous du sucre. Ce médicament apaise le chatouillement qui fait tousser. S'il se manifeste des taches pourprées ou noires, il faudra aciduler la boisson du malade; si ces symptômes vont en augmentant, donner le vin de quinquina, comme on l'a dit article PETITE VÉROLE. (*Voyez*, pour la convalescence, les préceptes à suivre après cette maladie.)

S

SAIGNÉES DE PRÉCAUTION.

LE paysan sain est, en certain pays, dans l'usage immémorial de confier son bras au médecin du village. Cette pratique n'a point de suites fâcheuses; un affaiblissement momentané en est le seul résultat chez les hommes jeunes et

vigoureux ; mais pour les vieillards et pour les êtres faibles , voici quels en sont les effets inévitables : l'homme avancé en âge tombe dans un affaiblissement dont il ne se relève qu'avec beaucoup de peine , ou devient hydropique ; l'adulte débile court les mêmes dangers , et tout au moins se charge d'un embonpoint incommode , par suite du relâchement qu'occasionne la saignée dans le système graisseux. D'ailleurs, un semblable usage est d'autant plus pernicieux , que l'on en contracte bientôt la fâcheuse habitude , et que rien n'est plus dangereux que de les interrompre.

SAIGNEMENT AU NEZ.

Il est salutaire aux personnes qui sont très fortes ; mais s'il est trop abondant , ou qu'il arrive à des individus faibles , il faut de suite l'arrêter. On fera tenir le malade au grand air , presque droit , ayant la tête un peu penchée en arrière , et les jambes trempées dans de l'eau chaude au degré du *lait nouvellement trait*. Il mettra pareillement ses mains dans l'eau également chaude ; on serrera les jarretières plus qu'à l'ordinaire ; on pourra encore lui faire des ligatures au bras , à l'endroit où l'on fait sa saignée ; on les lâchera à mesure que l'écoulement du sang se ralentira ; on introduira dans la narine de la charpie trempée dans de l'eau acidulée avec le vinaigre ou de l'eau de roses , de noix de galle , etc. Un moyen qui arrête pour l'ordinaire le saignement au nez , est de plonger les parties génitales dans de l'eau froide. Si le sang coulait par l'*arrière-narine* , et que le malade fût en danger de suffoquer , il faudrait tamponner les deux ouvertures. Mais comme le chirur-

gien seul peut faire cette opération, on se contentera, en l'attendant, de mettre à exécution les moyens ci-dessus indiqués, et de faire cracher au malade le sang qui tendrait à être avalé. Lorsque le sang sera arrêté, le malade sera couché épaules et tête hautes, ne touchera à son nez en aucune façon, et devra rester dans la plus grande tranquillité, et le plus à son aise possible.

SANTÉ.

Règles pour conserver sa santé en hiver.

Garantissez bien vos pieds de l'humidité, et votre tête du froid, lorsque vous êtes au lit; évitez de faire des repas trop copieux, et buvez, mais modérément, des liqueurs chaudes et généreuses, mais non inflammatoires. Ne sortez pas sans avoir déjeuné; fuyez l'air de la nuit, comme vous fuiriez la peste, et tenez vos appartemens bien secs par un bon feu. En observant ce petit nombre de règles si simples, vous pouvez vous promettre une santé beaucoup meilleure que celle que vous attendriez de l'usage des remèdes les plus vantés.

SCARLATINE.

Sans aucun doute, cette maladie est très contagieuse; elle peut se communiquer comme les autres affections qui ont ce caractère, par inoculation et par exhalaison. La scarlatine est ordinairement sans danger, lorsqu'elle est simple, c'est-à-dire, sans complication d'inflammation et d'ulcération à la gorge. Il suffit alors d'éviter la chaleur et le froid, de tenir la chambre propre, d'y renouveler l'air, de commander une diète

légère, des boissons délayantes acidulées; mais quand la gorge est enflammée, que la respiration est gênée, on doit appliquer quelques sangsues sous chaque oreille. S'il y a un fort délire, on appliquera plusieurs sangsues à chaque tempe, et l'on fera mettre les pieds à l'eau. Pour remédier à l'insomnie, on mettra quelques gouttes de laudanum dans une tasse de tisane, que l'on administrera le soir.

La scarlatine devient très souvent maligne, et alors il faut promptement aller chercher le médecin. On pourra toujours donner quelques verres de vin de quinquina, comme nous l'avons dit article PETITE VÉROLE.

SCORBUT.

Le scorbut n'est point contagieux. S'il attaque en même temps un très grand nombre d'individus, c'est que tous ont été soumis aux mêmes causes débilitantes qui lui ont donné naissance. Cette maladie débute graduellement, et n'offre point de cas alarmant où l'on soit obligé à une médecine active.

L'air que respirera le malade sera sec et chaud. S'il menait une vie sédentaire, il prendra de l'exercice et de la dissipation; s'il était triste, des viandes et des végétaux frais seront la base de sa nourriture. Il boira du vin généreux.

SOLEIL. (*Coups de*)

On appelle *coup de soleil*, les maux qui résultent d'une trop forte action du soleil sur la tête; c'est la même chose que l'insolation.

Si l'on fait attention que le bois, la pierre, et les métaux exposés à l'action du soleil, s'é-

chauffent même dans les climats les plus tempérés, au point que l'on ne peut les toucher sans se brûler, on comprendra tout le danger qu'on court si la tête est exposée à une telle chaleur. Les vaisseaux se dessèchent, le sang s'épaissit; il se forme une véritable inflammation qui quelquefois tue en très peu de temps. C'est un coup de soleil qui tua Manassès, mari de Judith; car, comme il était auprès de ceux qui liaient des gerbes aux champs, la chaleur lui donna sur la tête; il tomba malade, se mit au lit, et mourut. Les signes qui caractérisent un coup de soleil, sont le séjour dans un endroit où il donnait fortement, un violent mal de tête, avec la peau chaude et extrêmement sèche, les yeux rouges et secs, ne pouvant rester ouverts ni soutenir la lumière; quelquefois un mouvement continuel dans la paupière; du soulagement par l'application de quelques liqueurs fraîches, souvent une impossibilité de dormir; d'autres fois, un grand assoupissement, mais accompagné de réveils violents; une fièvre très forte, un abattement et un dégoût total; quelquefois beaucoup d'altération; d'autres fois point. La peau du visage est souvent brûlée.

L'on est exposé aux coups de soleil dans deux saisons de l'année, et au printemps, et dans les grandes chaleurs; mais ils sont bien différens dans leurs effets; au printemps, les gens de la campagne, les ouvriers, y sont peu sujets, et ce sont les gens de la ville, les personnes délicates, qui ont pris peu de mouvement pendant l'hiver et qui ont amassé beaucoup d'humeurs. Si dans ces circonstances elles vont au soleil, comme il a déjà une certaine force; que par le genre

de vie qu'elles ont mené , les humeurs sont déjà fort disposées à se porter à la tête ; que la fraîcheur du terrain , surtout quand il a plu , fait qu'on ne se réchauffe pas aussi bien les pieds , il agit sur la tête comme un vésicatoire , et il y détermine une plus grande quantité d'humeurs ; ce qui procure de violens maux de têtes , accompagnés souvent de lancées vives et fréquentes , et de douleurs dans les yeux. Mais ce mal est rarement dangereux ; les gens de la campagne , les personnes de la ville , qui n'ont point discontinué l'exercice pendant l'hiver , ne craignent point ces soleils de printemps. Les coups de soleil en été sont beaucoup plus fâcheux , et ils attaquent les ouvriers et les voyageurs qui sont long - temps exposés à l'ardeur du soleil.

C'est alors que le mal est porté à son plus haut degré , et que les malades meurent souvent sur la place. Dans les pays chauds , cette cause tue plusieurs personnes dans les rues , et fait de grands ravages dans les armées en marches et dans les sièges. L'on en voit de tristes effets dans les pays tempérés. Après avoir marché tout le jour au soleil , un homme tomba en léthargie , et au bout de quelques heures mourut avec les symptômes de la rage. On a vu un couvreur , un jour très chaud , se plaindre à son camarade d'un violent mal de tête , qui augmentait de minute en minute ; au moment où il voulut se retirer , il tomba mort , et fut précipité. Cette cause produit très fréquemment , dans les campagnes , des frénésies très dangereuses que le peuple appelle *fièvres chaudes*. L'on en voit plusieurs toutes les années.

L'effet du soleil est encore plus dangereux ,

si l'on y est exposé pendant le sommeil. Deux faucheurs s'endormirent sur un tas de foin, la tête nue; ayant été réveillés par les autres, ils chancelèrent, prononcèrent quelques mots qui n'avaient point de sens, et moururent. Quand l'effet du vin et celui du soleil se réunissent, ils tuent très promptement, et il n'y a pas d'année qu'on ne trouve mort dans les chemins, des paysans qui étant ivres, vont tomber dans quelques coins, où ils périssent par une apoplexie solaire et vineuse. Ceux qui échappent conservent souvent toute leur vie, des maux de tête et quelque dérangement dans les idées. On a vu qu'après quelques jours de violens maux de tête, le mal se jetait sur les paupières, qui restaient long-temps rouges et fort étendues, sans qu'on pût les ouvrir. On a vu des personnes chez lesquelles un coup de soleil occasionnait un délire continuel, sans fièvre, et sans qu'elles se plaignissent du mal de tête.

Quelquefois la goutte seréine en a été la suite. Il est fort commun de voir des personnes chez lesquelles un long séjour au soleil laisse une impression dans l'œil qui leur fait apercevoir différens corps voltigeans en l'air, et qui troublent la vision.

Chez les enfans fort jeunes, qui ne sont jamais exposés si long-temps à une si violente ardeur, mais sur lesquels une petite cause agit, le mal se manifeste par un assoupissement profond qui dure plusieurs jours, par des rêveries continuelles, mêlées de fureur et de frayeur, presque comme quand ils ont eu une violente peur; par des mouvemens convulsifs; par des maux de tête qui redoublent par accès, et leur font pousser de

hauts cris ; par des vomissemens continuels. On a vu des enfans qui , après un coup de soleil , ont conservé long-temps une petite toux.

Les vieillards qui s'exposent imprudemment au soleil , ne savent pas tout le danger qu'ils courent. On a vu un homme qui , le jour libre d'une fièvre tierce , se tint à dessein fort long-temps au soleil , tomber dans une attaque d'apoplexie qui l'emporta le lendemain. Lors même que le mal n'est pas prompt , cependant cette habitude dispose certainement à l'apoplexie et aux maux de tête. Un des plus légers effets du soleil sur la tête , c'est de procurer un rhume de cerveau , un mal de gorge , un enrouement , un gonflement des glandes du col , une sécheresse dans les yeux , qui se fait quelquefois sentir long-temps.

L'effet de la trop violente chaleur du feu est le même que celui du soleil. Un homme s'étant endormi la tête contre le feu , mourut apoplectique dans ce sommeil.

L'action du soleil trop fort ne nuit pas seulement lorsqu'elle tombe sur la tête , mais elle nuit encore aux autres parties ; et ceux qui y restent exposés , en préservant la tête , essuient des douleurs violentes : un sentiment de chaleur et une roideur considérables dans ces parties qui ont été desséchées , comme aux jambes , aux genoux , aux cuisses , aux reins , aux bras ; quelquefois ils prennent de la fièvre.

En examinant un malade d'un coup de soleil , il faut faire attention s'il n'y a point d'autres causes concourantes. Un voyageur , un manoeuvre , sont souvent autant affectés par la fatigue de la route ou du travail , que du soleil.

Il est très important de traiter d'abord les coups de soleil. Si on les néglige, ceux mêmes qui auraient été aisés à guérir, deviennent très fâcheux. On les traite par les saignées et les rafraîchissans de toute espèce, en boissons, en bains et en lavemens.

Si le mal est pressant, il faut commencer par une très forte saignée, et la réitérer, ou des sangsues au col. Elles font quelquefois disparaître sur-le-champ tous les accidens; d'autres fois, on doit les réitérer. Il fallut saigner neuf fois Louis XIV, pour le sauver, en 1658, après un coup de soleil qu'il reçut à la chasse.

Après la saignée, on met les jambes dans l'eau. C'est un des remèdes qui soulagent le plus promptement; et on a vu le mal de tête se dissiper et revenir à proportion du nombre et de la longueur des bains de jambes. Il faut, quand le mal est grave, en venir au demi-bain, et même au bain entier; mais il ne doit être que tiède, non plus que les bains des pieds: l'eau chaude serait très nuisible.

Les lavemens faits avec une décoction d'herbes émollientes quelconques, produisent aussi un très bon effet.

La limonade faite avec du jus de citron et de l'eau, est la meilleure boisson dans ce cas, ou de l'eau et du vinaigre, qui suppléent très bien à la limonade, et ce qui est encore plus efficace, du petit-lait très clair avec un peu de vinaigre. Toutes ces boissons peuvent être bues fraîches. L'on applique sur le front, sur les tempes, sur toute la tête même, des linges trempés dans de l'eau fraîche et un peu de vinaigre rosat; ce qui peut

tenir lieu de tous les autres remèdes employés dans ce cas. Ceux qu'on vante le plus, sont le jus de pourpier, de laitue, d'artichaut sauvage, et de verveine.

Les bains froids ont quelquefois guéri des cas presque désespérés.

Il est certain que si l'on est tranquille, on recevra plus aisément un coup de soleil qu'en se donnant du mouvement, et l'usage des chapeaux blancs ou de quelques feuilles de papier sous un chapeau noir, contribue sensiblement à prévenir les mauvais effets d'un soleil médiocre; mais il est inutile contre un très fort.

La constitution naturelle, ou celle qui est changée par l'habitude, mettent une très grande différence entre les effets du soleil sur différentes personnes. L'on s'accoutume à ses impressions comme à celle de tous les autres corps qui agissent continuellement sur nous, et l'on parvient à être exposé impunément à son ardeur, comme l'on parvient à soutenir, sans être incommodé, la rigueur des plus grands froids. L'homme est fait pour supporter beaucoup plus de choses qu'il ne le fait; il ne connaît presque jamais ses forces chez les nations civilisées, parce que l'éducation qu'il reçoit tend toute à les détruire, et réussit toujours dans ce projet. Si l'on veut voir l'homme physique tout entier, c'est chez les nations sauvages qu'il faut le chercher; c'est là seulement où l'on voit ce que nous pourrions être. Nous ne pouvons, à coup sûr, que gagner à adopter leur éducation corporelle; et il n'est pas trop démontré que nous perdissions en faisant le même troc pour l'éducation morale.

SOMMEIL.

On pense assez généralement qu'il est nuisible de dormir trop, et en conséquence qu'il faut réveiller ceux qui s'abandonnent à un sommeil prolongé. La nutrition s'accomplissant plus complètement pendant le repos plus ou moins absolu des organes extérieurs, toutes les humeurs peuvent devenir trop abondantes par l'effet de cette habitude, de sorte qu'il en naisse une disposition prochaine à plusieurs maladies, et notamment à l'apoplexie. Il est vrai que l'esprit devient lourd pour être trop peu exercé chez ceux qui se livrent beaucoup au sommeil; mais, en général, dormir est utile, et les gens faibles ne doivent jamais combattre la disposition qui les y porte, quelque fréquente qu'elle puisse être. Si les gens faibles ne peuvent en goûter les douceurs, c'est que quelqu'un de leurs organes souffre; ce qui s'oppose à l'assoupissement.

STÉRILITÉ.

Lorsque la stérilité dépend d'un défaut de conformation dans les organes génitaux, c'est toujours à un chirurgien habile d'en opérer la cure, lorsqu'elle est possible. Dans presque tous les autres cas, la stérilité dépend du défaut d'exercice, d'un mauvais régime ou de quelque affection de l'âme, telle que la peur et le chagrin.

Pour y remédier, il faut conseiller, 1^o. un exercice modéré, surtout en plein air, les promenades en voiture et à cheval, les parties de chasse; 2^o. l'usage des végétaux, spécialement des fruits sucrés, et le lait pour principale nourriture.

Les bains d'eaux minérales de Spa, de Forges, ou ces eaux prises à l'intérieur, sont d'une grande utilité. On y joint ordinairement l'emploi des préparations martiales, telles que les pastilles de limaille d'acier, l'eau de boule, du quinquina, et du cachou en poudre ou en décoction.

SUCRE.

Le sucre n'échauffe que parce qu'il est extrêmement nourrissant. Sa digestion n'est suivie d'aucun résidu; aussi n'en faut-il pas manger avec excès; il causerait la constipation. Cela nous explique aussi pourquoi les vieillards recherchent avec avidité le sucre, dont ils retirent sans peine une nourriture abondante. Pourquoi les enfans, qui le désirent avec tant de fureur, s'en dégoûtent si vite? pourquoi les mets sucrés lassent sitôt le meilleur appétit?

SUPPRESSION DES LOCHIES ou *Vidanges*.

Le principal but dans le traitement de la suppression des lochies, doit être de rappeler cet écoulement; et l'on ne peut y parvenir qu'en travaillant à détruire la cause qui l'a occasionnée et qui l'entretient.

Si la suppression est due à la sueur que le nombre des assistans, les portes fermées de l'appartement, et le feu que l'on y fait, ne produisent que trop souvent, il faut congédier les personnes inutiles, l'accouchée n'ayant besoin que de sa garde; renouveler avec prudence l'air de la chambre, et diminuer les couvertures. On aura soin cependant qu'elle ne soit point saisie par le froid; ce qui serait également dangereux.

Quand c'est le froid qui a causé la suppression

des lochies, on applique des linges chauds sur le ventre, entre les cuisses et sur les pieds; on les renouvelle dès qu'ils commencent à se refroidir; on couvre modérément la malade pour entretenir la chaleur qu'on lui communique.

Quand la suppression des lochies s'accompagne de fièvre, de coliques, et de tension de ventre, il faut saigner la malade. On lui appliquera une douzaine de sangsues à la vulve, et on les renouvellera deux ou trois fois, si la première ne suffisait pas pour calmer les accidens. En même temps il faut interdire les alimens, faire des fomentations d'eau chaude sur le ventre, et administrer des boissons délayantes, telles que l'eau de poulet, de veau, d'orge, de gruau, l'infusion de capillaire.

T

TAIES *ou Taches sur les yeux.*

L'ENVIE de remédier aux nombreux inconvéniens qu'entraînent après elles les taches des yeux, fait souvent recourir aux charlatans. C'est surtout à l'égard des maladies des yeux qu'il faut se défier des remèdes empyriques. D'ailleurs ces organes sont si délicats, que le chirurgien seul a droit de faire sur eux les applications qu'il jugera nécessaires.

TEIGNE.

Quand les moyens convenables sont mis en usage, cette maladie est rarement difficile à guérir. Le traitement consiste, à raser exactement la tête, à laver les parties malades avec de l'eau de savon, et ensuite à les saupoudrer, soir et

matin, avec du charbon pulvérisé ou de l'onguent préparé pour cet effet chez le pharmacien. On tiendra libre le ventre du malade; on lui fera prendre de temps en temps un bain tiède. Ses alimens seront fortifiants et nutritifs; il évitera le poisson, et tout ce qui est salé. La teigne est contagieuse.

TENESME ou *Epreintes*.

Cette disposition est plus souvent un symptôme de maladie, qu'une maladie elle-même. On éprouve le tenesme dans la *diarrhée*, la *dyssenterie*, la difficulté d'uriner excitée par la présence d'une pierre ou par toute autre cause. Les *hémorroïdes*, les *vers à scarides*, l'*ulcération* de l'anus, et la *fistule* de cette partie, sont souvent accompagnés de tenesme; il peut occasionner l'avortement. Les remèdes sont les mêmes que l'on a prescrits contre la dyssenterie, dont le tenesme ne diffère que parce que chaque fois que l'on va à la garde-robe, l'on ne rend presque rien, tandis que, dans la dyssenterie, l'évacuation est plus ou moins abondante. Les lavemens adoucissans procurent beaucoup de soulagement; on fera bouillir des têtes de pavot dans la décoction émolliente qui les composera.

TOUX de *poitrine*.

Si on n'y apporte pas remède à sa naissance, elle peut avoir des suites fâcheuses. Il n'est personne qui ne puisse fournir un exemple de quelque mort d'un rhume, ou d'une toux de poitrine négligée. (*Voyez LAIT, RHUME.*) Lorsque la toux n'est accompagnée d'aucun degré de fièvre, et que les crachats sont épais et visqueux, on

donnera à volonté une cuillerée d'un sirop fait avec partie égale de sucre candi et de jus de citron.

En général, il est bon de mettre le moins de temps possible à consulter le médecin.

Dans le cas où la toux serait nerveuse, on ajouterait aux boissons quelques gouttes de laudanum liquide de Sydenham.

La toux est tantôt le symptôme de la pousse des dents chez les enfans, des vers, de la grossesse, tantôt avant-coureur de la goutte.

TRANCHÉES ET COLIQUES *des enfans.*

Quand un enfant est tourmenté par des coliques, on doit se garder de lui faire prendre de l'eau-de-vie, de la cannelle, ou autre drogue échauffante. On lui administrera, au contraire, de petits lavemens émoulliens; on lui donnera quatre à cinq grains de carbonate de magnésie dans une cuillerée d'eau sucrée. En même temps on lui frotera le ventre avec un peu d'eau-de-vie versée dans la main, et devant le feu. Il est aussi important que les nourrices suivent un bon régime, qu'elles vivent spécialement de viande, qu'elles s'abstiennent de lait aigre, et qu'elles fassent beaucoup d'exercice. Ces moyens réussissent constamment.

TUMEURS FROIDES.

Ces sortes de maladies, caractérisées par la lenteur avec laquelle elles marchent vers la guérison, dépendent presque toujours d'un vice général des humeurs, et de la mauvaise constitution du sujet qui en est attaqué. C'est pourquoi il ne faut pas s'en tenir, comme dans beaucoup

d'autres cas, à une simple application de médicaments sur l'endroit malade, mais diriger toute son attention vers le tempérament qui a besoin d'être fortifié par des remèdes pris à l'intérieur. Les plus utiles que l'on connaisse, sont les décoctions de houblon, de polygala, de serpentaire de Virginie; les infusions de petit chêne, d'investe, de véronique, de beccabonga, de sassafras; les sirops antiscorbutiques, d'absynthe et de raifort; les élixirs de longuevie et antiscrophuleux, de peirhulle, les vins antiscorbutiques et de quinquina; l'infusion de boule, l'eau ferrée, seules ou mêlées avec du vin ou de la bière. Le vin, le café et les liqueurs spiritueuses, loin d'être contraires dans ces cas, sont d'une grande utilité, pourvu qu'on ne les prenne pas en excès.

Les viandes, les potages gras et les plantes potagères, telles que le chou, le navet, le panais, la carotte, doivent spécialement servir d'aliment au malade. Il s'abstiendra, autant que possible, de substances farineuses, telles que les haricots, les fèves, les pois, les pommes de terre, etc.; de lait, etc.

Les tumeurs seront pansées avec des cataplasmes de farines d'avoine, de sarrasin et de seigle; d'oseille, ou d'ognons de lis cuits dans du lait. (*Voyez ABCÈS.*)

U

ULCERES.

QUAND un ulcère existe depuis long-temps, et qu'il est devenu une sorte d'émonctoire habituel, on ne doit jamais en tenter la cicatrisation, sans le remplacer à l'aide d'une évacuation artificielle, au moyen d'un ou plusieurs cautères. Quelques

personnes sont devenues les victimes d'une semblable imprudence ; mais quand il est récent, on doit le cicatriser, en le pansant comme une plaie simple, et faisant le traitement interne qui est de rigueur. (*Voyez PLAIE, SCORBUT, VÉROLE, TEIGNE, GALE, DARTRES, ECROUELLES.*)

URINE.

Écoulement involontaire de l'Urine.

Elle est incurable chez les personnes décrépites ; on ne peut que la pallier chez les enfans. Elle se dissipe avec l'âge, parce qu'elle est due à un état de faiblesse momentané. Au reste, si elle se prolonge trop, on les privera de boisson et d'alimens aqueux, et on les nourrira de viande rôtie, de pain bien cuit ; leur boisson sera un peu de vin. Des bains froids sont encore fort utiles. Si la pierre en était la cause, l'opération seule peut y remédier. Chez les femmes grosses, l'accouchement la guérit pour l'ordinaire. Il est rare, au contraire, que les débauchés et les masturbateurs aient cet avantage. Quand une attaque subite de paralysie y a donné lieu, on peut appliquer de suite un vésicatoire au bas des reins. Il faut cependant convenir que cette maladie résiste le plus souvent aux remèdes que nous venons de proposer, quelque attention que l'on apporte à leur administration. Le médecin indiquera alors les moyens mécaniques que l'on emploie pour empêcher l'écoulement, afin que les vêtemens ne soient pas endommagés.

V

VACCINE.

LA vaccine préserve de la petite vérole. Sur cent individus qui ont la petite vérole, il en meurt ordinairement soixante, et il y en a huit ou dix défigurés, ou infirmes, à la suite de cette maladie. Sur cent individus, il n'en meurt ordinairement que six à huit à la suite de la vaccine, et il n'y en a que quatre à cinq infirmes.

VENTRE. (*Douleurs du bas ventre.*)

Lorsqu'un malade se plaint de vives douleurs au bas ventre, à la suite de la constipation, ou pendant cette incommodité (*voyez CONSTIPATION*); après l'injection d'un poison, ou d'une substance irritante (*voyez EMPOISONNEMENT*); par la présence des sels (*voyez ce mot*); si le malade vomit les lavemens et les matières fécales; s'il est pâle, affaîsé; si son haleine a une odeur désagréable, puante, le danger est très grand. Les sueurs visqueuses, les déjections noires et fétides, et la cessation totale de douleurs, sont les symptômes d'une mort prochaine. Les sangsues devront être appliquées au début des douleurs du bas ventre, et des fomentations émollientes les suivront : la diète sévère. Les vents en sont cause. (*Voyez ce mot.*) En général, il est bon de s'assurer, avant toute application de remède, si le malade n'a pas une descente. Dans ce cas, *voyez ce mot.*

VENTS.

Le remède indiqué pour les aigreurs est également convenable contre les vents. L'anis, les

baies de genièvre, le vin, etc., sont nuisibles lorsque les vents dépendent de l'inflammation du canal intestinal ; néanmoins, si les premiers remèdes n'ont aucun effet, on administrera les seconds. Des sangsues seront appliquées sur le ventre ; et, après leur application, des flanelles trempées dans des décoctions émoullientes, si la fièvre était forte, car les douleurs occasionnées par les vents sont souvent intolérables. L'exercice contribue beaucoup à faire rendre les vents, et remédie à leur production.

VÉROLE CONFIRMÉE.

La vérole est plus ou moins à craindre, relativement à son ancienneté, au nombre des symptômes qui l'accompagnent, à la nature des parties lésées, et aux différentes complications. On la garde quelquefois très long-temps et sans incommodité. Rien de plus commun que de rencontrer des gens chez qui cette maladie ne se manifeste qu'après vingt ou trente ans. Il est aisé de juger qu'elle est alors très rebelle.

Elle est plus dangereuse chez les enfans et chez les vieillards, que chez les autres sujets. Les femmes n'en sont guère incommodées, tant qu'elles sont réglées ; mais le temps où elles cessent de l'être, est le commencement de leurs souffrances. La vérole négligée se termine souvent par l'hydropisie ou le marasme.

Le seul remède connu jusqu'à présent en Europe pour guérir avec certitude cette terrible maladie, est le mercure. On l'emploie sous un grand nombre de formes, et presque toujours avec un égal succès.

Un préjugé fort ancien, et qui existe encore

parmi beaucoup de gens du peuple, est qu'il est impossible de guérir la vérole sans la salivation, ou du moins qu'elle est utile pour assurer la cure. L'expérience a démontré que le mercure est aussi efficace, et qu'il l'est même davantage pour déraciner le virus, quand il est administré de manière à ne pas produire de salivation.

L'emploi des préparations mercurielles en usage pour le traitement de la maladie vénérienne, exige les plus grandes précautions, à cause de l'énergie dont elles jouissent, et des effets qu'elles peuvent produire dans des mains inhabiles. C'est pourquoi nous conseillerons aux malades de consulter un médecin habile, et de se mettre sous sa direction. Nous allons néanmoins donner un exposé succinct des méthodes les plus usitées, en faveur des personnes qu'une mauvaise honte empêche de recourir à l'homme de l'art, en ayant soin d'indiquer les précautions nécessaires pour se mettre à l'abri des accidens qui pourraient arriver.

Les frictions d'onguent mercuriel, le sublimé corrosif, les pilules mercurielles, sont les principales préparations dont on se sert de nos jours.

Quand la maladie est récente, que le virus n'a pas encore porté son action sur les organes situés profondément, et qu'il n'a produit aucune inflammation urgente, les frictions mercurielles, employées avec prudence, deviennent un moyen suffisant de guérison, parce que le mercure, introduit à l'organe de la peau par cette méthode, exerce alors une action prompte et naturellement dirigée sur le virus, pour, ainsi dire, concentré dans ses parties; son action, dans ce cas, est pour l'ordinaire aussi sûre et aussi complète qu'on peut le désirer.

Le malade prendra d'abord quelques bains à l'eau simple, six ou huit, un chaque jour; ensuite il se purgera avec le séné.

Alors il se fera la première friction avec un gros d'onguent mercuriel; le surlendemain il fera la seconde, et ainsi de suite, en mettant un jour d'intervalle entre chaque friction. La première se donne à la cheville du pied et à la jambe; la seconde, aux mêmes parties, du côté opposé; la troisième, à la cuisse, etc.; ensuite on vient aux avant-bras et aux bras. Quand toutes ces parties ont reçu successivement une friction, on recommence par les chevilles et on suit la même marche.

Quand les symptômes, quoique récents, sont graves, on augmente la dose de l'onguent jusqu'à deux et même trois gros, après avoir toutefois fait les premières avec un gros seulement.

S'il survient de l'irritation à la bouche, et que la salivation commence à se déclarer, il faut interrompre les frictions, prendre un léger purgatif et faire usage de limonade, jusqu'à ce que les accidens soient complètement dissipés. On revient aux frictions, et si la bouche s'affectait encore, il faudrait mettre entre chacune deux et même trois jours au lieu d'un seul. Si, malgré ces précautions, les accidens persistent, il faut choisir une autre méthode. Pendant ce traitement, le malade prendra tous les jours une pinte de décoction de salsepareille, et ne s'exposera point au froid. Il ne le cessera que douze ou quinze jours après que tous les symptômes seront dissipés; alors il se purgera une ou deux fois.

Lorsque la maladie est compliquée, et qu'il existe des ulcères, des pustules, des éruptions dartreuses, des écoulemens virulens, il est rare

de la voir céder aux seules frictions; il faut le plus souvent leur associer le sublimé corrosif.

Après avoir fait prendre quelques bains et des boissons adoucissantes au malade, on lui administre, par jour, un quart de grain de sublimé corrosif, dans une tasse de décoction de chien-dent. Le lendemain, on donne une friction d'un gros d'onguent mercuriel. On réitère cette friction tous les quatre ou cinq jours. Au bout de deux semaines, s'il ne survient pas d'accident, on donne un demi-grain de sublimé, et on porte les frictions à la dose de deux gros d'onguent mercuriel.

Si la salivation survient, on suspend les frictions et le sublimé, et on purge; on reprend quand elle a cessé. Quinze jours après la disparition des symptômes, on cesse le traitement et on purge.

Lorsque la vérole n'a pas beaucoup d'intensité, on peut se passer de frictions et employer le traitement suivant :

On fait prendre quelques bains; ensuite on administre des pilules faites avec parties égales d'onguent mercuriel et de mie de pain, et le sublimé corrosif dissous dans de la décoction de chiendent. On ne donne d'abord qu'un quart de grain de sublimé par jour, et six grains d'onguent mercuriel. Au bout de huit à dix jours, on double la dose de chaque médicament, et on continue jusqu'à la parfaite disparition de tous les symptômes.

Quand la salivation survient, on cesse l'emploi du mercure, et on administre une tisane purgative préparée en faisant infuser quatre gros de séné dans une pinte d'eau; on donne aussi de

la limonade. On reprend le traitement quand les accidens ont cessé.

Quand il existe des ulcères, des pustules, des croûtes vénériennes, on les panse avec une pommade préparée avec un gros de précipité blanc et une once de graisse de porc.

DES VERRUES.

Quelquefois les verrues sont la suite d'un vice particulier de la masse du sang, et il en naît une quantité étonnante. Cela arrive à quelques enfans, depuis quatre jusqu'à dix ans, qui prennent quelques laitages : ils guérissent par le changement de régime et les pilules.

Plus souvent un vice accidentel de la peau, qui dépend de quelques causes extérieures.

Dans le dernier cas, si elles incommovent par leur grosseur, par leur situation, par leur durée, on peut les détruire, 1^o. en les liant avec une soie ou un fil ciré ; 2^o. en les coupant avec des ciseaux ou un bistouri, et en couvrant la plaie avec un peu de diachylon, gomme qui occasionne une petite suppuration destinée à détruire la racine de la verrue ; 3^o. en les desséchant par quelque application un peu corrosive, comme le lait de feuille de pourpier, de figuier, de chélidoine, la tithymale ; mais, outre que ces sucs ne se trouvent qu'en été, les personnes qui ont la peau délicate ne doivent pas s'en servir ; ils pourraient leur occasionner une enflure considérable et douloureuse. Un vinaigre fort, dans lequel on a fait dissoudre autant de sel qu'il a été possible, est très bon. L'on fait aussi des emplâtres avec du sel ammoniac et du galbanum, qui, pétris ensemble et appliqués sur les verrues, ne manquent guère de les détruire.

Les corrosifs plus forts ne doivent être employés que sous la direction d'un chirurgien, et il est même plus sage de ne point les employer, non plus que les brûlures artificielles : on a vu depuis peu de longs maux de doigt ensuite d'une eau corrosive appliquée par un charlatan. L'amputation est un moyen plus sûr, moins douloureux, et sans danger.

Les loupes, dès qu'elles sont un peu grosses et qu'elles durent depuis quelque temps, ne guérissent que par l'amputation.

VERS.

Les infusions de semen-contrà, de coralline, de mousse de Corse, de fleurs et feuilles de pêcher, d'ail, d'absinthe ; les décoctions de quinquina, d'écorce de marronnier d'Inde, de saule, de petite centaurée, de tanaïsie, de tulle d'eau ; l'huile d'amandes douces ou d'olives, en lavement et en boisson, doivent être employés indistinctement. Le bain, et l'eau dans laquelle on avait fait bouillir du mercure de baromètre donnée en boisson et en lavement, ont également procuré d'heureux effets. Des applications de flanelles trempées dans de l'eau de graine de lin ou de guimauve, doivent être appliquées sur le ventre.

Le médecin indiquera des remèdes plus énergiques, si un tœnia ou ver solitaire occasionne les douleurs qu'éprouve le malade. Nous croyons nécessaire de faire dire ici que l'on s'expose à de grands dangers, quand on achète à l'aventure des pâtes, des poudres, et autres remèdes vermifuges de charlatans. Un bon air, une bonne nourriture, du vin après le repas, de l'exercice,

doivent être mis en usage. Lorsque les vers ont été chassés, c'est le meilleur moyen d'empêcher leur retour.

VÉSICATOIRES. *De l'application des Vésicatoires.*

On employait autrefois pour composer les vésicatoires, diverses plantes âcres et rubéfiantes; telles que la grande chélidoine et la persuaire brûlante; les racines de pyrèthre et de renoncules, la graine de moutarde et l'euphorbe, la fiente de pigeons et le bois de garou. Mais comme ces topiques occasionnent le plus souvent une inflammation érysipélateuse aux parties, on ne se sert guère aujourd'hui que de la poudre de cantharides pour faire la base des vésicatoires. On les prépare en forme de pâte ou de cataplasme, ou en forme d'emplâtres; on incorpore, par exemple, deux gros ou demi-once de poudre de cantharides, avec une once de vieux levain, et une suffisante quantité de vinaigre, pour en former une pâte mollette. On emploie encore l'emplâtre vésicatoire officinal que l'on saupoudre des mouches cantharides pulvérisées, pour augmenter son activité et assurer son effet. La pâte vésicatoire convient de préférence dans tous les cas, où il faut procurer une évacuation prompte et abondante d'humeur blanche, parce qu'elle agit très promptement, cause beaucoup de rougeur et d'irritation à la peau, et produit un nombre de vésies. On se sert de l'emplâtre quand les accidens ne sont pas fort pressans. Cette forme solide est cependant plus commode dans tous les cas, que les mélanges mollets et pâteux, qui sont sujets à couler et à s'étendre.

Il est d'usage d'appliquer les vésicatoires aux parties les plus sensibles du corps ; à la nuque ou entre les oreilles , à la partie interne des bras et des cuisses , au gras des jambes , même à la plante des pieds.

Ce sont les différentes indications qui doivent déterminer le lieu de leur application. Ces emplâtres doivent être plus ou moins chargées de poudre de cantharides, selon l'âge, le sexe du malade, la délicatesse de la partie, et l'espèce de la maladie qui exigent plus ou moins d'activité et de célérité dans l'effet de ces topiques. Ils doivent être moins actifs pour les enfans et les femmes dont la peau est plus fine, surtout à la tempe, et derrière les oreilles, qu'il est même à propos de couvrir alors de cérat de Galien, pour les préserver de l'impression du remède. Il en faut de plus forts pour les gens de la campagne et les vieillards, qui ont la peau plus dure, plus sèche, ainsi que dans les maladies où il faut irriter vivement, pour procurer plus de vessies et un plus grand écoulement de sérosités. On ne doit jamais appliquer de vésicatoires sur des parties douloureuses, enflammées, ulcérées, ni même sur des parties œdématisées ou infestées d'eau ; car, dans tous ces cas, l'irritation et les douleurs vives pourraient donner lieu à la mortification, et il y en a des exemples.

Avant que d'appliquer un vésicatoire, il faut frotter la partie avec un linge chaud, pour l'échauffer et ouvrir les pores, et même la fomentier avec du vinaigre, pour accélérer la pénétration et l'effet du topique. On doit, d'ailleurs, avoir attention d'assujettir l'emplâtre avec des compresses et un bandage un peu serré, surtout lorsque le sujet est dans un délire fréné-

tique et sans connaissance, et qu'on a employé la pâte molle, pour empêcher que ce topique ne se dérange et ne s'étende dans les différens mouvemens qu'il pourra faire, ou qu'il ne reste sans effet, ou n'agisse pas suffisamment. Lorsqu'il a produit son effet, ce qui arrive plus ou moins promptement, selon sa force ou suivant la délicatesse de la peau, on lève l'emplâtre, on perce les phytames pour vider la sérosité, et on enlève même tout l'épiderme détaché. On couvre l'ulcération de feuilles de poirée ou de chou, un peu amorties sur la cendre chaude, et graissées de beurre frais, ou d'un papier brouillard enduit de basilicum. On renouvelle deux fois le jour le pansement, pour procurer un flux abondant de sérosité. Si le vésicatoire doit être entretenu un certain temps, il faudra, tous les deux ou trois jours, panser le lieu ulcéré avec le suppuratif, animé par once de douze à quinze grains de poudre de cantharides tamisée. Si la partie s'enflammait et devenait plus douloureuse, on la panserait avec le cérat. Quand il sera temps de dessécher l'ulcération, on se servira du blanc *rhasis* ou du cérat de diapalme; en prenant, en certains cas, les précautions nécessaires pour que la suppression de l'écoulement n'ait pas de mauvaises suites, quand même les accidens de la maladie paraîtraient dissipés.

Au reste, c'est un très mauvais signe, lorsqu'après avoir appliqué dans une maladie aiguë un vésicatoire bien préparé, et qui a resté suffisamment de temps sur la partie, il ne fait pas à la peau l'impression qu'on en a lieu d'en attendre.

L'application répétée des cantharides porte

quelquefois à la vessie, et produit des ardeurs d'urine suivies de pissement de sang. Pour remédier à ces inconvéniens, toutes les fois qu'on sera dans le cas d'employer les cantharides, et surtout de réitérer leur application pour entretenir long-temps l'écoulement, on fera boire au malade du petit-lait, de l'eau de guimauve, du lait d'amande ou des émulsions. Le camphre, donné par dose de quatre ou six grains, dans la conserve de rose, remédie très promptement à cet accident, qu'on peut même prévenir en mêlant à l'emplâtre un peu de camphre pulvérisé.

Cette remarque fait connaître que les vésicatoires de cantharides ne doivent pas être employés pour les malades qui sont sujets à des maladies de vessie ou de reins, et surtout à la rétention d'urine. S'il est besoin de vésicatoires pour de pareils sujets, ainsi que pour des gens d'un tempérament sec et bilieux, ou dans un état de grossesse, et de certaines maladies convulsives, il serait prudent de se servir d'épispastiques dans la composition desquels il n'entrât point de mouches cantharides.

C'est peut-être ce mauvais effet qui a déterminé quelques praticiens à employer dans beaucoup de cas l'écorce de garou ou de saint-bois. En rompant en deux une tige de cette plante, l'écorce se sépare aisément du corps ligneux; on prend un morceau de cette écorce plus ou moins large, qu'on fait ordinairement macérer dans le vinaigre avant que de l'employer la première et la deuxième fois. On l'applique sur les parties où l'on veut former un écoulement; on la couvre d'une feuille de lierre, ou d'une compresse assujettie par le bandage. On renou-

velle ce pansement deux fois le jour dans les premiers temps, et lorsque l'écoulement est abondant, on ne panse le malade qu'une fois. Le garou fait à peu près le même effet que les autres vésicatoires. Il produit une rougeur et une ulcération circonscrites, ordinairement proportionnées à l'étendue de la feuille qui couvre cette écorce. Cependant il occasionne quelquefois, par son acrimonie dans certains sujets, des inflammations érysipélateuses, phlegmoneuses, qui occupent toute l'étendue de la partie, et qui forcent d'en abandonner l'usage pour remédier à cet accident.

VESSIE. (*Inflammation de la*)

De simples boissons émoullientes, mucilagineuses, en grande quantité, doivent être employées dès le début de cette maladie. On donnera trois à quatre lavemens par jour; deux bains tièdes dans les vingt-quatre heures. Le malade s'abstiendra de toute substance échauffante. (*Voyez PISSEMENT DE SANG.*) Si le malade ne peut uriner, il faudra de suite le faire sonder par le chirurgien, car un long retard serait très dangereux. (*Voyez SUPPRESSION D'URINE.*)

VOMISSEMENT.

Dans beaucoup de circonstances, c'est plutôt un remède qu'une maladie. C'est un effort que fait la nature pour se débarrasser d'une surcharge de matière qui deviendrait infailliblement cause de maladie. On sent qu'alors, bien loin de l'arrêter, il faut l'entretenir, et même l'exécuter en faisant boire au malade de l'eau tiède, ou une infusion de camomille en grande quantité, si le malade s'épuise en efforts lents et inutiles.

(*Voyez* INDIGESTION.) Mais il est un grand nombre de cas où le vomissement est un véritable accident. Ainsi , s'il est occasionné par la faiblesse d'estomac , on donnera des amers , du vin de quinquina , de la décoction de petite centaurée , du vin de rhubarbe ; par des aigreurs (*voyez ce mot*) ; par des passions violentes , de l'eau sucrée , dans laquelle on mettra une cuillerée d'eau de fleurs d'oranger , ou quelques gouttes de laudanum liquide ; par la grossesse , un verre d'eau froide , à laquelle on ajoute un peu d'eau-de-vie. Si la malade est abattue , si elle est sujette à tomber en faiblesse , on lui donnera une cuillerée d'eau de cannelle avec un peu de confitures de coïn. (*Voyez* GROSSESSE) ; par des substances vénéneuses ; (*voyez* EMPOISONNEMENT) ; par des affections nerveuses , frictions sur l'estomac avec l'éther , demi-bain chaud fomentations émollientes sur l'estomac ; injection de menthe miellée : le vomissement peut être encore produit par une descente étranglée , la gravelle , la pierre , les vers , des mouvemens extraordinaires. (*Voyez ces mots.*)

Vomissement des Enfans.

Quand il est produit par des alimens de mauvaise qualité , ou pris en trop grande quantité , ou par des glaires accumulées dans l'estomac , bien loin de chercher à arrêter le vomissement , on doit le favoriser , en faisant prendre quatre à cinq grains d'ipécacuana dans un pot d'eau sucrée ; ensuite on donne une infusion de fleurs de mauve édulcorée avec le sirop de mûres.

Si le vomissement n'est pas déterminé par les alimens , mais qu'il dépende de la sensibilité de

l'estomac, il faut administrer de la dissolution de gomme arabique dans laquelle on met trois à quatre gouttes de sirop diacode. On donne aussi un peu de manne dans de l'eau. Si le ventre était douloureux, on le couvrirait avec des linges trempés dans une décoction de graine de lin; on pourrait même appliquer une ou deux sangsues sur l'estomac.

Vomissement de Sang.

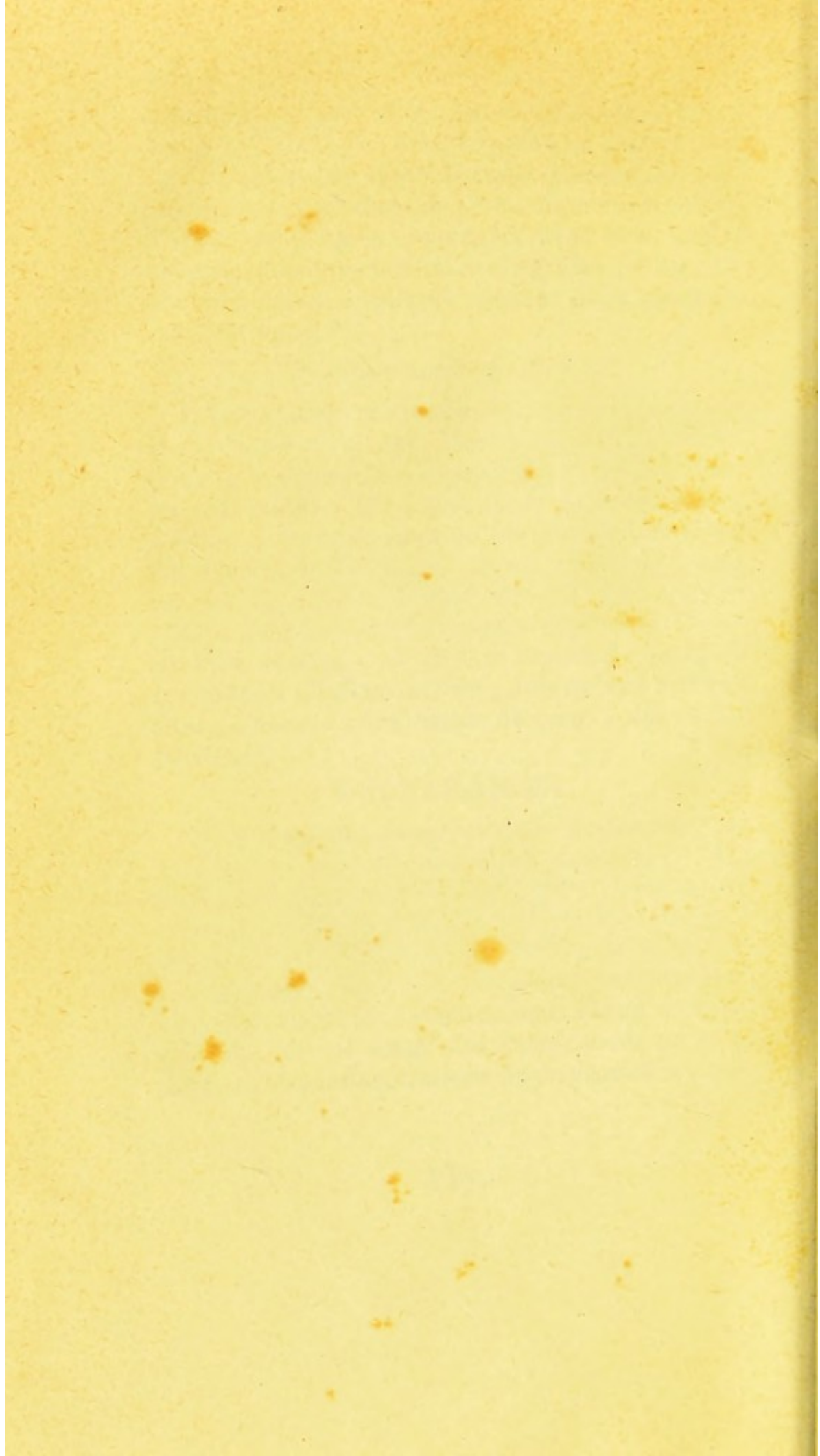
Il faut avoir recours aux moyens indiqués pour le crachement de sang. Il est beaucoup plus dangereux, et susceptible de périodicité. Ainsi, ceux qui ont souffert des atteintes de cette maladie, doivent se mettre, pour un temps considérable, au régime rafraîchissant, vivre de lait, de crème de riz, de gruau, d'orge, etc; se faire saigner dès qu'il leur survient quelque suppression d'évacuation de sang, ou qu'il se manifeste quelques symptômes d'inflammation, tels qu'une douleur dans l'estomac, des maux de cœur, des envies de vomir.

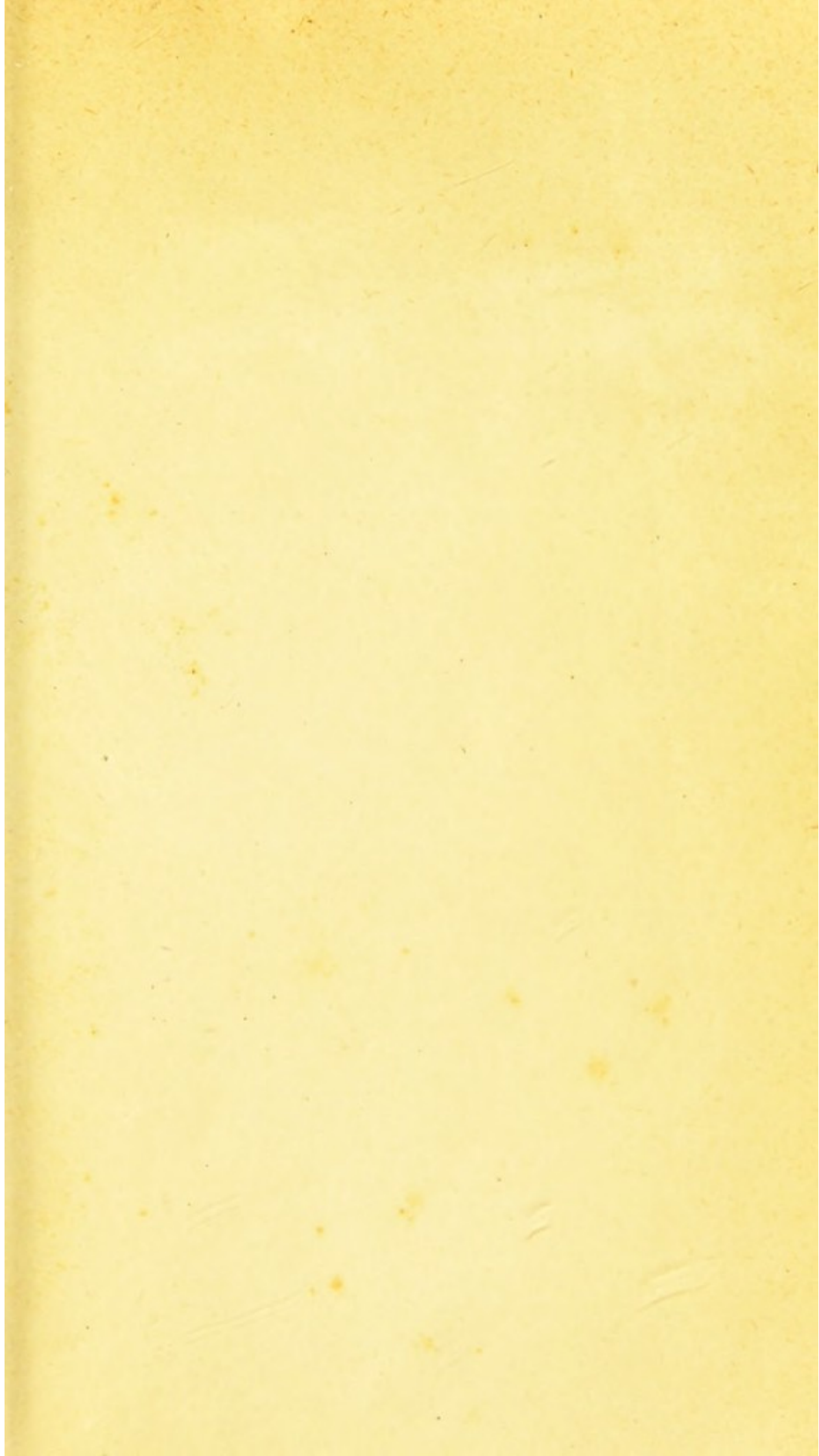
VULNÉRAIRES.

Rien n'est plus dangereux que de donner à un malade qui vient de se blesser, un verre d'une infusion de plantes vulnéraires dans de l'eau-de-vie. L'usage de cette boisson excellente donne au blessé un sentiment de force et de bien-être momentané; mais elle dispose prochainement la partie souffrante à s'enflammer. Plus d'une fois, par suite de cet usage des vulnéraires, on a vu survenir des inflammations du cerveau et la mort.

FIN.











J 8 J 7